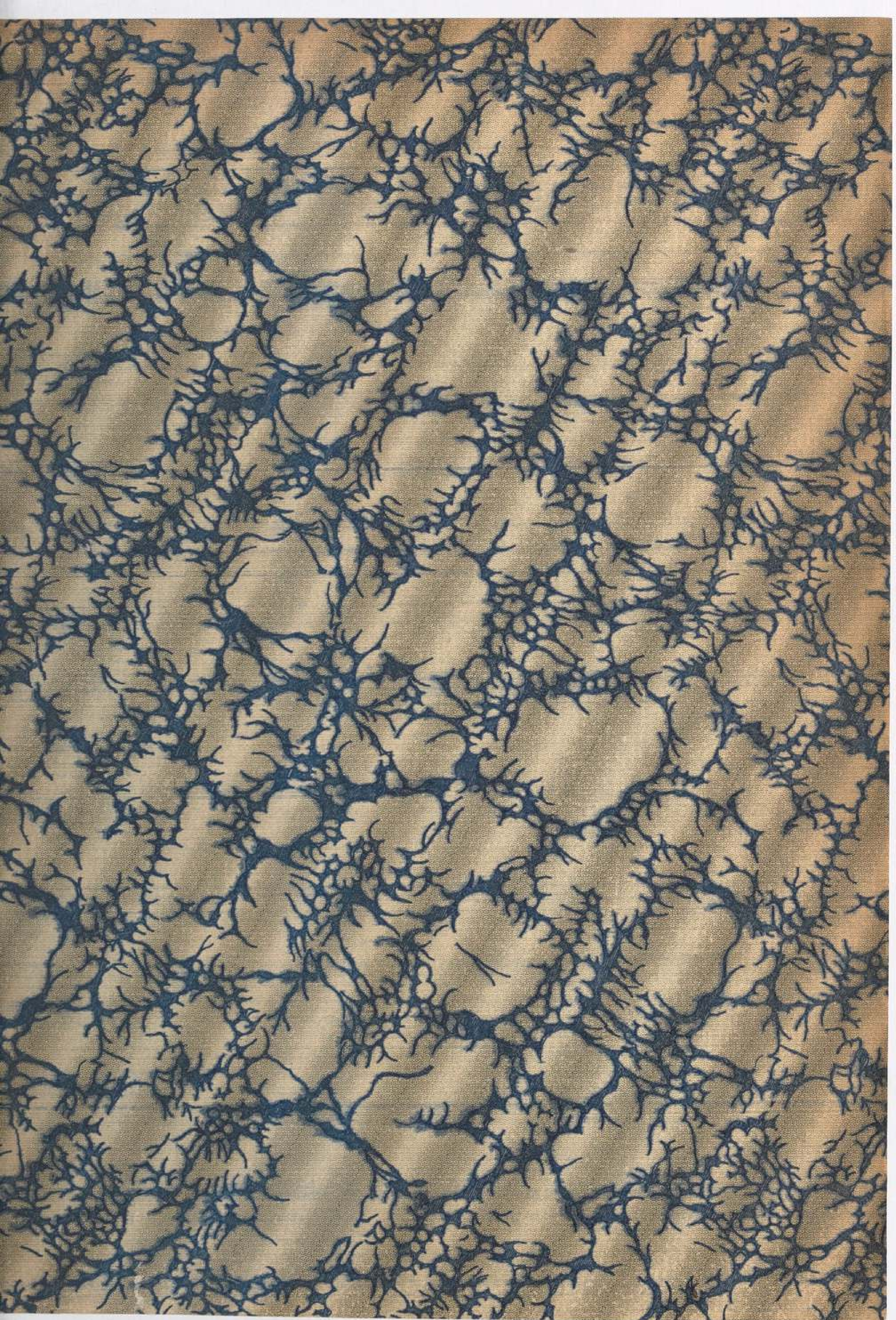
Étienne ou Le fils de l'aveugle / par C. Yver,...





BIBLIOTHÈQUE MORALE



DE

LA JEUNESSE

SÉRIE GRAND IN-8° CARRÉ



Au matin, les gendarmes vinrent et emmenèrent mon père.

ÉTIENNE

OU

LE FILS DE L'AVEUGLE

PAR

C. YVER

AVEC GRAVURES DANS LE TEXTE



ROUEN

MEGARD ET Cie, LIBRAIRES-EDITEURS

1894

ÉTIENNE



I.

Il n'y avait pas d'horloge chez nous ; mais, je ne sais comment, j'avais appris à me faire du temps une exacte idée, et ce soir-là je m'aperçus bien que mon père était en retard.

Il était parti le matin, comme tous les matins, le filet au dos, pour s'embarquer dans le canot de pêche *le Boyard*, dont le patron, Pierre Chasseroye, le louait 2 fr. par jour. La mer n'était pas méchante, je ne craignais pas d'accident ; mais ce retard me mettait dans le cœur quelque chose de vague, un tourment naissant qui ne me laissait m'attacher à rien. Je voulus apprendre les leçons que le maître d'école m'avait données pour le lendemain ; mais, tout en prononçant à voix basse les mots lus dans mon livre, je suivais du

regard, par la fenêtre ouverte, la brume ténue qui montait de la mer, percée çà et là comme de trous d'or par les étoiles qui s'allumaient.

Ma leçon me lassait; j'avais lu vingt fois la même chose sans comprendre; mes efforts n'étaient vraiment bons à rien, l'effroi indicible que je sentais dans le cœur croissait; je laissai là mon livre, et je m'en fus tourner la soupe aux oignons que j'avais mise à cuire devant le feu.

C'est que, depuis que ma mère était morte, j'étais devenu « la ménagère du logis », et le gamin de treize ans qui guerroyait à midi sur le sable de la grève, avec les amis de l'école, était le même qui, le soir venu, mettait un grand tablier bleu pour faire la cuisine et balayer la chambre d'en bas.

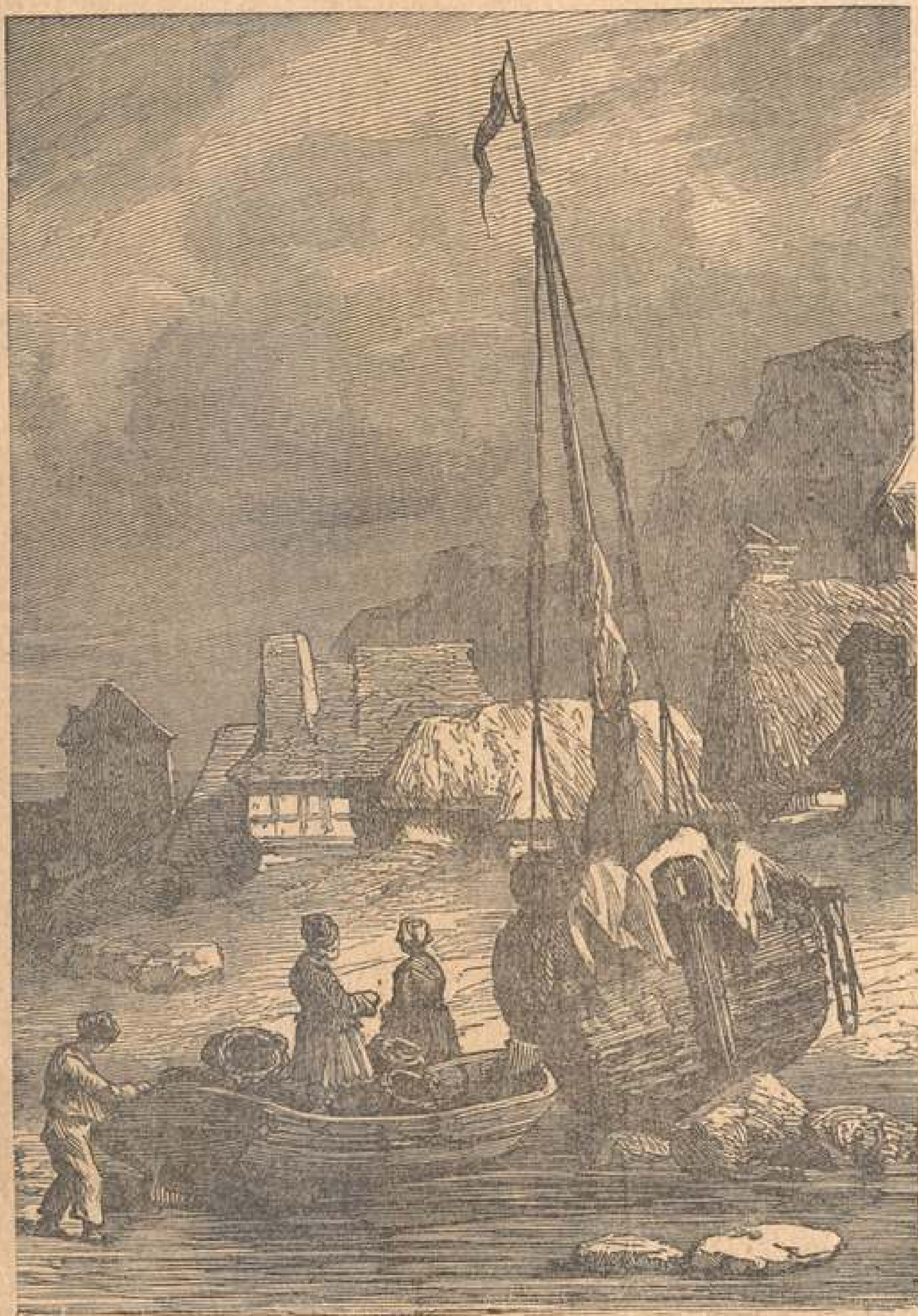
— Cette soupe, disais-je en tournant mes oignons dans la marmite, le père ne la mangera peut-être pas. S'il lui était arrivé quelque chose..., un coup d'aviron qu'on donne mal..., une lame de fond qui fait tourner la barque..., ou bien un courant....

Le courant! L'inquiétude prenait une forme précise, et je me répétais : Le courant, le courant. Il y en avait au large que les pêcheurs redoutaient. Si le *Boyard* s'était fourvoyé; si l'un d'eux l'avait entraînée trop loin, et trop vite, la pauvre petite barque rondelette de Pierre Chasseroye!

— Allons donc! le père est trop bon marin; et puis il connaît si bien toute la côte d'Aunis!

J'avais dit cela à mi-voix, pour me tromper moi-même; et comme la nuit s'était faite très noire, j'allumai la lanterne pour éclairer le

seuil, et je décrochai les filets de la veille qui séchaient tout le long des murailles.



Il était parti le matin pour s'embarquer dans le canot de pêche *le Boyard*.

En accomplissant ma besogne, qui ne distrayait pas mon tourment persistant, je dressai l'oreille, à un bruit de voix venu de très loin,

du côté des sapins qu'on avait plantés pour arrêter les sables. En un moment ordinaire, je n'y eusse pas pris garde; mais mon état d'esprit faisait qu'un rien me frappait.

Quand les filets furent décrochés et pliés, quand je les eus disposés sur la planche du bahut qu'ils emplissaient d'air marin et de parfums d'algues, je grimpai à la chambre d'en haut et je passai ma tête par la lucarne pour écouter tous les sapins. Le bruit croissait. Je distinguais des cris d'hommes, les cris plus perçants que poussaient les femmes, et puis, couvrant le tout, la rumeur faible d'une foule se confondant avec le bruit du vent et le houhou de la mer. J'eus l'impression que mon sang se glaçait dans mes veines; je tirai brusquement ma tête, et, tout affolé, je descendis l'escalier pour regagner la chambre d'en bas. Elle était très sombre; la lanterne du dehors envoyait par la fenêtre un mince filet de lumière; tout était noir autour de moi, sauf les serrures de cuivre du bahut qui luisaient un peu sous ce pâle éclat.

Courir au-devant de ces gens pour savoir quelque chose de ce qui se passait là-bas, je n'en avais pas le courage ; il était sûrement arrivé malheur à mon père ; le *Boyard* avait chaviré, et maintenant la marée montante ramenait sur le sable les corps des péris.... Dans cette pensée, je frissonnais de peur et de chagrin, blotti sans mouvement contre le manteau de la cheminée, près du feu qui mourait sans que je le visse.

Je souffris tant en cet instant, qu'à la douleur vive du premier mouvement succéda un engourdissement moral qui dura je ne sais combien de temps. Des pas sur le chemin, un bruit de voix qui

s'approchaient me réveillèrent assez tôt pour voir mon père ouvrir la porte.

— Mais j'étais donc fou! m'écriai-je, riant déjà de mes inquiétudes mortelles, et m'élançant pour embrasser le cher pêcheur.

Il ne prit pas garde à moi, et, se penchant au dehors pour repousser une troupe de gens qui voulaient entrer, il leur dit de son ton rude :

— Vous, laissez-moi tranquille maintenant; on sait bien où je suis, je ne me cache pas; mais allez-vous-en!

Pour moi, après la frayeur qu'il m'avait faite, je croyais l'aimer vingt fois plus que la veille, et je m'approchai une seconde fois pour revendiquer un dédommagement de tendresse.

— Tu es bien en retard, dis-je d'une voix câline.

— Couche-toi.

— Mais le dîner....

— Mange vite alors, et couche-toi.

— Mais la soupe.....

— Couche-toi.

Son allure me semblait bien étrange, et sa voix me faisait peur. Qu'était-il arrivé? Je n'osais le demander. Je m'en fus penaud et honteux pour prendre la marmite, ma cuisine était froide; il s'en échappait une odeur qui m'écœurait; je n'avais plus faim; et comme je voyais que mon père, silencieux et sombre, se mettait au lit, je résolus d'en faire autant. Il me semblait qu'un malheur planait sur nous, et que le sommeil m'y arracherait.

Mais la frayeur passée m'avait donné la fièvre; je ne pouvais

clore les yeux. Quant à mon père, je ne l'entendais faire aucun mouvement; mais, après que deux longues heures au moins se furent écoulées, comme il croyait que je dormais, il se leva et se mit à marcher dans la chambre.

Mes yeux, à la longue, s'étaient faits à l'obscurité, et je l'observais, voyant distinctement sa silhouette aller et venir dans l'ombre. Bientôt il s'arrêta, se laissa glisser à genoux contre une chaise où il s'appuyait; et moi, qui l'écoutais étonné, mais surtout l'âme toute remuée par sa douleur, je me décidai à descendre sans bruit de mon lit.

Il ne m'avait pas entendu; je m'approchai lentement, pieds nus; je m'agenouillai près de lui, je pris sa tête dans mes bras.

— Père, qu'as-tu? demandai-je très bas.

— Mon pauvre Etienne! fit-il, sans se fâcher, mon pauvre petit!

A mon tour, pendant qu'il m'étreignait sur sa poitrine, je sanglotais sans savoir pourquoi, parce que, peut-être, tant d'émotions m'avaient brisé, parce que sa douleur me gagnait, et je lui fis encore la même question :

— Dis-moi, qu'as-tu, père?

Oh! je n'oublierai jamais le sentiment poignant qui me saisit, ni l'instinctif mouvement de recul que j'eus, quand il me répondit dans cette grande chambre silencieuse, et cachant son front sur sa manche :

— J'ai tué Pierre Chasseroye.

Je me dégageai d'entre ses bras, je fus pris d'un tremblement

nerveux, et lui, qui s'aperçut de mon trouble, reprit avec amertume :

— Je te fais peur, n'est-ce pas? mon Tiennot. Ne va pas si loin. Ecoute, je vais te dire comment cela s'est fait.

Il me câlinait, comme si j'avais été tout petit; je ne reconnaissais plus ses rudesses de marin; il me semblait que c'était ma mère qui revenait, et qui passait ainsi doucement sa main sur ma tête.

Il continua :

— L'eau, depuis ce matin, était comme ensorcelée, on ne prenait rien que du menu, et encore! Passe un aviso sortant du port de là-bas ; le sillage nous secoue longtemps. Le poisson plongeait ; voilà qui n'était pas fait pour nous mettre de bonne humeur. Toute la journée se passa de la sorte. C'est pas gai, tu sais, petit, d'être douze heures durant devant une vilaine figure comme il en avait une, le pauvre! avec l'eau verdâtre tout autour de soi, et en haut, un ciel gris qui, dans le fond, semble tremper dans la mer. On voudrait se remuer, se détendre les muscles, et rien à faire, rien qu'avoir l'œil au filet et bourrer sa pipe doucement.

Moi, de ma nature, je ne parle pas ; c'est Chasseroye qui me dit le premier, avec son mauvais sourire de vieux grippe-sou :

— Dis donc, Bineau, on a volé cette nuit chez la princesse.

— Quelle princesse, patron?

— Ta bienfaitrice, pardine, Mlle Henriette, qui te fournit le beurre pour mettre sur ton pain noir, hein!

Et je me disais tout bas, pendant que la colère me montait au cœur :

— Si tu me payais ce que je vaux, avare, on ne serait pas obligé de tendre la main à la maison.

Et à lui j'ajoutai :

— On a volé chez Mlle Henriette? Qui a volé?

Il cacha dans sa grosse barbe rousse un nouveau sourire méchant; il donna deux coups d'aviron, parce qu'il était venu un brin de vent, et que nous bougions, et me dit de nouveau :

— Allons donc, matelot, tu fais l'ignorant; mais tu le sais bien.

— Ah! patron, je vous jure....

Le vent nous repoussait toujours vers la côte; il fallut se mettre à deux pour faire la manœuvre; mais, chez moi, le cœur n'y était pas, le patron me semblait drôle, et puis j'avais peur pour Mlle Henriette.

Au bout d'un instant, comme nous étions d'aplomb, et que le silence reprenait, Chasseroye me tapa sur le bras d'un air goguenard :

— Ecoute, Bineau, me dit-il, faut pas vouloir être malin avec moi; nous sommes tout seuls, ici, si je m'y connais, et personne..., non, personne ne saura ce que tu me diras.... Fais pas le méchant, et réponds à ce que je vais te demander. Sais-tu ce qu'on jasait ce matin de porte en porte?

— Non.

— On disait que c'était toi le voleur de chez la princesse.

Je me levai tout droit, les bras raides et les poings crispés.

— Moi! Ah! patron!...

Il ricanait toujours. Il ricanait comme une femme, et, sous ses sourcils fauves, ses petits yeux brillaient de plaisir méchant.

— C'est que, vois-tu, le malfaiteur, reprit-il, était un habitué de chez M[lle] Henriette ; il a passé par la cuisine, par une chambre ; et comme tu y vas souvent..., on a dit..., on disait..., oui.... enfin.... Etre tout seul sur cette grande mer, avec un homme qui est votre maître, qui vous exploite depuis trois ans, entendre cet homme-là vous traiter de voleur ; n'avoir rien, pas une preuve pour se justifier. Ah ! Tiennot, c'était dur ; je sentais que je devenais fou ; je n'ai rien dit ; mais il y avait de l'écume tout le long de la barque, j'en ai pris une poignée, et je la lui ai jetée au visage.

Alors il s'est redressé tout pâle de colère, et comme s'il y avait eu un reste de noblesse dans son âme vile :

— Ah ! coquin, tu insultes ton patron ! a-t-il dit en me souffletant.

— Ce soir, patron, si vous n'êtes pas un lâche, on se battra sous les sapins.

Et ce fut tout ce que je dis jusqu'à la rentrée le soir.

Lui, sur le sable, me disait des injures.... On nous suivait ; les gens — tu sais qu'ils ne m'aiment pas, parce que je ne suis pas du pays — les gens prenaient parti contre moi. On nous a donné deux couteaux, deux petits couteaux à lame courte et pointue. Après.... Oh ! après, je ne puis plus te dire.... Quand on se bat, on ne sait plus ce qu'on fait..., on a la fièvre, on devient stupide et méchant comme une bête. Il me serrait la gorge, il m'étranglait. Alors, moi, j'ai donné un grand coup de mon couteau en avant.

Ah ! tu ne sais pas, tu ne sauras jamais, Tiennot, ce que ça pèse lourd sur les épaules, la vie d'un homme ! On a comme une sorte de

fierté cruelle ; mais ça vous ronge le cœur tout de même de penser qu'on a tué son semblable ; que, sans vous, il ouvrirait encore sa poitrine et sa bouche pour respirer, ses yeux pour voir, et que, par votre faute, c'est fini, fini....

Mon père avait fait son récit en se promenant dans la chambre, de son lit au mien ; je l'écoutais avidement, tremblant d'anxiété, tout palpitant, l'œil fixé sur ses lèvres. Quand il eut achevé, je n'étais peut-être pas moins ému, mais je ne me sentais plus l'effroi de tout à l'heure ; à mon avis, ce qu'il avait fait, c'était une œuvre de justice. Pierre Chasseroye l'avait insulté, il s'était vengé, c'était chose faite et bien faite. Je ne l'aimais pas cet homme, riche déjà, qui risquait sa vie quotidiennement pour amasser de nouveaux écus, et qui payait mon père la moitié de la vraie solde, abusant de ce que le pauvre homme, avec ses yeux malades, ne pouvait faire autre chose que se louer à autrui pour la pêche ; et du fond du cœur, j'approuvais la rixe, j'admirais mon père, et je le lui dis en me haussant jusqu'à son oreille.

Je ne songeais pas qu'ici-bas, la justice humaine est là pour défendre les accusés et les insultés ; que la vengeance personnelle, mêlée de colère, s'en va jusqu'à des limites qu'on n'a point prévues et encore moins désirées, comme dans cette circonstance, hélas ! Je ne me disais point qu'il était affreux qu'un homme, tout méprisable qu'il fût, fût mort pour cette querelle ; je ne voyais que l'affront reçu par le fier marin qui était Jean Bineau, et j'applaudissais au meurtre qui l'avait lavé.

Après une pareille secousse pour une petite âme comme était la mienne alors, le sommeil était loin, et je ne me couchai pas. Peu à peu, mon père se calma ; il redevint morose ; ce qu'il avait fait semblait encore l'effrayer davantage, tandis qu'avec mon insouciance d'enfant de la mer, je m'agitais autour de lui, le cœur presqu'en fête, avec des pensées nouvelles, des sentiments étranges, mais un fond de joie dominant le tout.

Au matin, dès le petit jour, les gendarmes vinrent et l'emmenèrent ; il s'en fut, la tête haute, mais plus triste encore que fier, avec un dernier regard compatissant vers moi, qui me remua douloureusement. Je demeurai dans la chambre qu'une telle nuit avait laissée dans un incomparable désordre, et, plein maintenant d'un immense désespoir, je me mis à sangloter, avec cette sensation infiniment profonde que tout se brisait devant moi.

— Mon petit Etienne, dit tout à coup près de moi une voix de jeune fille, quand j'eus beaucoup pleuré, et qu'à force de chagrin, je me fus endormi par terre au pied du lit.

— Mademoiselle Henriette !

— Allons, ne pleure pas, gamin ; j'ai tout appris par mes domestiques. Ton père a eu un moment de folie, je crois ; il faut lui pardonner. Pour toi, tu ne peux rester ici, et tu vas venir chez moi, pendant que l'on jugera Jean Bineau, ce qui sera long.

— Oh ! mademoiselle, mademoiselle Henriette !

Et la pensée me venant tout à coup que mon père était un criminel, un assassin, que je portais ma part du meurtre, une honte soudaine m'envahit, et je cachai ma tête dans mes mains sans oser

la regarder. Elle me devina sans doute ; car, se penchant vers moi plus tendrement, elle m'embrassa et me serra doucement, sans crainte de frotter mes habits crasseux de petit pauvre sur le lainage clair de sa robe.

— Mais ne pleure pas, ne pleure donc pas, Tiennot ; ton père ne sera pas condamné, tout le monde le dit, et l'on m'a raconté que, devant le village entier, le patron Chasseroye s'était mis dans son tort en injuriant grossièrement son matelot. Prends ton béret, et viens. Je te prédis que, dans un mois d'ici, cette vilaine affaire sera terminée. Viens donc.

— Vous voyez bien que c'est affreux, lui dis-je, et que j'ai raison d'avoir un si grand chagrin et de me faire de la peine, puisque vous aussi vous pleurez.

En effet, malgré le ton engageant et l'apparente indifférence qu'elle empruntait pour faire cesser mes larmes, les siennes ne pouvaient s'arrêter, et ma remarque saugrenue ne fut sans doute pas faite pour la calmer, car, ne résistant plus à son propre chagrin, elle me répondit :

— Jean Bineau, vois-tu, Etienne, c'était mon vieil ami ; j'aimais sa bonne et rude nature, j'étais habituée à le respecter comme le plus honnête des hommes ; et maintenant je suis navrée en songeant à ce qu'il a fait.

Nous causions sur ce ton depuis quelques instants, nous confiant mutuellement nos inquiétudes et nos tristes impressions, quand une petite voix de cloche menue et gaie, sonnée très près de là, la fit s'écrier :

— Ah ! le déjeuner. Dépêche-toi donc, petit, on va me gronder.

Et, tout en courant, elle m'emmena presque malgré moi jusqu'à la grande maison blanche qu'elle habitait près de notre chaumière, cette grande maison dont je me souviens toujours, bâtie en manière de château, au milieu d'une pelouse ceinte de barrières, et surmontée d'un petit dôme, où la cloche s'ébranlait encore avec un reste de frémissement sonore.

Elle était reine et maîtresse absolue dans tous ces appartements où je me plaisais à m'égarer, quand elle voulait bien me le permettre. Depuis longtemps orpheline, elle demeurait là, quoique très jeune encore, seule, avec des domestiques des générations passées qui l'avaient vue naître, jouant à la vieille fille, et comblant les pauvres de sa bonté et de ses largesses.

Elle employa toutes les heures de ce jour-là à me distraire de mon affreux souci ; elle s'ingénia — il n'y avait pas une imagination comparable à la sienne, quand il s'agissait d'être bonne et d'égayer ceux qui l'entouraient — elle s'ingénia, dis-je, à me trouver des jeux nouveaux, fouillant son esprit pour que cela me fût agréable, fouillant ses tiroirs d'autrefois pour en sortir ce qui l'amusait le plus à mon âge.

Il faut bien l'avouer, quand le soir vint, quand elle me montra le bon lit qu'elle m'avait fait préparer près de sa chambre, devant la perspective d'une nuit douillette après une journée de châtelain, les souvenirs tristes qui devaient m'emplir le cœur s'évanouirent, pour faire place à une certaine satisfaction. J'oubliais mon père, qui, à cette même heure, se reposait tout fiévreux sur le lit de camp de sa

cellule de prison ; j'oubliais le malheur qui m'enveloppait ; j'oubliais ce dont j'aurais dû rougir, et je fis, cette nuit-là, les plus jolis rêves du monde.

Ma nature d'enfant de treize ans avait du reste à prendre sa revanche de l'insomnie de la veille ; je dormis longtemps sur ces matelas extrêmement doux, où mon corps lassé ne reconnaissait pas les dures paillasses en varech de chez nous. Ce fut encore M[lle] Henriette qui m'apparut la première à mon réveil

— Tiennot, il faut se lever. Moi, je suis debout depuis cinq heures, et je n'aime point qu'on paresse. Ensuite, il y aura la cérémonie..., il y aura l'enterrement de Pierre Chasseroye. Tu viendras avec moi.

Après la béatitude d'un tel sommeil dans un lit si mou, après cet oubli de la réalité, de la première tristesse vraie de ma vie, cette parole, qui me remémorait toute la vérité, me frappa douloureusement ; j'eus aussitôt un autre sentiment : ma haine se réveillait pour le patron de mon père, et je répondis maussadement :

— Aller à l'enterrement de Pierre Chasseroye, moi ?

— Oui, toi. Il le faut.

— Cet homme-là, je ne l'aime pas.

— Il faut aimer les morts, Etienne. Et puis, tu dois ce dernier devoir au corps de celui que ton père a tué.

Elle partit sur ce dernier mot, et je me mis à m'habiller tristement, tout en me répétant, sans trop songer :

— Celui que mon père a tué....

Je fus prêt un peu trop tard ; elle m'attendait toute vêtue de noir, accoudée sur la barrière blanche qui fermait la pelouse ; elle ne se

fâcha pas, mais me prit par la main pour m'entraîner. Pendant que nous descendions le petit chemin rocailleux qui menait chez elle, le convoi s'avançait lentement sur la route, et, comme nous dominions cette route, cela me paraissait au loin comme un ruban noir sur un autre ruban jaune.

C'était un matin d'avril, un peu brumeux ; les marais salants qui s'étendaient vers l'ouest étaient noyés dans le brouillard ; les sapins noirs masquaient la mer, et toutes ces choses faisaient que mon regard se portait seulement sur cet amas de gens en deuil qui venaient vers nous.

Nous les attendîmes au tournant de la route et du sentier, et Mlle Henriette prit place dans leurs rangs, à quelque distance du cercueil.

Ces brumes discrètes, lumineuses à l'endroit du soleil levant, ces hommes et ces femmes qui processionnaient en silence, la voix du prêtre qui psalmodiait d'instants à autres, tout cela me remuait l'âme, comme une chose solennelle et navrante. J'étais saisi d'une peur vague, mais surtout d'un extrême attendrissement.

Autour de moi, malgré le recueillement, on chuchotait de voisin à voisine :

— Le petit Bineau..., le petit Bineau....

Et, en effet, c'était une chose étrange que cet enfant maigrelet, chétif, frissonnant d'émotion et de froid sous ses habits trop minces, et suivant le cercueil d'un homme dont son père était le meurtrier. Il y avait là de quoi toucher leur sensibilité, et vraiment il fallait l'âme de Mlle Henriette pour avoir conçu une telle idée.

Je l'ai compris depuis : elle avait deviné le mouvement de sympathie qui naîtrait en ma faveur dans cette petite foule, s'ils me voyaient en cette circonstance. On me regardait avec intérêt, et moi, je sentais mon émotion plus vive, je revoyais le grand et fort marin qui était le patron Pierre ; son sourire faux, sous sa barbe rousse, m'apparaissait plein de bonhomie ; j'oubliais son avarice, je pensais qu'il était là maintenant couché pour toujours dans cette bière qu'on emportait. Je fus saisi d'une grande pitié, et mes larmes se mirent à couler.

Au cimetière, tout le monde encore était là ; le dernier, par derrière, serré contre Mlle Henriette, les galoches dans l'herbe humide, j'attendais mon tour pour accomplir envers le mort le dernier devoir de sympathie ; mais quand ce moment vint, en laissant tomber sur la terre fraîchement remuée les gouttes d'eau bénite, mon émotion éclata sans contrainte, et je me sauvai dans les bras de Mlle Henriette en sanglotant, pendant que les gens s'en allant répétaient toujours à voix basse :

— C'est le petit Bineau.

II.

Mon séjour chez ma bienfaitrice dura six semaines ; six semaines qui, malgré les tristes circonstances, peuvent compter dans mes bons jours, tant on fut plein d'affection pour moi dans cette maison.

A quelques lieues de là, au chef-lieu du département, on instruisait « l'affaire Bineau », comme on disait, et chaque matin, Mlle Henriette, l'œil anxieux, parcourait tout le journal pour avoir quelques nouvelles pouvant se rattacher à mon père ; mais tout se passait dans le silence du palais, et les journaux étaient muets. Qu'importait à leurs lecteurs l'histoire d'une rixe entre deux marins ? que l'un d'eux fût en prison, qu'il en sortît flétri ou acquitté ? Que leur faisait qu'en un coin de l'Aunis, un pauvre gamin, le cœur en émoi, attendît avec une indicible impatience qu'on voulût bien parler de son père ?

Au bout d'un mois interminable, il comparut en cour d'assises. Il

avait pour lui deux heureuses chances : un avocat d'un rare talent ; un témoin consciencieux, le vieux valet de chambre de M[lle] Henriette, qui était là lors de la bataille.

Notre vieil ami affirma que le coup de couteau avait été, de la part de mon père, un mouvement spontané de défense légitime. Pierre Chasseroye, plus grand et plus fort, l'avait terrassé, et, ivre de colère, crispait son poing sur sa gorge.

C'était alors que Jean Bineau avait instinctivement jeté d'un geste brusque son couteau en avant. De plus, il était avéré qu'il était l'offensé.

Ce fut la première matinée de juin, pendant que dans la buanderie je bavardais avec la cuisinière, que la voix de M[lle] Henriette m'appela à grands cris :

— Etienne, Etienne, viens vite !

Et comme je courais à perdre haleine, elle vint au-devant de moi, m'arrêta et m'embrassa en disant :

— Ecoute sans rien dire, je vais te lire ce qui nous intéresse ; on parle de ton père dans le journal.

— Il n'est pas condamné à mort ?

— Il est libre, mon Tiennot, libre depuis hier soir. Tu vas, du reste, le voir toi-même. Tiens, je te cède le plaisir de lire tout haut ces bonnes choses consolantes.

Elle parlait encore, que je dévorais la chronique judiciaire sur le papier tremblant entre mes doigts. Il y avait un long article tout farci de mots inconnus pour moi, termes de procédure auxquels je ne comprenais rien, mots peu faits pour un enfant de mon âge, et

que mon trouble me laissait à peine déchiffrer ; je ne vis qu'une chose, la dernière phrase, celle qui, séparée de l'alinéa, semblait resplendir au bas de la colonne, ces mots qui m'inondaient de joie :

« Le jury a prononcé l'acquittement. »

— Il est acquitté ! m'écriai-je tout en délire.

Et je me mis à parcourir l'immense maison, rassemblant les vieux serviteurs pour la bonne nouvelle, répétant ma phrase à tous les échos. Et chacun voulait m'embrasser, me féliciter, car on m'aimait pour faire plaisir à M[lle] Henriette, et peut-être aussi parce que je n'avais point trop mauvais cœur, que je me montrais poli et obligeant pour tous.

Ce fut une journée d'ivresse, qui répara bien tout ce que j'avais souffert depuis si longtemps. On m'envoya rapproprier notre maisonnette pour la très prochaine venue de mon pauvre père ; M[lle] Henriette moissonna les plus jolies fleurs de son parterre, pour y mettre une bonne odeur avec un air de fête ; et, comme on ne l'attendait pas avant le lendemain, je revins coucher chez « la princesse », comme disaient les envieux du village.

Oh ! quand je me mis dans ce beau lit à draps si fins que j'occupais depuis quarante jours, je n'eus aucune pensée dédaigneuse pour la pauvre couchette de fer, bourrée de varech, que je devais reprendre le lendemain, bien loin de là ; je songeais, au contraire, qu'il me serait doux de recommencer avec mon père la bonne vie tranquille d'autrefois, dans notre petite maison pauvre ; je ne regrettais rien de mon existence somptueuse chez ma bienfaitrice ; pour moi, ce devait être un souvenir doux, mais pas une source d'envie.

Et comme je récapitulais rêveusement, sous les rideaux roses, tous les événements qui, depuis quelque temps, m'avaient agité, j'entendis qu'on sonnait violemment à la barrière blanche, et l'idée me venant tout de suite que ce pouvait être mon père, je sautai de mon lit pour entr'ouvrir ma fenêtre.

Il faisait très noir sur les pelouses gazonnées ; seules les barrières toutes neuves peintes découpaient leur silhouette d'argent sur l'herbe sombre. Guidé par le bruit des pas, je pus voir pourtant l'ombre de Jules, le vieux serviteur et le témoin dans l'affaire, qui courait pour ouvrir la porte. Une minute après, il revenait vers la maison, accompagné d'un autre ; et dans cet autre, il ne me fallut pas longtemps pour reconnaître le pauvre Jean Bineau.

En un clin d'œil j'eus revêtu mes habits et je fus rendu dans le grand corridor d'en bas, large et pavé de dalles comme une église ; il m'y attendait, appuyé contre le panneau d'acajou, le visage blême, la barbe poussée, les cheveux grisonnants, vieilli de dix années. Au lieu de nous dire tant de choses tendres qui se pressaient dans notre cœur à tous les deux, nous ne pouvions parler ; sans desserrer les lèvres, il me prit dans ses bras, me serra longtemps en pleurant.

Ce fut Maria, la cuisinière, qui vint nous interrompre.

— Bonjour, Jean Bineau ; vous voilà tiré d'affaire, hein ? Tout le monde est content ici. Vous devriez aller voir mademoiselle, qui travaille dans sa chambre ; ça lui ferait plaisir.

— Viens, lui dis-je à mon tour en l'entraînant vers l'escalier, allons voir Mlle Henriette.

Sous la lueur d'une élégante petite lampe, elle écrivait à sa table

basse de l'encoignure, en s'inspirant d'un livre placé devant elle et plein de caractères bizarres. Autant que mes souvenirs sont fidèles, ce devait être un texte hébreu, car elle connaissait cette langue. Elle se retourna vivement en nous entendant frapper, et poussa un cri de surprise.

— Jean, mon pauvre Jean, s'écria-t-elle en s'élançant vers mon père, vous voilà donc revenu ! Ah ! je suis bien heureuse ; après toutes nos inquiétudes, cette joie de vous voir libre est extrême pour moi.

— Mademoiselle, murmura-t-il timidement, troublé, ému, je ne sais pas comment vous remercier d'avoir pris Etienne chez vous, de l'avoir soigné comme il me le disait dans ses petites lettres, d'être toujours si bonne, d'être notre providence enfin. Sans vous, que serait-il devenu, mon pauvre Tiennot ?

— Ne parlons pas de cela, Jean Bineau, mais de vous plutôt. Vous paraissez malade ; est-ce que le régime de là-bas ?...

— Le régime était bon, mademoiselle, et je n'ai pas à me plaindre de rien, ni de personne ; mais ce qui était dur, c'était de se voir là comme un misérable, un homme sans probité, sans honnêteté ; c'était d'être seul tout le jour et de penser sans cesse à son malheur ; c'était de se mépriser enfin, et de se reprocher sans cesse ce qui était arrivé.

— Vous êtes coupable, en effet, mon pauvre ami, et ce n'est point sans raison que la justice humaine et la justice divine surtout défendent ces combats homicides ; vous pouviez porter plainte contre votre patron ; mais cette rixe à coups de couteau.... Enfin, vous avez

été bien puni, je le vois, et je ne veux pas être plus sévère que vos juges. Couchez-vous ici ce soir? faut-il vous faire préparer un lit?

— Ah! par exemple! mademoiselle est bien trop bonne déjà d'avoir pris le petit. Nous allons retourner chez nous, n'est-ce pas, Etienne?

— Bonsoir, alors, mon ami; j'irai vous voir demain matin, peut-être.

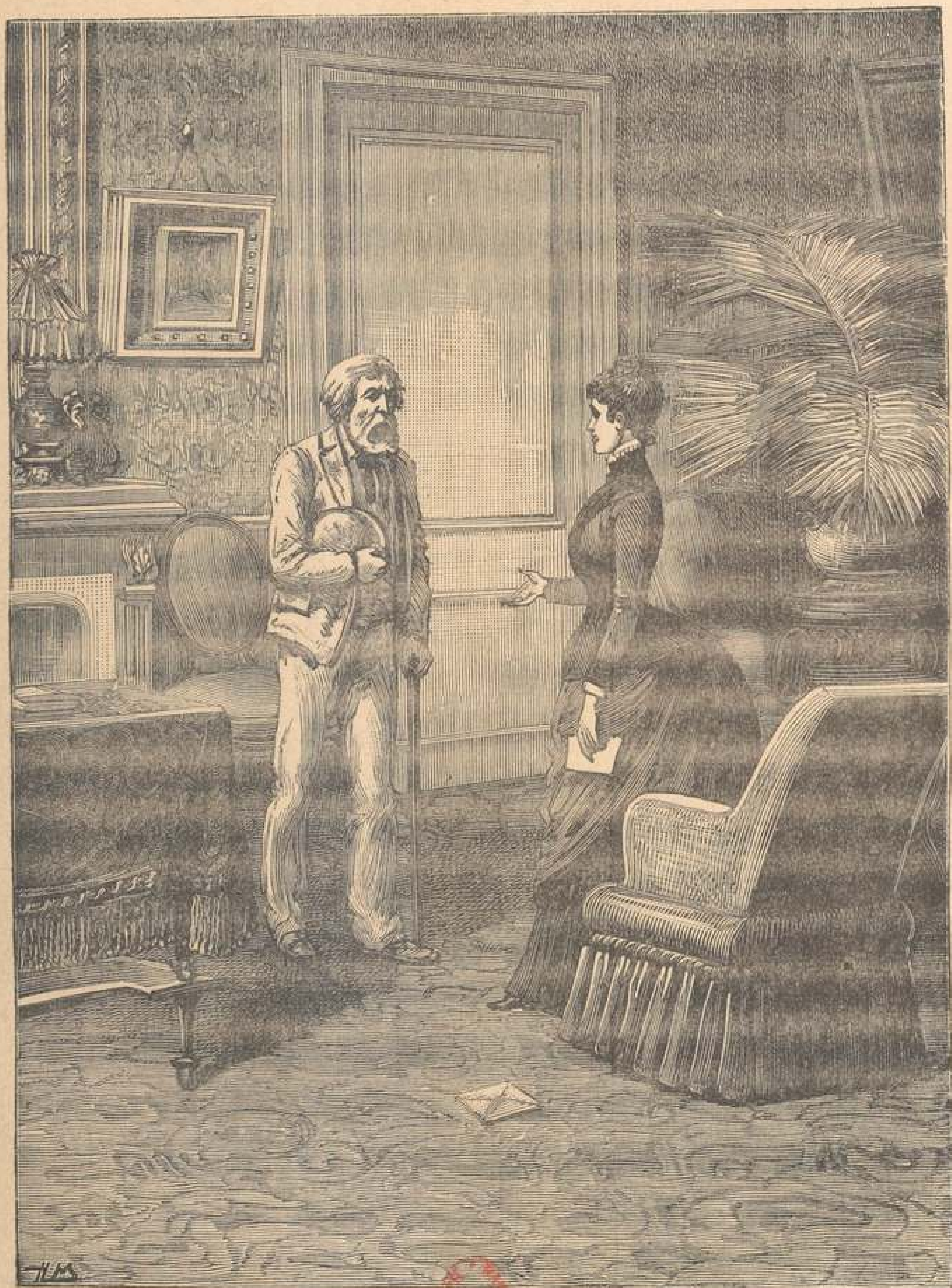
Après avoir salué notre bienfaitrice, mon père m'emmena vers notre cabane, en me prenant par la main; mais il me pressait si fort, que je crus que j'allais crier et qu'il allait rompre mes doigts malingres entre ses os vigoureux.

Dans ce court trajet de la maison blanche à notre vieille petite masure grise, il me parut si triste et si malheureux, mon pauvre père, il y avait une telle tendresse discrète dans cette façon de me briser ainsi la main en me conduisant, que je pris une résolution qui devait guider ma jeunesse, celle de m'employer tout entier à le rendre heureux.

Ce qu'avait été pour lui ma mère, la paysanne à coiffe bretonne dont je me souvenais comme dans une vision vague, et qui le comblait d'affectueuses attentions, je voulais l'être aussi. Et cette pensée de remplacer près de lui sa fidèle compagne d'autrefois me dominait tout entier, bien plus que celle d'être un fils soumis et aimant.

— Comme ça sent bon ici! dit-il, en grattant une allumette sur le pavé rouge que j'avais lavé l'après-midi.

— Ce sont des fleurs que Mlle Henriette a envoyées, père.



Mon pauvre Jean, vous voilà donc revenu

— Mais comme c'est propre et bien rangé! Qui a fait cela?

— Moi.... Et si tu veux manger, père, regarde.

Ouvrant le bahut, je lui laissai voir alors les provisions qu'avait apportées la cuisinière Maria, de la part de sa maîtresse : du pain luisant et doré comme on n'en faisait qu'en ville, des confitures qui, sous la lumière de ma chandelle, prenaient une transparente lueur d'or, la moitié d'un rôti posé sur un plat à fines fleurs peintes, un panier de fraises qui parfumaient toute la chambre.

— C'est encore d'*elle* que tout cela vient? me demanda-t-il.

Et comme je faisais signe que oui, il s'assit à la table carrée qui était tout près de lui, s'y accouda, et, après avoir longtemps réfléchi, il me dit :

— Viens ici, petit, nous allons causer.

J'obéis vite, et il commença :

— Je ne peux pas manger ce soir, je n'ai pas faim; toutes ces choses de notre bonne demoiselle serviront demain, et nous ménagerons si bien, que cela durera encore jusqu'après-demain. Mais après, mon pauvre Tiennot, que ferons-nous?

— Nous travaillerons, père.

— Travailler, c'est bien, je ne demande que cela; mais il faut trouver de l'ouvrage, et regarde....

En disant cela, il leva la lumière à la hauteur de ses yeux, ses pauvres yeux qui le faisaient tant souffrir autrefois, que je n'avais point vus depuis son arrivée, et qui me parurent alors si malades avec leur éclat terne et les minces filets de sang qui s'y entrecroisaient. Un cri m'échappa.

— Oh! que t'ont-ils fait là-bas?

— Rien, mais le coin était humide; c'est mauvais pour moi l'humidité; et puis, tu sais, le chagrin..., les larmes..., cela vous brûle. Je n'ai rien à dire, il faut que je souffre, que j'expie; je paye ce que j'ai mérité, et je ne me plains pas. Seulement, quand le soir vient, que les lumières s'allument, il me semble que ça me ronge les paupières ; oh ! cela me fait tant de mal !

Il garda le silence pendant quelques instants, et moi, le regard fixé sur la lumière qui devenait charbonneuse et rougeâtre, je restai tout songeur à penser sérieusement.

Il me semblait que j'avais grandi tout à coup, que le gamin Tiennot, le joueur de billes et de toupie, le grand batailleur des petites batailles sur la grève, médiocre écolier, dont le mince savoir n'allait pas jusqu'à écrire deux lignes selon l'orthographe, que tout ce qui était en moi de joyeux, d'enfantin, d'insouciant, restait bien loin derrière moi, et que je venais brusquement de m'avancer dans la vie.

Les soucis, dont jadis j'écoutais étourdiment les vieilles gens se plaindre, m'accablaient à cette heure; je me disais : De quoi vivrons-nous? Qui payera la somme énorme de notre loyer? Qui remplira désormais cette huche pleine aujourd'hui? Si le père ne peut pas travailler, qu'allons-nous devenir?

Une idée me vint, une idée héroïque, qui me parut d'abord la seule solution possible à notre embarras : je me ferais mousse, j'irais à la Rochelle, je m'embarquerais, et je ne serais plus une charge pour personne. Dans l'enthousiasme de mon dévouement, j'oubliais l'instinctive répulsion qui m'était venue contre le métier

de marin, lorsqu'à l'automne passé, mon petit ami Languin avait péri avec l'équipage de la *Madeleine*; je ne voyais que mes bras et mes forces à utiliser. Mon père, dont les réflexions suivaient le même cours, interrompit les miennes à cet endroit.

— Tu penses bien que nous ne pouvons pas rester à la charité de Mlle Henriette; ce qu'elle a fait pour nous est déjà beaucoup, c'est trop même; il faut savoir se suffire à soi-même.

Et moi, avec toute la solennité que comportait ma généreuse abnégation, je répondis d'un petit air simplet, mais plein de prétentions :

— Ne t'inquiète plus, père, j'ai trouvé le moyen que tu vives tranquille; j'irai demain à la Rochelle pour m'embarquer.

— T'embarquer, Etienne! Tu n'y penses pas; tu es petit et frêle comme une fille; et si mes yeux s'en allaient tout à fait, n'aurais-je donc plus qu'un chien pour me conduire?

Un chien pour le conduire! Ce fut une triste évocation que celle-là : je vis mon père devenu aveugle, rentrant le soir à son logis désert, avec le légendaire petit chien pelé, traînant sa courte laisse. Comme ce serait froid, nu, glacial pour lui! comme ce serait sans aucune joie et bien navrant!

— C'est vrai, répondis-je, instantanément revenu de mes belles espérances. Je ne serai pas mousse et je resterai avec toi; mais que ferons-nous?

— Que ferons-nous?...

Le lendemain, je m'en fus à l'école; et pendant qu'animé de nouvelles résolutions, stimulé par le désir de consoler mon père, je

me mettais à l'étude avec acharnement, il s'en alla chercher dans tout le village un patron qui voulût bien le louer comme faisait Pierre Chasseroye.

— Eh bien? père, demandai-je à midi, pendant qu'il découpait la viande froide sur le plat peint de roses.

— Eh bien! me répondit-il tristement, ils ne veulent pas de moi. Il y avait le patron Brument qui a perdu son matelot; je me suis proposé, il m'a refusé. « Ça me ferait du tort, » m'a-t-il dit.

J'eus un gros soupir de découragement. A quoi m'avait servi de travailler si dur toute la matinée, d'avoir appris une longue fable à grands efforts de mémoire? Pourquoi donc avoir repoussé les avances de mes petits espiègles de voisins bavards, puisque j'étais si mal récompensé, et que nous allions tomber dans une noire misère!

— Je n'ai pas faim, dis-je en repoussant mon assiette; je mangerai seulement des fraises.

Et, bien que mon estomac protestât contre ce mensonge, je laissai ma part, songeant que, de cette manière, les provisions se prolongeraient, et qu'un jour de plus mon père verrait encore le bahut garni.

Notre village n'était point grand; cent maisons peut-être, semées un peu partout parmi les marais salants, et cachées derrière les arbres rabougris, étiolés par l'air de la mer. Quand, l'après-midi, je retournai lamentablement à l'école, mon père s'en fut pour une nouvelle tournée, et le soir, il avait parcouru toutes nos ruelles et tous nos sentiers.

— Ils n'ont rien voulu me donner à faire, me confia-t-il comme à un grand garçon ; ils me renvoient tous avec cette même phrase : « Après l'affaire, vous savez, Jean Bineau, ça ne nous porterait pas chance. »

J'eus une terrible envie de pleurer à cet aveu, qui était la ruine de mes seules espérances ; mais je compris que mon devoir était



Le lendemain, je m'en fus à l'école.

d'égayer notre pauvre maison, qui menaçait de devenir si triste, entre un homme découragé et un enfant.... plein de désillusions. Je hasardai une phrase que les gens en prospérité disent à leurs voisins misérables, et que j'avais entendue bien souvent :

— Il ne faut pas désespérer, quand on a la santé !

— La santé ! dit mon père avec un geste navré.

Et comme j'allumais la chandelle, car il faisait nuit, je le vis se voiler des mains ses yeux qui le faisaient tant souffrir, rien que sous cette pâle lueur.

Quand je me mis au lit ce soir-là, je puis certifier que ce n'était pas pour dormir. Je ne pouvais concevoir qu'en pareille occurrence, on pût rester court d'idées, et il me semblait qu'à force de chercher, je trouverais mieux que l'embarquement, mieux que les charités de Mlle Henriette, mieux que le travail pour mon père, et je me couchai, afin de mieux réfléchir.

Mon imagination ardente, avivée par le jeûne léger que j'avais pratiqué tout le jour, s'épuisa en longs efforts pour créer une planche de salut à notre détresse; le sommeil pourtant me gagnait peu à peu; je ne réfléchissais plus que d'une manière vague, molle, lassé de trop me tourmenter, et avec la sensation assez douce d'être un petit garçon intéressant qui cherche à venir en aide à son père. Tout à coup je vis ce susdit petit garçon cheminant sur une longue route, conduisant par la main un marin, ressemblant fort à Jean Bineau, et exerçant, pour faire vivre le même, l'honorable métier de colporteur.

Ce devait être l'idée cherchée....

J'appelai immédiatement mon père, pour lui faire part de ma trouvaille; mais la fatigue, non point celle du corps, mais la lassitude du souci, l'avait à la fin terrassé, et il dormait maintenant. Force me fut d'attendre au lendemain pour lui révéler mes projets; du reste, j'étais rempli maintenant d'une grande paix, et, l'heure avancée aidant, je ne tardai pas à m'endormir aussi.

Quand, le matin, je voulus tout lui conter, mon plan s'était un peu modifié; il avait pris forme; aussi je ne parlai pas de nous élancer aventureusement sur la grand'route que j'avais imaginée d'abord, pour y vendre aux passants des marchandises quelconques de ma balle, mais bien d'aller à la Rochelle pour y trouver un emploi, et de là, avec quelques sous honnêtement gagnés, de me mettre en route pour Paris.

Paris! c'était le raffinement du génie d'avoir trouvé cette solution. Paris, où tout est si grand et si beau, n'avait-il pas assez de travail pour occuper tous les bras de la France, pour occuper mes propres bras, minces et frêles à un tel point, et que je sentais, moi, souples et forts comme de l'acier?

Mon père m'écouta avec ce pli de la bouche qui indiquait chez lui un sentiment pénible; et quand j'eus fini:

— Faut-il te le dire, mon Tiennot, ton idée, c'est la mienne, et je n'ai point d'autre désir que celui de fuir ce pays où l'on me hait; seulement, j'avais pensé à retourner dans ma chère Bretagne....

— Paris vaudra mieux, père, interrompis-je en petit bonhomme sensé que j'étais, parce que, à Paris, on ne saura jamais que.... que....

— Ce que j'ai fait, n'est-ce pas?... Tu as raison. Mais faudra-t-il donc faire de toi un vagabond..., mon pauvre enfant?...

— Un travailleur, père, répondis-je fièrement.

Et, pour vite effacer ce qu'il restait de tristesse de notre entretien, fidèle à ma résolution de me dévouer au pauvre Jean Bineau, de l'arracher à son chagrin, je me mis, en faisant le ménage, à fredonner

cette chanson charmante que l'on chante sur un rythme berceur et mélancolique, et que Mlle Henriette m'avait apprise en des jours plus heureux :

Un ogre avait trois châteaux,
Tire lire, lire, lire.
Un ogre avait trois châteaux,
Des plus grands et des plus beaux....

Je fourbissais, je m'en souviens, la marmite pour la soupe, scandant l'air aux secousses de mon travail ; par la fenêtre ouverte, il venait une grosse chaleur de juin toute dorée du soleil qui m'enveloppait de ses rayons. Quand la chanson fut finie et la marmite reluisante, je vis que mon père, assis dans un coin, fixait son regard sur moi.

— Recommence, Etienne, me dit-il ; c'est gentil ta chanson, cela m'égaye et me fait du bien ; et puis.... ta voix ressemble à celle de ta mère.

Tout encouragé par ces paroles, je me redressai, et, dans une posture plus confortable, je bissai la petite cantilène légère, dont l'allure me plaisait et que je modulai de mon mieux.

— Tu chantes bien, petit, me dit mon père avec une nuance d'orgueil, à laquelle ma subtilité d'enfant ne pouvait se tromper.

Et aussitôt, avec cet accablement de la vie qui ne devait jamais le quitter après « son malheur », il reprit :

— Eh bien ! oui, c'est décidé, nous partirons.... Nous partirons demain matin.

Fallait-il plus qu'une semblable perspective pour qu'à treize ans j'oublie toutes les vicissitudes passées, glissées plutôt sur mon âme comme l'encre sur les surfaces polies? Une joie surhumaine m'inonda, d'autant plus grande que j'avais précédemment beaucoup souffert, et je m'écriai, en réprimant cependant une trop grande joyeuseté :

— C'est cela, nous partirons, il faut partir.

III.

— Quand irons-nous faire nos adieux à Mlle Henriette? dis-je à mon père dans l'après-midi de ce jour-là.

Il réfléchit une minute et me répondit :

— Nous n'irons pas.

— Comment ! nous n'irons pas ? Y penses-tu !

La chaleur de mon exclamation, la flamme d'indignation que je sentais sortir de mes yeux, le firent sourire tristement, et, pour me calmer, il se mit à m'expliquer comment notre bonne demoiselle n'accepterait jamais nos raisons, comment elle se dirait assez riche pour nous aider à vivre, et comment enfin elle ne voudrait à aucun prix nous laisser partir.

Je compris aisément ces choses ; seulement, il ne m'en répugnait pas moins de quitter ainsi le pays sans lui donner aucun témoignage de

gratitude, sans la moindre marque d'affection pour celle qui avait été pour moi d'une maternelle bonté. Et pendant que mon père continuait de fumer sa pipe en préparant les affaires pour le lendemain, je m'en fus dans un coin où gisait, sur une frêle tablette, une boîte poussiéreuse que j'ouvris.

— Un, deux, trois, quatre et cinq sous, dis-je, comptant à mi-voix le contenu de ma tirelire ; deux, quatre, six centimes ; cela fait six sous et un centime.

Et je pris ma course par un sentier qui passait derrière le château et menait en droite ligne à l'étroite boutique où l'on débitait du tabac.

Le vieillard, maître du logis, lisait éternellement son journal derrière le comptoir ; sa calotte de velours noir, autant que ses lunettes, donnait à sa physionomie un ensemble d'autorité qui me faisait parfois frissonner ; mais ce jour-là, mon désir était si grand de parvenir à mon but, que j'oubliai ce regard glacial et sévère dont il me frappait d'ordinaire, et je me plantai crânement devant lui, disant vite et mal, comme on dit les phrases apprises par cœur :

— C'est vous, n'est-ce pas, monsieur Riault, qui écrivez les lettres du pays ?

— Oui, mon garçon, c'est moi. Aurais-tu par hasard une lettre à écrire ?

— Mais, oui, monsieur Riault ; et comme je voudrais que cela soit bien fait, j'ai préféré que ce soit vous qui composiez.

— C'est bon. As-tu de l'argent, au moins ?

Fier du coup, je fis sonner dans mes mains mes pauvres sous

amassés depuis si longtemps en vue d'acheter un béret neuf pour le dimanche.

— Eh bien ! viens alors.

Il me fit passer dans l'arrière-boutique, laquelle, voulant ressembler à un cabinet de travail, s'ornait d'une maigre bibliothèque et d'une table à tapis vert, munie d'un volumineux encrier en porcelaine, à sujet.... D'un air important il prit dans la bibliothèque quatre ou cinq livres, qu'il déposa sur la table et qu'il feuilleta ; ce à quoi nous dûmes l'un et l'autre de respirer, un quart d'heure durant, dans une épaisse atmosphère de poussière.

— A qui veux-tu écrire ? me demanda-t-il sans s'interrompre.

— A Mlle Henriette, Mlle de Beaulac.

— Ah ! la princesse ! Ça ce n'est pas pour toi, ça non plus.... Ça..., oh ! non ; voilà notre affaire : lettres aux bienfaiteurs. Ah ça, que veux-tu lui dire à cette demoiselle ?

— Dame ! monsieur Riault, si j'avais su que dire, je ne serais pas venu vous trouver.... Seulement, voilà l'histoire : nous quittons le pays, et je voudrais bien faire joliment mes adieux, en la remerciant de ses bontés pour nous.

— Tu sais que c'est un sou la ligne ?

— Un sou la ligne ! m'écriai-je avec désespoir.

— Oui, je commence.

« Ma chère bienfaitrice,

« Après les innombrables bontés dont vous m'avez comblé, ce n'est pas sans une immense douleur que je vous quitte, et que je

viens vous faire mes adieux en termes émus, et que je viens, avant mon départ, mettre à vos pieds les sentiments profonds d'une reconnaissance éternelle. »

— Combien cela fait-il de lignes? interrompis-je prosaïquement.

— Cela fait six lignes, juste. Je continue : « Si mes.... »

— Mais non, monsieur Riault, ne continuez pas; il ne faut pas continuer, c'est assez comme cela.

— Tu veux rire, bien sûr ; pourquoi?

— Parce que je connais Mlle Henriette ; elle n'aime pas les choses trop longues. Vous pouvez signer pour moi, monsieur Riault ; mettez : Etienne Bineau.

Il accomplit cette dernière tâche, recopia l'original sur une feuille de papier enjolivée de fleurs, écrivit l'adresse, et me donna le tout, pendant que je lui tendais mes six sous.

— Et l'en-tête? me dit-il, et la signature? et le papier? et l'enveloppe? C'est huit sous qu'il faut, garnement.

Je rougis, je pâlis, je courbai la tête, et, tirant le dernier centime qui me restait dans ma poche, j'avouai honteusement n'avoir pas autre chose. Il eut d'abord une grosse colère, fit tomber lourdement son poing sur la table branlante, ferma le livre avec fracas, me représenta en termes énergiques qu'il ne pouvait pas écrire des adresses, des en-tête, des signatures, en même temps que fournir son papier, pour rien. Puis, peu à peu, devant mon air penaud, il s'attendrit et me congédia en me conseillant de ne point revenir.

Si jamais conseil fut inutile, ce fut bien celui qu'il me donnait là. En rentrant à la maison, point trop satisfait de mon escapade, je

trouvai mon père en grande conférence avec notre propriétaire, le pêcheur d'à côté, un patron, s'il vous plaît, qui lui réclamait le terme courant. Ils finirent par s'arranger. Nous laissions la maison, c'est vrai, sans avoir déboursé un centime depuis Noël passé ; mais nous y abandonnions notre pauvre cher mobilier, le grand lit de chêne à la mode bretonne, où ma mère était morte ; la table et les chaises toujours propres et si bien soignées ; et enfin le grand bahut sculpté à serrures de cuivre, où les filets séchés laissaient toujours l'intense parfum de mer qu'on y sentait autrefois.

— Où as-tu donc été? me dit mon père, quand l'homme importun fut sorti.

Le moment était venu ; j'exhibai l'enveloppe à fleurs que j'avais cachée jusque-là, et je la tendis à mon père.

— Qui est-ce qui t'a écrit cela? me dit-il avec une ironie sensible dans la voix.

— C'est M. Riault, pour les six sous de ma tirelire.

— Mon pauvre Etienne, quelle sottise tu as faite ! Tu ne porteras pas certainement à Mlle Henriette cette lettre bête et sans aucun sens. Qu'avais-tu besoin des sentiments des autres pour suppléer aux tiens qui sont bien meilleurs, j'en suis sûr? Est-ce que dans ton bon petit cœur, plein d'amour et de reconnaissance pour notre bienfaitrice, tu n'aurais pas trouvé mieux que ces vilaines phrases banales ?

Je baissai le nez, comprenant mes torts ; et mon père poursuivit :

— Tu ne m'as point demandé conseil, et de cette façon tu as dépensé tes petites économies, qui, toutes minimes qu'elles soient, nous auraient été bien utiles dans notre voyage. Néanmoins, ta

pensée était bonne, et je ne veux pas trop te faire de peine en te grondant. Moi aussi, j'ai écrit à Mlle Henriette.

Et il me montra la lettre pleine de respect, de simplicité et de reconnaissance, qu'il avait rapidement tracée durant mon absence, et où il faisait voir à la fois son affection et le regret persistant de sa faute passée, dont il devait, disait-il, toujours porter le poids et subir le châtiment.

L'affaire étant ainsi close jusqu'au soir, nous nous mîmes à nos derniers préparatifs de voyage.

Oh ! cette dernière nuit passée, calme et paisible, dans notre pauvre *chez nous*, la dernière nuit d'une enfance tranquille et ressemblant aux autres enfances, avant de se lancer dans l'inconnu d'une vie errante, quelle douceur et quelle mélancolie n'avait-elle pas ! Ma nature un peu rêveuse, un peu sentimentale, en goûta tout le charme amer, et ce fut avec des larmes dans les yeux que je m'endormis très tard.

Nous devions avoir un beau soleil pour éclairer le lendemain notre départ. Du reste, l'été de ma treizième année, cet été-là, était favorisé par la douceur et la sérénité du temps; c'était une heureuse chance pour les événements qui devaient s'y succéder.

A six heures du matin, notre paquet au bras, nous quittions la maisonnette, avec un inoubliable tressaillement de tristesse. Nous prîmes le chemin du cimetière pour visiter une dernière fois la tombe de ma mère; au passage, la lettre de mon père fut glissée à la barrière du château.

Ce petit cimetière, fait de tombes nues, éparses parmi les herbes

marines, était bâti sur le sable derrière les sapins ; on y foulait une sorte de poussière blanchâtre, molle aux pieds, où croissait une végétation pâle, au feuillage épais, aux reflets d'argent ; on y respirait un air odorant mêlé des effluves salines et des émanations résineuses des conifères ; il y régnait un continuel bruissement qui remplissait l'atmosphère : les frissons des sapins et les brisements de la lame sur la grève, à trente pas de là. A travers l'entrecroisement des troncs d'arbres, le regard passait et découvrait l'Océan.

Combien ce petit cimetière d'Aunis, pauvre, dénudé, où tout le coloris semblait être épuisé, différait de ceux que j'ai vus depuis, dans mes pérégrinations, où les croix se dressent dans les touffes de verdure, où les arbres sont robustes, verts et pleins d'oiseaux, où des bosquets de roses croissant sans culture mettent une gaieté sereine.

Agenouillé sur le petit coin de terre où ma chère mère dormait pour toujours, je me laissai prendre à la tristesse de ce lieu navrant, qui, en dépit du ciel bleu et de l'éblouissant soleil, demeurait toujours aussi morne. Je pensais que ça devait être affreux pour *elle* de rester là sans cesse, et je me demandais si, maintenant que nous partions, sa solitude n'allait pas s'attrister davantage ; pauvre mère ! qu'à ce moment je revoyais plus réellement, belle et pâle comme à sa mort, avec ses allures de grande dame sous son costume de paysanne.

— Viens, Tiennot, me dit mon père en me prenant la main ; nous allons aller autre part maintenant.

Il me conduisit alors à une tombe fraîchement creusée, que je ne

reconnaissais pas ; je vis que, livide, mon père s'inclinait respectueusement, et que ses yeux, secs tout à l'heure, s'emplissaient de



Le petit cimetière d'Aunis.

larmes. Poussé par la curiosité, je me penchai alors sur la croix, où ces mots étaient gravés en mauvaise orthographe :

« Pierre Chasseroye, pêcheur, 50 ans. »

C'était bien — je m'en souvenais à présent — c'était bien là qu'à mon extrême émoi, on avait déposé le corps du patron. Je compris l'acte d'expiation discrète qu'accomplissait mon père, et je m'unis à lui dans une prière pour l'âme du défunt.

Quelques minutes après, tout remués par ce que nous venions de faire, nous cheminions en silence sur le tapis très doux que formait le sable de la grève. C'était pour nous le plus court itinéraire à suivre jusqu'à la Rochelle, et la marée, en se retirant, devait laisser de quoi composer notre repas.

Quand nous eûmes dépassé la plantation de sapins, je me retournai pour voir une dernière fois le village. Notre maisonnette était cachée, mais les toits de tuiles rouges luisaient sous le soleil; la petite église neuve et toute blanche était inondée de lumière; et dans le fond, sur un terrain plus haut, le château s'élevait en face de la mer; les fenêtres étaient ouvertes, et à l'une d'elles Mlle Henriette était accoudée.

Elle vit sans doute deux hommes s'éloigner sur la grève; c'étaient, dut-elle penser, des pêcheurs en quête de butin; elle n'y prit point garde; mais moi qui avais pour elle une affection vraiment filiale et une reconnaissance sans bornes, et qui songeais que c'était notre dernière entrevue, je sentis mon cœur se serrer, et mes larmes se mirent à couler.

— Ne pleure pas, Etienne, me dit mon père; tu es le plus jeune, tu dois être le plus courageux; chante-moi plutôt ta jolie petite chansonnette.

Alors, seul avec lui dans ce désert de sable et d'eau, sous ce soleil

plein de gaieté, comme une petite alouette réjouie, je commençai mon air joyeux :

Un ogre avait trois châteaux,
Tire lire, lire, lire.

Le double entraînement de la marche et de la musique me pénétrait; tout vivifié par cet air matinal, je chantai à pleins poumons; et mon chagrin se calmant à mesure, je dis toute l'histoire de l'ogre, de ses jardins, de ses trésors et de ses fils, sa fin malheureuse; mais quand j'arrivai au dernier couplet :

Ses trésors sont envolés,
Tire lire, lire, lire ;
Ses trésors sont envolés,
Ses châteaux sont écroulés;
Les ogres n'iront donc plus
Croquer les enfants perdus,

trouvant je ne sais quelle similitude entre la fin des merveilles, entre l'écroulement des châteaux et l'écroulement de mon bonheur paisible d'autrefois, ces trésors envolés me rappelant d'autres choses envolées aussi, la tranquillité passée, les douceurs d'une maison amie, mes jeux d'enfant, que je ne devais jamais reprendre, tant d'heures heureuses qui ne reviendraient pas, la tristesse m'assaillit de nouveau, et ma voix s'éteignit dans de nouvelles larmes. Il fallut que mon père se mît à me distraire en me parlant de choses et

d'autres, des hirondelles dont le vol rapide se croisait sur nos têtes, des petites voiles, des barques de pêche rigides, immobiles à l'horizon.

Le soin qu'il fallut prendre de recueillir notre repas parmi les coquillages de la grève m'enleva à mes idées noires, et je redevins vite le gamin enjoué que j'étais d'ordinaire.

N'était-ce pas déjà horriblement long pour mon âge d'avoir passé toute ma matinée à pleurer, et n'était-il pas temps que ma nature reprît le dessus, malgré les tristes circonstances?

Et puis, l'on était si bien pour vivre là librement, sans maître, sans contrainte! Qui n'a jamais, dans sa jeunesse, envié cette vie errante, vagabonde, qui lasse à la fin, sans doute, mais dont les débuts séduisent toujours? Ce repas ainsi fait était une ample compensation à tout ce que j'avais souffert depuis le matin. Il y avait dans le sac de mon père une bouteille d'eau qui put nous désaltérer; les coquillages pêchés par moi avaient une saveur qui réjouissait mon palais. Rien ne devait manquer au festin, pas même les confitures, souvenir du château, que, par une paternelle attention, mon père avait glissées dans mon sac.

Avant que le soir vînt, au moment où le soleil descendait vers l'horizon, sillonnant l'Océan de longues traînées de feu, nous approchions du port de la Rochelle. La verdure qui le borde au nord, sous le soleil couchant, prenait des nuances éclatantes, et les majestueuses tours qui le défendent, ces vestiges incomparables des vieilles et grandes époques de la France, rougissaient leurs teintes grises des pierres d'autrefois.

— Où allons-nous aller? demandai-je à mon père, avec un peu d'inquiétude dans la voix.

— Mais regarde, regarde donc, petit.

— Quoi donc?

— Eh! les tours, tiens!

C'est que mon père n'était point un marin illettré, un Breton à tête dure de la Bretagne bretonnante. Neveu du recteur de son pays, il avait été élevé mieux que les autres enfants de son rang, et mon grand-oncle lui avait inculqué de bonne heure, et au plus profond de son être, l'admiration des belles choses de la nature. A ce moment, il demeurait sans mouvement, les regards fixés sur cette architecture magistrale du temps passé, qui, illuminée d'une lueur intense d'incendie, se projetait sur le ciel avec toute la fierté des choses antiques.

— Oui, c'est beau, père; mais où allons nous?

— C'est vrai, viens.

Et il s'arracha à sa contemplation, pour m'entraîner vers la ville, que je ne connaissais pas, mais qui me paraissait une résurrection des autres siècles. J'admirais ces rues étroites, sombres, où les sculptures sur bois et sur pierre aux pignons des maisons étaient aussi prodiguées que la lumière était rare, ces rues courant sous les arcades.

— Lis cela, père, m'écriai-je tout à coup, en m'arrêtant devant une appétissante boutique de pâtisserie.

Au milieu des assiettes remplies à profusion de choses à mine

exquise, une petite pancarte se balançait, suspendue par une ficelle rouge, et présentant cet avis aux regards des passants :

AVIS.
ON DEMANDE UN GARÇON PATISSIER
Pour porter les commandes.

— Qu'est-ce que cela te dit, petit? fit mon père.

— Cela me dit, cela me dit.... Mais tu ne comprends pas.... Mais nous allons faire fortune; c'est moi que l'on demande, c'est moi qui serai garçon pâtissier et qui porterai les commandes.

Lorsqu'on a vécu longtemps, les événements ne se présentent pas aux yeux sous une forme heureuse; et si l'on a beaucoup souffert, on est disposé à ne plus se réjouir de rien. Mon père était entré dans l'âge mûr, il avait été très malheureux, rien d'étonnant à ce qu'il me répondît :

— Tu es fou, peut-être, Etienne. Comment veux-tu qu'on prenne chez soi un gamin inconnu, mené par un père inconnu, venant d'un pays inconnu?

— Entrons toujours, pour voir.

— Cela te fera envie, et ce sera tout. Enfin, puisque tu le veux....

Et il poussa la porte, tandis qu'au haut du châssis le timbre résonnait gaiement comme un petit oiseau de bon augure.

— Que voulez-vous? dit, en venant vers nous, une petite

femme rondelette comme un baba, avec un bonnet de dentelle jaunâtre comme de la belle crème, et deux yeux noirs, deux yeux de méridionale.

Et mon père, qui devenait timide, quand il s'agissait de solliciter, de balbutier :

— Madame, nous avons vu à la devanture que vous demandiez un petit garçon pâtissier, pour porter les commandes. Je viens vous proposer mon fils, qui désire travailler.

— Vraiment ? A-t-il déjà été en place ?

— Non, madame ; il n'a que treize ans, et il sort de l'école.

— Et encore là, je n'y restais pas beaucoup, en place ! ajoutai-je avec une malice naïve, qu'encourageait l'engageante manière de la pâtissière accorte.

— Il n'a pourtant pas l'air trop mauvais sujet, se disait-elle en réfléchissant, pendant que mon cœur battait follement, et que j'examinais sur les panneaux de glace ma mine, mon air « pas trop mauvais sujet ».

Maintenant que, devenu homme, je me reporte, avec un charme un peu triste, à ces souvenirs d'autrefois, si je veux évoquer l'image de l'enfant que j'étais alors, je revois cette glace de pâtissier de la Rochelle, mirant un petit bonhomme un peu maigrelet, à la physionomie espiègle, éclairée d'yeux bleus doux, avec un pli malin au coin des lèvres. J'étais un gentil gamin, je puis le dire maintenant sans vanité, puisque ce gamin-là n'est plus, et que l'homme qui le remplace n'a point su, peut-être, mettre à profit tout ce qu'il y avait de bon, de droit, dans la nature de jadis.

— Tout de même, dit enfin la pâtissière après deux minutes au moins de silence, je vais en parler à Laquardière.

Et elle se tourna vers l'arrière-boutique, ouvrit une porte dans le panneau de glace, et cria d'une petite voix aiguë, mais sonore :

— Laquardière ! Laquardière ! monte donc un peu voir.

Laquardière, qui était le pâtissier, monta tout de suite. Que dirai-je pour le dépeindre, sinon l'impression qu'il me fit à ce moment, celle d'être le mari de sa femme? En effet, on n'imaginait pas pour époux à Mme Laquardière un autre homme que celui-ci ; brun comme elle, comme elle taillé tout en rond, avec des yeux noirs qui, eux aussi, parlaient d'eux-mêmes sous l'ombre épaisse de ses sourcils. Il cuisinait sans doute tout à l'heure près de son fourneau, car il avait très chaud, le pauvre pâtissier, et les marques de cette chaleur extrême se voyaient sur son front.

— Voilà, dit Mme Laquardière à son mari, un petit bonhomme qui vient se proposer pour porter les commandes.

Alors M. Laquardière me fit subir, avec la gravité professionnelle, un léger interrogatoire dont quelques points ne le satisfaisaient pas trop. Je n'avais pas de références. Il eût été en droit d'en exiger. On ne prend pas un garçon sans références. Mon père non plus n'en fournissait pas ; c'était ennuyeux. Mais il fallait un garçon, cependant ; mon visage franc, ma petite mine honnête, plaidèrent sans doute pour moi ; car M. Laquardière avoua qu'il me prenait sans références.

Quelle joie je ressentis ! joie nouvelle faite de l'orgueil d'aider mon père — 25 fr. par mois — de l'importance qu'allaient me donner

mes nouvelles fonctions, des douceurs mêmes de cette nouvelle fonction, laquelle me paraissait d'avance assez.... sucrée ! J'aurais, je crois, embrassé du coup M. et Mme Laquardière ; néanmoins, le respect que m'imposait leur dignité de patrons retint mon élan intempestif, et je me contentai d'essuyer dans mes yeux une petite larme de bonheur, qui y roulait furtivement pendant que je remerciais.

— Il est gentil, dit Mme Laquardière dans un rire ému.

— Tu t'appelles Etienne ? reprit le pâtissier.

— Oui, monsieur Laquardière.

— Eh bien ! Etienne, sois ici demain matin à six heures ; nous verrons tout de suite si tu es exact.

Nous n'avions plus qu'à nous retirer. Mon père exprimant toute sa gratitude et me poussant vers la porte, nous allions franchir le seuil, quand Mme Laquardière me retint par la manche.

— Prends un gâteau, me dit-elle complaisamment. Tu n'en as pas encore l'habitude, ça te fera plaisir.

Je n'en avais pas l'habitude, oh ! loin de là ; le temps n'était plus où ma mère mettait dans le four de campagne la bonne pâte bretonne qu'elle pétrissait elle-même ; et si je goûtais parfois aux friandises de Mlle Henriette, les gâteaux poussiéreux du pays n'étaient point faits pour notre bourse. Je ne me fis pas prier pour obéir à la « patronne », qui, remarquant que je choisissais le plus petit par discrétion, m'en glissa un second pour mon père.

C'était un début excellent, mon père en convenait lui-même, et notre séjour à la Rochelle s'annonçait sous d'heureux auspices.

Après cela, nous parcourûmes la ville avec assez de satisfaction, et, par une heureuse chance, mon père trouva dans une rue étroite une petite chambre à prix modique, qu'il loua en promettant de payer à la fin du mois, et en donnant sa belle montre de famille pour caution.

Il nous restait encore quelques provisions, puis le gâteau de Mme Laquardière ; cela nous servit de repas pour ce soir-là. J'étais épuisé de fatigue, je dormis jusqu'au lendemain matin. Quand je me réveillai, j'eus une terrible frayeur d'être en retard ; mon père n'avait plus sa montre ; mais il y avait une horloge en face, et devant la boutique un monstrueux cadran, qui marquait cinq heures et demie. C'était exactement le temps qu'il me fallait pour me vêtir proprement et me rendre chez mes nouveaux patrons. Mon père devait me conduire, et de là se rendre sur le port pour y demander du travail.

Quand j'arrivai, Mme Laquardière rangeait dans les assiettes tous les gâteaux de la veille ; en bas, son mari pétrissait de la pâte à brioches ; elle m'envoya, sans s'interrompre, à une chambre quelconque au quatrième étage, où je devais trouver les effets convenables à mon nouveau métier, c'est-à-dire l'uniforme du petit « mitron ». En vain je demandai de plus amples indications sur la chambre du quatrième que l'on me destinait.

— Tu trouveras bien, me disait Mme Laquardière, sur le palier du quatrième, la clef est sur la porte.... une petite porte brune. Va, Etienne, dépêche-toi, mon petit ami ; après, tu iras aider M. Laquardière pour les brioches.

Et pendant ce temps-là elle continuait de disposer d'élégantes assiettes de choux à la crème ; elle s'en emplissait les doigts ; mais sa petite bouche ronde, aux coins grassouillets, avait vite fait de réparer le désastre, et elle recommençait.

Un peu inquiet, je gravis l'escalier jusqu'au quatrième étage ; là, quatre petites portes brunes, avec quatre clefs aux quatre serrures, s'offrirent à ma vue.

Ah ! il était bien difficile de démêler là-dedans quelle porte était la vraie : la mienne. Je frappai à l'une d'elles ; et comme personne ne répondait, j'en conclus que cette pièce ne devait pas être habitée et était, par conséquent, destinée à ma petite personne. J'entrai donc, et que vis-je ?

Un grenier dans la simple acception du terme, un grenier avec des poutres de bois vermoulu montant du plancher au toit, entre les deux lucarnes ; un grenier avec la poussière inévitable des greniers, et des cordes tendues d'un bout à l'autre pour le linge. Et sur ces cordes, que vis-je encore, Seigneur ! Le costume complet du garçon pâtissier que je remplaçais, qui séchait là, tout dégouttant de l'eau de bleu où il avait été lavé.

— Est-ce donc là ma chambre ? me dis-je en tremblant.

Cela ne pouvait être évidemment que ma propre chambre : la porte brune, la clef à la serrure, et l'habit de mitron tout disposé là par Mme Laquardière.

Alors, tristement, je me dépouillai de mes bons habits bien chauds, bien secs, et j'endossai les habits mouillés de mon prédécesseur : la petite veste, le pantalon blanc et la calotte. Je me disais

vraiment, malgré la joie de la veille, qu'il est bien pénible d'être en place ; qu'à cela il est préférable de rester douillettement chez son père ; mais j'accomplissais une œuvre de dévouement, je ne voulais rien regretter ; et, comme j'ai toujours été un peu philosophe, j'ajoutai même, en palpant le tissu :

— Ce n'est pas tant mouillé que cela.

Et je descendis l'escalier avec un frisson dans le dos, mais une inébranlable bonne volonté dans le cœur, et je vins auprès de Mme Laquardière.

— Me voici, madame.

— C'est bon, me dit-elle sans se retourner, tu n'as pas été longtemps ; je savais bien que tu trouverais. Descends maintenant au sous-sol, tu trouveras M. Laquardière.

Je descendis, et je le trouvai en effet, mais combien occupé, le pauvre homme ! La première fournée de brioches se dorait lentement dans le four, et la cuisine était remplie d'une atmosphère exquise ; il préparait la seconde.

— Ah ! c'est toi, me dit-il avec son accent d'homme du Sud ; c'est bien ; bats-moi ces œufs-là, vas-tu savoir ?

— Oh ! monsieur....

Et je m'empressai de casser les œufs qu'il me montrait dans une grande terrine qui se trouvait là.

— Mais, monsieur..., fis-je en interrompant ma besogne.

— Quoi ! qu'est-ce qu'il y a ?

— Mais ces œufs-là ne sont pas frais.

— Cela ne fait rien, c'est pour les brioches.

Et il continua de pétrir sa pâte, pendant qu'avec un certain dégoût cette fois, je reprenais mon travail.

— Assez comme cela, me dit-il en m'arrêtant le bras, après quelques minutes.

Et en même temps il poussa une exclamation :

— Oh ! tu es tout mouillé.

— Mais oui, dis-je tristement.

— Où as-tu donc été pour te mettre dans cet état-là ?

— Ce sont mes habits, monsieur, dis-je modestement ; ils n'étaient pas encore bien secs ; mais il fait très chaud ici, et ça ne fait rien.

— Tes habits, tes habits ; on ne t'a pas donné des habits mouillés, je pense.

Il acheva promptement sa pâte, en fit de petites brioches bien dessinées et les posa dans le four. Ceci fait, il gravit lestement l'escalier, et vint en criant :

— Madame Laquardière, c'est-il vrai ce qu'il dit le petit ? Tu lui as donné des habits mouillés ?

— Des habits mouillés ! s'exclama Mme Laquardière, dont la joviale figure se voyait dans la boutique.

Et moi, tout penaud, de répéter :

— Ce n'est rien, ça ne fait rien.

Mon patron, en dépit de mes protestations, me fit monter ; lui et sa femme constatèrent ensemble l'humidité de mes effets, et tout à coup Mme Laquardière partit d'un grand éclat de rire et me dit, en se tenant les côtes :

— Je vois, je vois, je devine ; tu t'es trompé, tu es allé au grenier, au lieu d'aller dans ta chambre ; tu as pris les habits lavés d'hier, étendus sur les cordes, au lieu de ceux que j'avais déposés sur ton lit. Ah ! ah ! ah ! quelle histoire !

Je riais aussi ; mais mon hilarité, tempérée par l'ennui où j'étais de m'être rendu ridicule, n'égalait pas celle de ma patronne, qui ne pouvait reprendre son sérieux longtemps après l'aventure.

— Il faut qu'il change maintenant, dit son mari, qui n'aimait point, lui, à perdre sa dignité devant moi.

On me donna de plus amples explications, et, du coup, je trouvai ma chambre : une petite mansarde en miniature, tapissée de papier bleu, avec un petit lit d'enfant court et étroit, une chaise, dans le coin une étagère, et c'était tout. Mais ce tout me ravissait, parce que c'était ma mansarde à moi, que là je pouvais être libre d'agir en paix, sans qu'aucun œil indiscret m'épiât.

Le vrai costume était sur mon lit, tout éblouissant de blancheur et tout fraîchement empesé. Je le revêtis en toute hâte, et je descendis à la boutique, où M. Laquardière me chargea de la première fournée de brioches, que je devais porter à un pensionnat de la ville, à l'occasion d'une fête.

Lorsque je passai devant les glaces avec mes blancs habits et le traditionnel panier sur la tête, je ne manquai pas de me retourner avec un brin de coquetterie. Vraiment, cela me seyait à ravir ; je ne sais pourquoi, la mer ne m'avait point trop hâlé ; j'avais sous ce blanc une figure rose assez réjouie ; je me tenais droit et fier, afin que mon panier conservât son équilibre ; j'étais, en un mot, un garçon

pâtissier fort sortable, qui pouvait faire honneur à ses maîtres ; et cela, je le devinai bien, rien qu'à l'air complaisant de Mme Laquardière, lorsque, me regardant, elle se pencha vers son mari et lui chuchota quelques mots à l'oreille.

J'avais, cette fois, on ne peut mieux compris les indications de mon patron, et je me dirigeai, sans hésiter, à travers le réseau de rues qui s'entrecroisaient devant moi jusqu'au pensionnat.

C'était du temps pour penser à l'aise. Depuis la veille, tant d'événements s'étaient pressés, heurtés, bousculés dans ma vie, que je ne savais plus ce qui m'était arrivé, et que je n'avais pas eu le loisir de la réflexion. Maintenant, je repassais posément ces choses dans mon esprit, et, en fin de compte, je m'estimais assez chanceux : la maison semblait bonne ; Mme Laquardière était toute maternelle pour moi ; et je sentais que, du premier coup, elle m'avait pris en affection. Je n'aurais peut-être pas pu en dire autant de mon patron. Il avait les yeux francs et une pétulance de bon aloi dans la physionomie ; mais il me paraissait sévère, son regard avait des reflets de dureté, et sa grosse voix sèche m'inspirait pour lui plus de crainte respectueuse que d'affection. Bref, Mme Laquardière avait toutes mes préférences.

La portière du pensionnat reçut ma commission avec un sensible plaisir. Quel visage revêche ne se serait pas éclairci, du reste, devant ces brioches appétissantes dont le seul parfum faisait sourire ! Son contentement se manifesta à mes yeux par le don qu'elle me fit d'une superbe pièce de 50 centimes. Après cela, je ne puis dire lequel de nous deux était le plus heureux ; mais je sentis, en pre-

nant entre mes doigts cet argent, gagné par moi, une allégresse indescriptible.

Comme je regagnais la pâtisserie, lambinant un peu de boutique en boutique — tout était si nouveau pour moi — admirant toutes ces belles choses, que je ne soupçonnais même pas, je vis venir de loin un homme à la démarche fatiguée dont l'aspect me frappa.

En me rapprochant, je reconnus mon père. Je courus bien vite, et je mis peu de temps à l'aborder, tant cette rencontre inopinée, dans une ville étrangère, m'apportait de joie.

— D'où viens-tu? lui demandai-je.

— Du port; je n'ai rien trouvé à faire. Vraiment, je commence à croire que je ne suis plus bon à rien; car, devant ma mine, la réponse est toujours prête : « Nous n'avons pas de travail pour vous. »

— Faut pas te désoler, père, lui dis-je. Veux-tu mon premier argent? Tiens....

Et je lui tendis la pièce neuve que je venais de recevoir.

— Où as-tu gagné cela? me demanda-t-il aussitôt.

Je lui racontai l'affaire, en insistant pour qu'il prît mes 50 cent. Il s'y résolut avec peine; je voyais bien qu'il lui en coûtait de m'en priver; mais ne fallait-il pas qu'il déjeunât? Il partit alors en me remerciant d'un bon regard tendre, qu'il m'adressait quelquefois, et qui me réchauffait le cœur.

Quand j'arrivai à la boutique, Mme Laquardière, affable, sémillante, servait toute une famille élégante qui se préparait un régal; le patron était au comptoir.

— Etienne, me dit-il à voix basse, pendant que ces dames faisaient leur choix, j'avais oublié de te dire qu'on te donnerait 50 centimes à la pension : c'est l'usage. Donne-les-moi ; car c'est encore l'habitude dans ma maison que les garçons remettent leurs profits au patron, jusqu'à la fin de chaque mois.

— Mais je ne les ai plus, dis-je en rougissant.

— Comment ! tu ne les as plus? Qu'en as-tu fait?

— Je les ai donnés....

— Attention, petit, je crois que tu mens, et je ne puis pas souffrir, moi, que les enfants me mentent.

— Oh ! monsieur, je vous assure que je les ai donnés. Je les ai donnés à mon père.

— Ce n'est pas vrai, Etienne ; la preuve, c'est que ton père demeure loin d'ici, m'as-tu dit ; et tu n'aurais pas eu le temps....

— Je l'ai rencontré, hasardai-je avec des larmes dans la voix.

— Balivernes que tout cela ! Je sais ce que veulent dire les histoires. Tu as dépensé ton argent, et tu mens, deux très mauvaises choses, mon garçon.

Les dames élégantes sortaient, ayant fait leur choix de gâteaux. Je jetai à la patronne un regard désespéré pour qu'elle vînt à mon aide.

— Qu'y a-t-il, voyons, qu'y a-t-il? dit-elle de son petit air conciliant, en s'approchant du comptoir.

Le pâtissier la mit au courant de l'affaire.

— Mais c'est peut-être vrai, Laquardière, ce qu'il dit le petit, objecta-t-elle à son mari. S'il a rencontré son père, cet enfant, c'est bien, ce qu'il a fait.

— Enfin, dit le patron, puisque je n'ai pas de preuves, je ne veux pas le gronder; mais cela me semble louche et ne me plaît pas.

— Va porter cela chez ces dames, me dit Mme Laquardière, en me remettant un autre panier, et en me donnant sur la tête une petite tape d'amitié et d'absolution; tu n'as qu'à les suivre, c'est là-bas, sous les arcades, au n° 59.

Je n'étais point fâché de sortir : ce regard scrutateur du patron, qui voulait fouiller ma conscience, m'était à charge et me faisait peur, puis j'avais conçu contre lui une vraie rancune; j'avais beau sentir dans le fond de mon cœur que mon cas était, en effet, bien douteux, je ne pouvais admettre qu'on m'accusât aussi injustement. Il y avait bien pour me consoler la bonté de ma patronne; mais cela ne me suffisait pas; j'aurais voulu une réparation éclatante, et l'idée me vint d'aller chercher mon père, pour qu'il éclaircît les choses.

Dans cette pensée, je pressai le pas, et je m'en fus chez les dames avec le fol espoir de percevoir une petite somme égale à celle du matin; mais, hélas! ces dames n'étaient point rentrées; ce fut un domestique étranger qui reçut mon paquet, et je n'eus pas un centime.

Désolé, j'allais me rendre à la chambre de mon père, quand je réfléchis sagement qu'il n'était pas besoin de l'inquiéter par ces futilités mesquines, qu'il avait bien assez d'autres soucis, et qu'aucune de ses peines ne devait venir de moi. Je rentrai donc; mais, pour éviter plus longtemps la présence de mon patron, je flânai en route le plus possible.

— Tu vas me remettre ton petit profit, je pense, me dit-il, quand j'arrivai.

— On ne m'a rien donné....

— Ah ! cela m'étonne.

Il n'ajouta pas un mot de plus ; mais je vis qu'il ne me croyait pas encore. Mon antipathie pour lui s'en accrut, et je fus désolé, lorsqu'il me dit :

— Maintenant, descends avec moi, c'est l'heure des crèmes.

Il fallait le suivre, il fallait aller travailler à ses côtés, il fallait passer ma vie auprès de cet homme qui doutait de moi et que je ne pouvais sentir à cause de cela. C'était vraiment terrible pour un pauvre petit bonhomme simple et droit comme je l'étais. Néanmoins, je voulais « gagner ma vie » ; je me mis à l'ouvrage avec la meilleure volonté du monde, et lui ne se montra pas malveillant. A un certain moment même, comme j'étendais mes mains et mes bras au-dessus du fourneau, il me demanda :

— Est-ce que tu as froid ?

Je remarquai l'intonation, point du tout méchante, avec laquelle il me dit ces paroles, et je répondis :

— Un peu, monsieur ; mais si vous voulez que je me chauffe....

— Avoir froid en cette saison ! reprit-il, à part lui, quand là-haut mes crèmes fondent au soleil. Si c'était tout de même les habits de ce matin !

Quand j'eus passé quelques minutes près de la tôle rouge des fourneaux, je repris ma besogne avec de petits frissons qui me coulaient dans le dos, comme des filets d'eau glacée.

— Venez-vous déjeuner? cria d'en haut Mme Laquardière.

— Si vous vouliez, dis-je alors à mon patron, je resterais à surveiller les pâtés qui cuisent, car je n'ai pas faim.

— Les pâtés se surveilleront tout seuls, mon garçon. A ton âge, il faut manger, si l'on veut travailler. Montons vite, Mme Laquardière n'aime pas qu'on la fasse attendre.

Je montai, en effet, sans objecter rien autre chose, tant la voix de mon patron me terrifiait et me contraignait, malgré moi, d'obéir. Mais une fois à table, mon malaise redoubla. La fièvre venait, il me semblait que le sang me montait à la tête par lourdes saccades, en me meurtrissant les tempes. Je souffrais partout; de plus, je me sentais dans un tel isolement, si complètement étranger dans cette maison où j'étais pour servir, j'éprouvais un si grand besoin de revoir mon père auprès de moi dans ce moment où toutes mes forces me quittaient, que je me mis à pleurer silencieusement, sans regarder l'assiette pleine devant moi.

— Qu'as-tu, Etienne? demanda Mme Laquardière.

— C'est que, madame, j'ai un peu de mal....

— C'est vrai, pauvre petit, il est tout pâle. Tu es souffrant.... Regarde-le donc, Laquardière. Quelle mine! et ces yeux pleins de fièvre, et sa main qui est toute glacée....

— Je crois qu'il est malade, en effet, dit mon patron; il serait peut-être prudent de le renvoyer chez son père.

— Le renvoyer chez son père! exclama alors la pâtissière dans un élan de belle indignation; ah! jamais. Je le soignerai moi-même; il n'a pas de mère, cet enfant; le père ne s'entendrait pas bien aux

petits soins; je m'en charge. Va te mettre au lit bien vite, mon pauvre petit.

Je ne me fis pas prier pour obéir, n'étant même plus capable de me soutenir. Le lit, un peu court, n'était pas trop mauvais; mais, ce jour-là, je ne devais pas m'y trouver très à l'aise, d'autant plus que je ne pouvais pas me réchauffer. Mme Laquardière vint après quelques instants; elle me montait des bouteilles d'eau chaude qui me firent le plus grand bien; je ne savais vraiment pas de quelle façon lui montrer ma reconnaissance pour toutes ses attentions remplies d'intérêt : l'oreiller qu'elle alla me chercher pour que je pusse relever la tête, la tisane qu'elle me fit chauffer elle-même, ses airs convaincus de garde-malade pour me tâter le pouls, sa grosse montre en main.

Cela dura quatre jours de cette manière, sans que rien changeât, sinon les soins de Mme Laquardière, qui devenaient moins assidus.

Le médecin, venu deux fois, avait dit que c'était une forte angine, un refroidissement, une petite congestion à la gorge; c'était très douloureux, mais point grave.

Deux jours durant, mon excellente patronne passa son temps en de continuels et très fatigants trajets de la boutique à ma petite chambre du quatrième; elle m'apportait une tasse de tisane, un bonbon, une pâte de guimauve. Elle venait voir si j'étais mieux, si je ne m'ennuyais pas; puis, si le timbre résonnait en bas, annonçant la pratique, elle descendait vite, agile comme à quinze ans, quitte à remonter tout à l'heure.

Vers la fin du second jour pourtant, ses visites s'espacèrent, et le

matin du lendemain, je l'entendis dire à son époux, sur le palier de l'escalier :

— C'est vraiment ennuyeux de prendre des garçons pour le service, et d'être ensuite obligés de les soigner de cette manière-là.

— Je t'avais dit de le renvoyer chez son père, répondit-il en redescendant à ses fourneaux.

Ce jour-là, je restai à peu près seul, m'amusant comme on peut se l'imaginer dans cette petite mansarde sans air, sur laquelle le soleil de juin dardait du matin au soir, et où j'étouffais. Je cherchais à me consoler, en me disant que, maintenant à demi guéri, je n'avais plus besoin de soins si fréquents; l'indifférence de ma patronne me pesait néanmoins.

Le soir, ce fut M. Laquardière qui me donna ma potion; c'était la première fois que je le revoyais; il me parut très bienveillant; il ne devait certes pas se rappeler les désobligeantes paroles qu'il m'avait dites.

Le lendemain matin, M[me] Laquardière n'eut-elle pas la fantasque imagination de vouloir me faire mettre sur pied! Et comme, très faible alors, je lui représentai humblement mon impuissance à marcher, elle me traita de paresseux; et ses yeux bruns, au regard tendre, lancèrent des flammes de colère.

Elle partit aussitôt, car le timbre avait tinté dans la boutique, et je restai plein de stupeur devant ce changement à vue de la pâtissière. Je m'ennuyais à mourir; j'aurais voulu que mon père devinât ma maladie, malgré la prière que j'avais faite qu'on ne lui en parlât

pas, et qu'il vînt me voir. Je rêvais au pays, à tout ce que j'y avais laissé, à Mlle Henriette, dont l'affection ne s'était jamais démentie; je comptais les petits bouquets bleus du papier peint, semés en lignes transversales, qui formaient des losanges....

Un bruit de pas dans l'escalier vint m'arracher à ma rêverie, et M. Laquardière ouvrit la porte brune. Sa vue me produisait toujours quelque chose d'un sentiment désagréable; mais, ce jour-là, il avait une physionomie réjouissante qui me fit plaisir dès son entrée.

— J'ai vu ton père, Etienne, me dit-il sans préambule; j'avais besoin d'aller sur le port, et je l'ai reconnu. Quand il t'a su malade, il voulait tout de suite venir te voir; mais je l'ai rassuré sur ton état, qui n'est plus inquiétant, et je lui ai conseillé de continuer son travail. C'est un honnête homme, ton père, ajouta-t-il en versant dans mon verre une cuillerée de potion; il m'a conté toute son histoire. Et toi, tu es un brave enfant; je sais maintenant que tu ne m'as pas menti, l'autre jour, au sujet des 50 centimes. Je sais encore beaucoup de choses sur ton compte. Tout cela m'a fait plaisir, et je serai heureux de te garder.

— Ah! monsieur Laquardière, m'écriai-je alors dans un immense soupir de soulagement, comme vous me rendez heureux! Oh! je n'aurais pas voulu que vous me croyiez menteur, ni un méchant garçon. Vous verrez, lorsque je serai guéri, comme je vous servirai bien, vous et Mme Laquardière, et comme je vous aimerai.

Et tant étaient grands l'enthousiasme et l'amour qui succédaient

à mes anciens sentiments, que, sur les 25 fr. de mes gages, j'en eusse volontiers donné 10 pour embrasser mon patron.

Il me dit encore, après que j'eus pris ma potion, quelques bonnes paroles d'encouragement; puis il allait partir quand je le rappelai.

— Monsieur! monsieur!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a encore une chose qui me gêne, et que vous allez peut-être m'expliquer. J'ai peur d'avoir contrarié en quelque manière Mme Laquardière; elle ne vient plus me voir comme autrefois, et tout à l'heure elle m'a dit que j'étais un fainéant et un paresseux, parce que je ne puis pas encore me lever.

Il sourit et me répondit :

— Ne t'inquiète pas, petit; mais il ne fallait pas t'attendre à voir toujours Mme Laquardière telle que tu l'as vue depuis ton arrivée. Les petits ennuis de la vie la mettent souvent d'une humeur maussade, et quand nous prenons un nouveau garçon, elle lui découvre toujours au début des qualités qui ne persistent pas dans la suite. Elle te rendra peut-être désormais la vie un peu difficile; mais supporte tout patiemment, fais de ton mieux pour nous bien servir, et je te ferai ton sort.

IV.

M. Laquardière était un mari qui connaissait bien sa femme. Je crois qu'il n'y eut jamais dans le monde de personne à l'humeur plus trompeuse ; et la phrase de mon patron : « Elle te rendra peut-être désormais la vie un peu difficile, » ne devait que trop bien se réaliser.

Après cet entretien, je me remis vite ; la joie d'être en paix avec mon maître, le bonheur de voir souvent mon père, qui, ravi de me trouver si bien placé et d'avoir obtenu du travail pour lui-même, devenait moins triste, me donnaient des forces. Je pus à très peu de jours de là reprendre mon travail.

Mais, hélas ! déjà le revirement des grands enthousiasmes s'était produit chez Mme Laquardière. Je vis bien, dès les premiers moments, que j'avais cessé de lui plaire. Le petit Etienne d'autrefois était

devenu pour elle le simple garçon qu'on cherche à trouver en défaut. La première fois que je revins à table, je m'étais attardé dix secondes peut-être à poser une plaque de petits pâtés dans le four ; elle me fit une admonestation si sévère, que j'eus toutes les peines du monde à retenir mes larmes. A mesure que ses mauvaises dispositions à mon égard s'accentuaient, l'affection de M. Laquardière se montrait plus visiblement. Il ne se serait point avisé de m'excuser devant sa versatile moitié ; mais il savait, d'un regard, m'encourager à souffrir ses reproches immérités.

Elle me confia, un jour, une corbeille de pâtisserie toute préparée pour un grand dîner, et que je devais porter en ville. C'était la première course un peu longue que je faisais dans la Rochelle ; l'idée me vint de prendre le chemin des écoliers, pour revoir les belles tours du port qui m'avaient tant frappé à mon arrivée. J'étais joyeux de vivre ce jour-là ; le soleil luisait sur l'eau des bassins, les petites barques de pêche rentrées tout à l'heure s'y pressaient, tout embarrassées encore de leurs filets et de leurs voiles déployées. De l'intérieur de la ville, cette fois, je voyais la silhouette des tours se découper en noir sur l'occident orangé. Là, on sentait la mer comme au pays ; les pêcheurs parlaient entre eux le langage qui m'était familier ; c'était le grand air, l'espace libre, large, ouvert devant moi, l'Océan. Je me retrouvais bien chez moi ; je sentis une grande joie me saisir, et, mon panier sur la tête, les mains dans mes poches, j'entonnai ma chansonnette :

Un ogre avait trois châteaux,
Tire lire, lire, lire.

Et cet air se modelait si aisément aux circonstances de ma vie, que, mélancolique quand je souffrais, il prenait dans mes heures de joie des allures de gaieté entraînante ; cette fois il acheva de me réjouir l'âme.

— C'est pas drôle ta chanson, dit tout à coup à mes côtés une voix traînante et dédaigneuse.

C'était un petit manœuvre, plus allongé que moi, mais de mon âge, il me sembla, avec un nez de fouine et des yeux éteints sous le plâtre qui couvrait ses cils ; comme moi, vêtu de blanc des pieds à la tête ; mais quel blanc ! tandis que le mien avait des reflets bleus, tant il était pur, le sien était tout maculé de chaux jaunâtre ; tandis que mes vêtements s'ajustaient le mieux du monde sur mon corps, les siens flottaient dans un négligé qui n'était pas beau à voir. J'étais l'aristocratie du blanc, il en était la plèbe.

Tout cela, je le sentis dans mon premier coup d'œil, et je m'étonnais qu'il me traitât d'une telle sorte.

— Non, reprit-il, c'est pas drôle du tout ce que tu chantes là ; et puis la belle affaire quand tu auras vu les bateaux ! Si tu voulais, on ferait une partie de billes.

Les billes, quelle tentation ! Je n'y avais pas joué depuis si longtemps. J'étais si fort au pays, j'étais sûr de gagner cet impertinent petit bonhomme dont le sans-gêne me déplaisait assez fort ; et puis je me dépêcherais tant au retour, que le temps perdu se regagnerait aisément.

Une chose m'embarrassait pourtant : mon panier. Heureusement, mon nouvel ami, des plus obligeants, me proposa d'aller le déposer à

quelques pas de là, sur une borne; l'offre était aimablement faite. j'acceptai.

Tout se passa comme je l'avais prévu ; nous fîmes deux parties, que je gagnai ; après quoi, je quittai le petit manœuvre, qui replaça complaisamment sur ma tête le panier de gâteaux. Je me hâtai de remplir mon mandat ; on me remit quelques sous, et je revins au logis aussi fièrement que si j'eusse été un roi, et mon panier un diadème.

Mais le lendemain matin me réservait un orage.

Aux premières heures de la journée, pendant qu'assis sur la montre je nettoyais énergiquement les cuivres de la pâtisserie, une dame entra d'un air courroucé. Je m'en sentis affligé, car je devinai qu'une sévère réprimande allait être adressée à ma patronne ; ce qui me peinait pour elle, et aussi pour moi, qui devais en ressentir le contre-coup. Mais comme cela n'était point mon affaire encore, je continuai ma besogne, sans même écouter.

Soudain Mme Laquardière m'interpella, et il n'était point tendre le ton aigu de sa voix à ce moment.

— Etienne !

Je me hâtai de descendre et d'approcher du comptoir, où elle se tenait.

— Combien as-tu porté de douzaines de gâteaux chez madame, hier soir ? me demanda-t-elle.

— Quatre douzaines.

— Je vous le disais bien, madame.

Et la dame d'interrompre :

— Pas du tout, mon garçon. Il y avait bien quatre assiettes ; mais sur chacune d'elles, neuf ou dix gâteaux seulement.

Comme j'avais compté avec ma maîtresse les quarante-huit gâteaux, j'opposais des dénégations énergiques ; mais la cliente persistant à se plaindre, Mme Laquardière alors trancha le différend en faisant retomber sur moi ses foudres.

— Tu les as mangés, alors ; je vois bien que tu les as mangés, je crois madame plus que toi.... Laquardière m'avait bien dit, dès le premier jour, que tu étais un menteur. Ah ! faut-il avoir soigné un enfant comme son propre fils, pour le voir tourner de cette façon !

M. Laquardière monta en entendant le vacarme que faisaient ces dames ; il demanda ce qu'il y avait, et sa femme s'écria en me désignant :

— Il les a mangés, il a mangé les gâteaux de madame, et madame se plaint, et madame a raison.

Et la dame m'accablant à son tour :

— On ne garde pas chez soi, monsieur Laquardière, de petits coquins qui vous volent. Si j'étais à votre place, je le chasserais immédiatement.

Pour moi, je pleurais sans pouvoir rien répondre à ces outrages. Dieu sait si j'étais capable de goûter seulement à la crème d'un chou ; mais je découvrais clairement, hélas ! la noirceur de mon prétendu camarade de la veille, le perfide petit manœuvre qui m'avait si odieusement trompé. Je comprenais maintenant ses obligeances à me décharger ; il ne m'avait que trop déchargé, hélas !

— Est-ce vrai, Etienne ? me demanda mon patron. Tu ne dis rien ; les as-tu pris ? les as-tu donnés ?

Alors, dans mon désespoir, ne mettant ma confiance que dans ce brave homme de pâtissier, je m'écriai :

— Je vous expliquerai tout à vous, mon bon monsieur Laquardière ; mais je ne le dirai pas à d'autres.

Cela mit le comble à la fureur de ma patronne ; elle congédia aimablement la cliente, en lui promettant une ample compensation, une « bombe glacée » pour le soir même, je crois ; et, libre alors, elle revint vers moi pleine d'exaspération :

— Je les retiendrai sur tes gages....

Mais déjà son mari m'avait emmené dans l'arrière-boutique, et là, il me dit sévèrement :

— Parle, Etienne ; je te crois franc, mon enfant, et j'attends de toi un récit complet de ce qui s'est passé.

En effet, je lui dis toute l'histoire, la promenade sur le port pour admirer les tours, la venue du petit manœuvre, la tentation des billes, la partie, la complaisance de ce mauvais garnement de maçon. Il en conclut, comme moi, que cette sorte de petit traître était le coupable ; il me gronda seulement d'avoir joué, au lieu d'accomplir mon devoir ; mais il me gronda sans sévérité, et m'envoya faire une course pour échapper à l'humeur de Mme Laquardière.

Quand je revins, je vis aussitôt l'air triste qu'avait mon patron. Il me fit signe de le suivre jusqu'aux cuisines, et je lui obéis en frémissant, dans l'attente de quelque événement très grave.

Il me donna d'abord des œufs à battre en neige, et pendant cela il me dit :

— Mon pauvre Etienne, je crois qu'il va falloir nous quitter.

Ma roulette à battre tomba dans la neige mousseuse du saladier, et je le regardai dans un tel étonnement, qu'il se crut obligé de me répéter :

— Oui, je crois, mon pauvre garçon, qu'il va falloir nous quitter.

— Monsieur Laquardière !

— Ce n'est pas moi qui te renvoie, ton service me plaît ; mais ma femme t'a pris en grippe, elle ne te rend pas la vie supportable.

— Mais je vous assure que si, mon bon monsieur Laquardière.

— Ce n'est pas tant cela, mon pauvre petit ; mais elle ne veut plus te garder, et me l'a signifié tout à l'heure. Tu finiras encore ton mois, ce qui te donne huit jours pour trouver une autre place.

Du coup, je n'y tins plus, et j'éclatai en sanglots. Comment mon bonheur d'être utile à mon père avait-il donc si peu duré ! Que dirait-il en apprenant cela ? Qu'allions-nous devenir, encore une fois aux prises avec l'incertitude du lendemain ?

Et puis, je dois le dire, il m'en coûtait de quitter cette maison, ce patron au cœur excellent, que je n'avais pas su apprécier dès les premiers jours, mais que j'aimais enfin ; et jusqu'à cet habit blanc, que ma coquetterie de petit garçon me faisait revêtir chaque jour avec tant de joie.

Mais ce fut bien pis, quand le pâtissier essaya de me consoler ; je me jetai dans ses bras en sanglotant encore plus fort, et il me disait :

— Calme-toi ; je te fournirai des certificats et je donnerai sur toi de bons renseignements ; tu pourras trouver facilement une autre place ; je te recommanderai, et comme tu as déjà servi, nous y parviendrons aisément. Tu viendras me voir quelquefois.

Il fallut s'arracher à cet épanchement, pour pratiquer la cuisson des meringues, et pour déjeuner ensuite.

A ce repas-là, Mme Laquardière avait dans les petites prunes noires qui flamboyaient sous ses paupières un éclat qui me subjugua ; je n'osais ni dire un mot, ni manger ; il eût été bien à croire qu'elle m'avait pétrifié, sans le bon pâtissier, qui me dit d'un ton bourru, pour ne point mécontenter sa femme :

— Mais avale donc vite ce que tu as dans ton assiette.

— On te le servira ce soir, dit ma patronne en ouvrant toute grande sa petite bouche ronde, et en essayant de se rendre bien désagréable.

Et je mangeai.

Les mécomptes, les ennuis, les chagrins ici-bas viennent par famille ; le premier est de mauvais augure, car on peut s'attendre après lui à toute la lignée de tristesses qu'il apporte. Je n'avais pas encore beaucoup vécu ; mais j'avais souffert, et c'était assez pour que le premier malheur de cette journée m'en fît présager d'autres.

Le soir, mon père vint me voir ; et quand je l'aperçus, les yeux bandés, tâtonnant du bout de son pied le seuil de la porte, je sentis comme une pointe de désespoir me déchirer le cœur.

— Tes yeux ! m'écriai-je en allant à lui.

— Ah ! mon pauvre Tiennot, me dit-il navré, je n'ai point de chance ; un gros vent, hier, a balayé les quais et m'a soufflé de la mauvaise poussière là-dedans. Je souffrais tant, que je suis allé voir le médecin des gens du port ; il m'a posé ce bandage-là, m'a donné un traitement, et pas moyen de travailler !

— Tu peux sortir un brin avec ton père, si cela te fait plaisir, dit alors obligeamment mon patron, qui pensait bien que cela me ferait plaisir et que j'avais à causer avec lui.

Et, en dépit de la malignité de Mme Laquardière, qui voulait me retenir pour des courses, il me poussa vers la porte, pendant que mon père le remerciait.

J'avais à lui causer, oh! oui; mais comment lui dire cela, cette chose terrible, que j'étais renvoyé? Avec des raffinements de précautions dans mes phrases pour le laisser languir, ou bien en deux mots brefs pour lui faire une surprise amère? Je le conduisais par la main le long du trottoir, épuisant ma pauvre cervelle en émoi pour trouver le bon moyen de lui faire tout savoir, reculant de rue en rue, de pavé en pavé, avant d'avouer....

Ce fut lui qui rompit le silence.

— Ça va être la misère maintenant, petit, et puis surtout l'ennui. Tu ne sais pas ce que c'est, quand on se sent des bras et des muscles comme ceux-là, de rester immobile, de se sentir inutile, bon à rien. Enfin, je ne dois pas trop me plaindre, puisque te voilà placé dans une bonne maison; les 25 fr. au bout du mois feront du bien, nous payerons la chambre.... et puis les petites dépenses. Sais-tu que c'est gentil, à ton âge, Etienne?

Je ne soufflais mot.

— Tâche, reprit-il, d'être bon et obligeant, de faire ta besogne vite et consciencieusement. Tu as là des maîtres comme on en trouve rarement; il faut les contenter et leur rendre leurs bontés en bon service; puis, songe que si cette place venait à te manquer....

— Eh bien? fis-je à grand'peine, tant ma gorge se serrait.

— Ce serait fini, alors !

Ainsi, si je parlais, si je disais la vérité, mon père ne trouverait pas dans son âme, si virile d'ordinaire, une seule pensée réconfortante, pas un espoir à embrasser; ce serait fini. Et qu'est-ce qui serait fini, sinon la vie libre et honnête qu'il avait menée jusqu'alors, la vie gagnée par ses propres mains, la vie que désormais il faudrait demander aux autres en aumône?

Et je répondis aussi tristement, parce que la désespérance me gagnait, mais avec la ferme résolution de n'en point dire davantage :

— Oui, ce serait fini.

Seulement, quand il m'eut conduit jusqu'à la boutique, je lui dis en l'embrassant sur la porte :

— Reviens demain, veux-tu, père? Cela te fera une distraction....

Plus que jamais la vie devenait intolérable avec ma patronne, qui me harcelait de petites méchancetés. Quand ce n'était encore que ses regards menaçants, je baissais les yeux et je comptais sur M. Laquardière pour me défendre; mais si le patron s'absentait ou descendait à ses fourneaux, c'était une pluie de réprimandes, de sermons, d'observations qui tombaient sur moi, dru comme grêle.

Dès le soir de ce jour-là, on remit à la devanture l'écriteau, qui commença à se balancer parmi les gâteaux, au bout de sa ficelle rouge :

AVIS.

ON DEMANDE UN GARÇON PATISSIER

Pour porter les commandes.

Et bientôt après, caché dans l'arrière-boutique, je voyais entrer une femme vêtue très pauvrement de noir; elle s'avançait avec la timidité ordinaire aux misérables, et tirait par la main un grand gamin blond, dont la figure, le regard surtout me firent une impression déjà ressentie, il me le semblait du moins.

La pauvre femme venait proposer « son garçon ». Cela se voyait évidemment; elle le dit dans une formule très humble et très polie; il avait de la bonne volonté; il n'était pas gros, mais ça avait des nerfs et ça travaillait; enfin le père était mort en mer; et si ça gagnait quelque chose, ça ferait du bien à la maison.

Il ne me plaisait pas à moi — question de rivalité peut-être — ce garçon trop grand pour son âge, qui promenait des yeux avides sur l'étalage, pendant que sa mère sollicitait pour lui une place, et qui semblait plus préoccupé de manger les gâteaux que de gagner pour elle. Mais l'animosité qui, chez Mme Laquardière, s'était développée contre moi était si grande, que le premier venu lui parut l'envoyé du ciel pour la servir.

— Quel âge a-t-il? A-t-il déjà servi? Où était-il? Que faisait-il?

Oh! comme je tressaillis quand la mère répondit :

— Il était placé comme manœuvre chez un maçon.

C'était bel et bien mon faux ami de l'autre jour, mon voleur de gâteaux, la cause de mon renvoi, en un mot. J'eus une terrible envie d'aller le dénoncer à Mme Laquardière, de lui dire toute la vérité; mais j'aperçus sa mère, la pauvre femme qui, avec des larmes dans les yeux, tremblait d'émotion en attendant le verdict de la pâtissière, et je restai à ma place, caché derrière la porte, où ni l'un ni l'autre ne me voyaient.

Tout se passa comme cela s'était passé pour moi; l'ex-manœuvre fut reçu garçon pâtissier par le double acquiescement de M. et de Mme Laquardière, et s'en fut tout joyeux avec sa mère, qui pleurait de bonheur; mais cette fois je n'y tins plus, je courus sur le trottoir, et, sans songer à ceux qui passaient, je me mis à chanter à tue-tête ma chanson de l'ogre, celle qui n'avait pas trouvé grâce devant mon successeur.

En m'entendant, il se retourna brusquement; tel il m'avait vu devant les tours du port, tel je lui apparaissais maintenant avec la même chanson qui le fit me reconnaître. J'en profitai pour lui crier d'un air terrible :

— Hé! petit, viens donc me dire un mot.

Il quitta sa mère alors, et, en venant vers moi, ses yeux devenaient suppliants, ses lèvres avaient un frémissement de peur; il avait deviné que je l'avais découvert, et il me dit si humblement : « Ne le dites pas, oh! je vous en prie, ne le dites pas, » que j'abandonnai ma contenance effrayante pour le rassurer.

— Non, ne crains rien.... Et pourtant tu le mériterais bien, car

c'est toi qui me fais perdre ma place; mais c'est ta mère qui me fait de la peine....

— C'est-il bien vrai?

— Puisque je te le jure.

Et je lui tendis la main, qu'il étreignit dans un bel élan de reconnaissance. Ce fut étrange : depuis ce moment-là, le souvenir du petit manœuvre auteur de tous mes maux me devint très doux; j'y pensais avec plaisir, et peu à peu il en vint à compter parmi ceux que je préférais sur la terre : mon père, Mlle Henriette et M. Laquardière.

V.

Le lendemain soir, comme je fourbissais les cuivres dans l'arrière-boutique, sous l'œil vigilant de ma détestable patronne, j'entendis résonner le timbre, et presque aussitôt la voix de mon père.

— Pourrais-je bien voir Etienne, monsieur Laquardière?

J'allais m'élancer, quand la pâtissière me retint par le bras et cria sans se déranger :

— Tout à l'heure, monsieur Bineau; le petit finit son ouvrage.

Et je dus finir mon ouvrage, en effet, mais dans quelle agitation, quand j'entendis M. Laquardière dire à haute voix :

— Avez-vous cherché une place pour Etienne, monsieur Bineau?

— Une place pour Etienne! dit mon père, étonné.

— Mais oui, il serait temps. Savez-vous que, mardi prochain, l'autre entre chez nous?

— Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas.

— Par exemple! le petit vous aurait-il caché par hasard?... Vous ne savez pas qu'il nous quitte? Oh! ce n'est pas que son service soit mauvais; j'en étais, ma foi, très content, mais....

Et le reste, il le dit si bas, que je ne pus pas entendre; seulement je devinai qu'il parlait de sa femme. Malgré la peine que j'éprouvais en songeant à mon père, je ne pouvais m'empêcher de me réjouir que la triste nouvelle lui fût apprise par un autre que moi.

— Mais dépêche-toi donc, dit tout à coup mon patron en ouvrant la porte.

Un instant après, j'étais dans les bras de mon père. Qu'il était triste, le pauvre homme! et quel coup cette fatale nouvelle lui avait porté! Il ne me gronda pas, il ne me dit pas un mot de reproche, il ne murmura même pas une plainte; mais, avec l'éternelle résignation qu'il conservait depuis le « malheur », il se releva en soupirant :

— Nous allons te chercher de l'ouvrage, mon pauvre Tiennot.

Me chercher de l'ouvrage, pauvre père! Pendant toute une semaine, ce fut pour lui une diversion à son ennui, et en même temps une suite de déceptions. Une mauvaise chance évidente nous poursuivait, pas une place de libre, pas un emploi dont je fusse capable : j'étais trop jeune, trop faible, inexpérimenté; et pour mille raisons, on ne voulait pas de moi.

Qu'allions-nous devenir?

Le jour de mon départ arriva. Je m'en fus faire mes adieux à mon bon patron, auquel mon père exprimait toute sa reconnaissance pour ses bontés à mon égard.

— Tu n'as pas de place? me dit-il.

— Non, mon bon monsieur Laquardière.

— J'ai bien un ami, épicier, qui réclame un garçon de confiance; mais il habite.... Non, je ne puis penser à cela; c'est tout à fait impossible pour toi.

— Où habite-t-il, monsieur Laquardière? Dites-le-moi, je vous en prie; j'irai n'importe où pour gagner quelque chose, quand même ce serait à Paris.

— Eh bien! c'est justement à Paris qu'il est établi. Il te prendrait certainement; mais comment te rendre jusque-là?...

J'interrogeai mon père d'un regard suppliant. Nous irions à pied par petites journées; combien cette perspective me séduisait! Je lui serrais doucement la main pour qu'il répondît selon mon gré, et il hésitait, réfléchissait, cela l'effrayait....

— Eh bien! monsieur Laquardière, j'irai seul alors! m'écriai-je; car je veux être utile à quelque chose, et je ne veux pas mendier, moi! Dites-moi l'adresse de votre ami l'épicier, je saurai bien le trouver.

— Etienne! murmura mon père.

— Nous irons, nous irons, repris-je câlinement; cela ne fatiguera pas tes pauvres yeux, et peut-être le grand air finira-t-il par te guérir. Moi, je deviendrai très fort, et à Paris, je gagnerai tant d'argent, que je te rendrai riche!

Mon successeur arrivait; il fallait partir au plus vite. M. Laquardière me remit mes gages, tous mes petits profits que je lui avais remis, et qui entre ses mains généreuses s'étaient arrondis d'une singulière façon. Il m'embrassa une dernière fois. et serra la main

de mon père. Je refusai d'aller présenter mes devoirs à Mme Laquardière, occupée avec mon remplaçant, et je quittai très ému cette maison, où j'étais entré avec un si grand bonheur un mois auparavant; mais j'étais plein cependant d'une vive allégresse : notre départ pour Paris était décidé, j'avais gagné ma cause.

Nous nous rendîmes tous deux à l'étroite rue où, dans une vieille maison toute noirâtre, se trouvait la chambre de mon père.

— Monsieur Bineau, lui dit le maître de céans, vous avez de la visite là-haut.

— De la visite! répéta mon père.

— Oui, il y a une très belle dame.

Et comme, tout curieux, je m'élançais dans le petit escalier raide qui, sans rampe, tournait en colimaçon dans sa cage sombre, je vis sur l'un des paliers d'en haut une robe rose qui s'agitait avec des froufrous soyeux.

— Tiennot! Tiennot! cria une voix que je connaissais bien.

— Mademoiselle Henriette!

— Vous êtes venue ici!...

— Pour vous voir, Jean Bineau. Ah! quelle peine vous m'avez faite de partir de cette façon-là! Toujours vos délicatesses exagérées, n'est-ce pas? Que vous êtes donc orgueilleux! Voulez-vous me recevoir dans votre petite chambre? Si nous montions? Ah! vous ne vous doutiez pas, l'autre jour en m'écrivant, que je vous porterais moi-même la réponse à votre lettre, hein! mon pauvre Jean. J'ai trouvé votre maison du premier coup.

— Quand vous faites de ces choses-là pour nous, reprit mon

père avec des larmes dans la voix, j'aime mieux ne pas vous dire merci; cela me semble bête de dire si mal ce que je sens. Malheureusement, je n'ai rien pour vous le prouver....

— Vous vous trompez, Jean; je viens vous demander quelque chose. Votre maisonnette n'est pas louée; revenez la prendre. Je vous trouverai du travail; vous jardinerez dans les pelouses....

— Et moi? interrompis-je.

— Toi, tu iras à l'école, car tu n'es encore qu'un petit âne, et je regrette vivement que tu te sois mis à travailler de si bonne heure. C'est convenu, n'est-ce pas? Jean Bineau, je vous emmène.

— Mais non, reprit mon père. Je sais bien ce que veut dire le travail que vous me donnerez, c'est le travail de la charité. Vos domestiques sont déjà très nombreux, et ne savent à quoi s'occuper; que ferais-je parmi eux? Je serais inutile, et je ne veux pas l'être.

— Vous ne serez pas inutile, vous dis-je.... D'abord, il faut que je vous apprenne une grand nouvelle, Jean : je vais me marier.... Dans un mois d'ici, j'épouse un Parisien, M. Lantral. Nous continuerons d'habiter l'Aunis. Vous pensez bien que notre ménage donnera plus de travail à mes gens que je ne leur en donnais seule; c'est sur vous que je compte pour supporter le poids des nouvelles occupations.

— Cela ne se peut pas, mademoiselle, je vous assure que cela ne se peut pas.

— Je voudrais bien voir que cela ne se pût pas!

— Parce que nous partons demain pour Paris.... Etienne y a trouvé une place....

Ils se débattirent encore tous deux pendant longtemps ; mais l'inflexible volonté de mon père ne céda pas devant la bonté pleine de ruse de Mlle Henriette. Elle partit à demi fâchée, visiblement peinée du refus de mon père. Mais quelques moments après son départ, j'aperçus deux pièces d'or sur une chaise.

— Cela, vois-tu, Tiennot, il ne faut pas le refuser, dit mon père, parce que ce serait une fierté ridicule, et qui vraiment la désobligerait....

— Pourquoi n'as-tu pas voulu aller la servir alors, papa?

Et d'une telle façon que je ne pus rien répliquer, il m'expliqua que désormais l'état de ses yeux ne lui permettait pas d'offrir ses services à qui que ce fût ; que chez notre bienfaitrice il eût été une charge, rien de plus, et l'objet de la jalousie des autres domestiques.

— Seulement, ajouta-t-il, cet argent-là, il ne faudra le dépenser qu'à la dernière extrémité ; elle nous aimait comme on n'aime pas d'habitude les pauvres gens ; nous ne la reverrons sans doute jamais ; nous nous effacerons à la longue de sa mémoire ; mais ces deux pièces seront un souvenir pour nous....

Le lendemain, après avoir payé la chambre et toutes les petites dettes que nous avions dû faire, après avoir vendu la montre de famille, dont le prix devait pourvoir à notre subsistance, et acheté une carte dont le tracé devait nous montrer le chemin, nous nous mîmes en route pour Paris.

VI.

C'était la plus chaude période de l'été ; le voyage devait être dur au début, à travers ces plaines grillées de soleil de l'Aunis ; la vue n'y était pas fort réjouie, à moins que ce ne fût par les immenses étendues plates et monotones des vignobles souffreteux ou des marais salants. C'était désert, c'était navrant ; nous marchions côte à côte, souvent des matinées, des journées entières, sans hasarder quelques mots de conversation. Plus nous avancions dans le chemin, plus la mélancolie de mon père semblait croître.

La nuit venue, nous nous logions soit dans des granges que pour quelques sous l'on nous cédait, soit à l'abri de meules de foin dans les grandes plaines demeurées encore tièdes, après que le soleil était couché.

Au bout de quelques jours — nous n'allions pas vite — nous

gagnâmes le Poitou. C'était toujours le paysage fait de plaines ; mais ici la luxuriante végétation dédommageait des solitudes tristes que nous laissions au sud. La chaleur précoce avait fait mûrir les grains avant le temps, et l'on était en pleine moisson. Pour quelque temps, il nous fallut vivre parmi ces braves gens qui travaillaient et nous voyaient d'un mauvais œil, croyant que nous étions des vagabonds.

— Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux? dis-je à mon père un matin que nous les regardions ; ce serait un moyen de gagner un peu d'argent. Nous sommes encore si loin, et notre bourse s'allège si vite !

— Tu vois toujours les choses au mieux, me répondit-il tristement ; tu ne penses donc pas que tous ces gens sont retenus d'avance? Nous arrivons trop tard, il n'y a plus de place pour nous.

— Demandons toujours....

Je m'en fus trouver le maître des champs. Nous n'arrivions point trop tard, mais à merveille ; la veille au soir, un des moissonneurs avait été pris de fièvre — quelque chose de grave, sans doute — et il ne pouvait continuer. Sa femme, pour le soigner, avait aussi quitté son poste ; et le pauvre homme, qui se voyait ainsi privé de deux travailleurs, nous loua tout de suite avec une joie visible.

J'étais très maladroit, et je ne pouvais faucher ; alors on me mit avec les femmes pour ramasser le blé et lier les gerbes. Que cette première journée me parut dure, longue, lassante ! Je n'avais jamais à ce point travaillé de mes bras, et, au bout d'une heure, je croyais avoir l'échine et les membres brisés, tant c'était pénible de se courber continuellement et de répéter incessamment les mêmes mouvements

des muscles, et cela sous le soleil qui, à midi, semblait vous brûler vif sur cette plaine de feu.

— Eh bien ! me dit mon père, le soir venu, comment vas-tu, petit ?

J'avais dans les yeux des larmes de lassitude et de vraie souffrance ; mais je répondis, en m'efforçant de rire :

— Cela va bien, père, très bien, et j'ai travaillé dur, va.

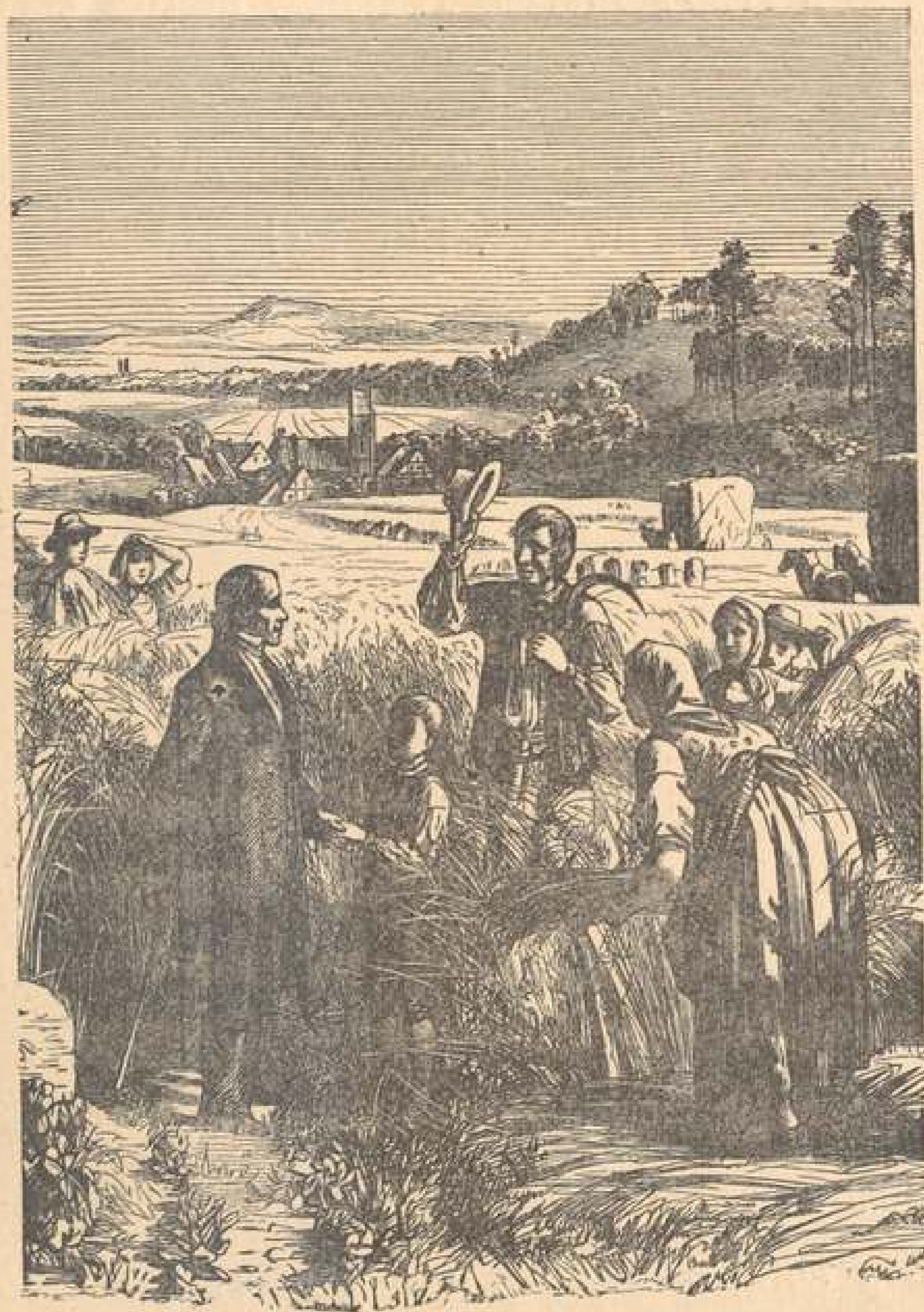
Le lendemain, il me fallut du courage pour recommencer ; mais je voulais tant me rendre utile, imiter mon père et l'aider, que c'était là la force factice qui me soutenait. Peu à peu l'habitude me vint, et, au bout de trois jours, j'étais rompu à cette sorte de travail. Malheureusement, la moisson touchait à sa fin ; et quand tout fut achevé, nous ne pûmes recueillir qu'une somme très minime.

On avait édifié de gigantesques meules avec les gerbes liées ; on fit une fête chez le fermier, une fête bruyante et gaie, arrosée par le vin du pays, où tout le monde, heureux d'être libéré, d'avoir fini le dur travail, toujours très bien rétribué, et de se sentir en poche l'argent de la solde, manifestait sa joie par toutes les démonstrations possibles. Seuls, mon père et moi, nous ne prenions point part à la gaieté générale, et l'on nous raillait. Le soir, ils s'en furent tous regagner leur chaumière dans les villages, dans les hameaux avoisinants. Pour nous, nous retournâmes dans les champs, comptant sur l'abri des hautes meules pour passer la nuit.

Quand, le lendemain matin, l'air frais et la rosée de cinq heures me réveillèrent, je sautai sur pieds, un peu engourdi comme après chacune de mes nuits passées à la belle étoile, mais plein de bonne

volonté et de courage pour continuer la route. Mon père, lui, dormait encore.

Il m'en coûtait de l'arracher à ce sommeil qui devait lui faire du bien, et je m'en fus flâner tout alentour dans les sillons vides main-



On me mit avec les femmes pour ramasser le blé.

tenant ; déjà les pauvres glaneuses s'avançaient sur le bord des champs pour recueillir leur butin ; moi aussi je me baissai et je me mis à ramasser les épis tombés.

— C'est le bien du pauvre que tu prends, me dit l'une d'elles en approchant ; à ton âge, on pourrait faire autre chose que glaner et laisser cela aux vieilles femmes et aux malades.

Je me mis à rire.

— Mais c'est pour vous aider, lui répondis-je, je ne sais que faire et je n'aime pas à rester inoccupé ; tenez, mettez cela dans votre tablier.

— Etienne ! appela mon père d'une voix qui me sembla vibrer avec un timbre étrange de frayeur, Etienne !

— Père, me voici.

— Mais où es-tu ?

— Ici ; tu ne me vois pas ?

— Pourquoi causes-tu la nuit ?

— La nuit !

Et je le regardai alors anxieusement, pauvre père. Hélas ! j'eus bien vite compris ce que voulaient dire ces paroles incompréhensibles. Pendant son sommeil, sans qu'il s'en aperçût, traîtreusement, un mince tissu diaphane, un rien, était venu se placer sur ses yeux, et c'était fini, il n'y voyait plus, il était aveugle....

Je me jetai dans ses bras, dans un mouvement de pitié et de tendresse irréfléchie, et je lui dis, tout près de lui, sous ses yeux :

— Me vois-tu comme cela, père ? Oh ! réponds-moi, dis, me vois-tu ?

— Que tu es drôle, Tiennot, pourquoi me dis-tu cela ? Je te vois un peu, un tout petit peu.

— Et comme cela ? dis-je encore en m'éloignant insensiblement.

— Encore un peu. Mais laisse-moi donc dormir, est-ce que tu deviens fou?

Fallait-il donc que ce fût moi le premier à lui apprendre le nouveau malheur? Je frémissais d'avance et je pleurais, pendant que les faneuses étonnées s'étaient rangées autour de nous pour voir. L'une d'elles, la plus âgée, celle à qui j'avais remis les épis glanés, me tira de cet état terrible d'anxiété. Elle ne connaissait pas ces voyageurs qui, dans la meule de blé, avaient laissé leur trou de la nuit; mais elle fut prise de pitié, de la pitié qui est entre les pauvres gens.

— C'est malheureux de ne pas y voir, dit-elle à mon père; y a-t-il longtemps que vous êtes aveugle?

A ce mot-là, je le vis tressaillir, et la bonne femme continua :

— Ça vous égaye tout de suite de voir le soleil luire.

— Est-ce qu'il fait jour, Etienne? me demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Oui, il fait jour..., il fait grand jour.

— Alors, c'est fini! c'est fini! s'écria-t-il désespérément; je ne voulais pas y croire, j'essayais de me tromper moi-même; maintenant, je vois bien que c'est vrai.

Tout ce que j'avais en moi de tendresse ardente, je le lui dis à ce moment-là, à genoux sur les sillons, sa main dans les miennes, le front sur son épaule; il pleurait aussi, mais résigné, sans se plaindre, comme toujours, doux envers les événements.

— Il faut bien que je sois puni, disait-il; j'ai commis une si grande faute, il faut bien que je l'expie; je m'attendais bien à cela, je souffrais trop de mes pauvres yeux; mais j'espérais que ce serait

plus tard, que j'aurais le temps de te conduire à Paris, que je pourrais encore voir le beau paysage sur ma route, et ta bonne petite figure, mon pauvre fils !

Et les faneuses, dont quelques-unes s'attendrissaient, faisaient toujours le cercle autour de nous, interrompant notre tête-à-tête par des phrases philosophiques comme celle-ci.

— C'est un malheur que de ne pas y voir !

— L'homme est jeune encore....

— Et le gamin, comme il l'aime !

— Ce sont des voyageurs, c'est le serein qui l'aura aveuglé....

Mais la plus vieille, celle qui avait déjà pris la parole, s'approcha de plus près et me demanda de plus amples explications sur notre vie, sur ce que nous étions.

— Nous étions marins dans l'Aunis, lui dis-je ; mais mon père ne pouvait plus travailler, parce que ses yeux lui faisaient trop de mal ; alors nous nous sommes mis en route pour Paris, où l'on m'a promis une place ; et puis, ce matin, il n'y voit plus du tout....

— Si je te demande cela, vois-tu, petit, fit-elle, c'est pas par curiosité ; mais cela me fait de la peine de voir ton père ; moi aussi, j'ai un fils qui était ouvrier dans le cuivre et qui me faisait vivre. Un matin, l'acide lui a sauté dans les yeux, et il est rentré chez nous aveugle, une heure après qu'il en était sorti tout joyeux. Un beau garçon de vingt-cinq ans ! Maintenant, M. le maire l'a fait entrer dans un établissement pour les aveugles ; et c'est pour cela que je glane à présent, quand autrefois j'avais un champ à moi....

Nous restions là tous sans rien dire ; ces souvenirs tristes d'autre-

fois, cette chose navrante d'à présent, consternaient tout le monde, qui gardait le silence. Ce fut encore la même vieille qui le rompit.

— Savez-vous, mon pauvre homme, dit-elle à mon père, savez-vous que notre maire, qui est très bon, pourrait vous faire entrer dans cet établissement ?

— Entrer dans l'établissement, lui ? Ah ! jamais, m'écriai-je.

Mais mon père ne répondit pas de même.

— S'il faut nous séparer, mon petit Tiennot, nous nous séparerons ; je n'ai plus que toi de joie sur la terre, mais je ne veux pas vivre à ta charge. J'ai lutté tant que j'ai pu pour ne rien devoir à personne ; maintenant le sort est plus fort que moi, je ne puis plus lui résister, j'obéis.

J'eus alors une crise de désespoir, comme ne m'en avait pas donné la triste découverte du matin. C'est qu'hélas ! notre égoïsme s'afflige plus des maux qui nous touchent directement que de ceux d'autrui. J'avais amèrement pleuré en apprenant le malheur qui frappait mon père ; maintenant que j'étais en jeu, que la vie m'apparaissait désolée, affreuse à supporter, sans le seul être qui pût m'aimer, maintenant que je me sentais abandonné de lui, je souffrais cent fois plus.

— Je te conduirai, je gagnerai de l'argent, et nous vivrons encore heureux ensemble quand même.

Rien ne put l'ébranler ; cette idée de l'hospice, qui me faisait frémir, il l'acceptait avec une force surprenante, et la vieille femme nous dit alors :

— Si vous voulez, je vous conduirai chez M. le maire.

7



— Mais votre ouvrage, dit mon père, vos restes de la moisson?

Alors les vieilles travailleuses se comptèrent, elles étaient sept en tout ; si l'une d'elles s'en allait, il en resterait six.

— N'ayez pas peur, Radegonde, dirent-elles ensemble, nous travaillerons toutes les six, et du tout on fera sept parts ; vous aurez la vôtre.

La mère Radegonde nous conduisit seule, mais toutes nous avaient fait leur petite charité. Et maintenant, je ne sais quel souvenir me touche le plus : celui des libéralités de M[lle] Henriette, ou celui des vieilles Poitevines obligeantes.

Le village n'était pas loin. Le maire, un brave homme de cultivateur, mais de cultivateur riche, qui sous sa blouse bleue portait un veston de drap très correct, s'en allait surveiller la rentrée de ses blés dans un autre hameau ; il s'arrêta pour parler à notre faneuse, et, en nous montrant :

— Bonjour, Radegonde ; est-ce de votre famille ? dit-il.

— Non, monsieur le maire ; seulement, ce sont de pauvres affligés comme moi : un voyageur qui a dormi à la belle étoile et qui, ce matin, s'est aperçu qu'il était aveugle. Si monsieur le maire était aussi bon pour lui qu'il l'a été autrefois pour mon fils, on pourrait peut-être le faire entrer à l'établissement.

— Y songez-vous, mère Radegonde, un homme qui n'est pas de ma commune, qui n'est pas même du département peut-être ?

Nous nous étions un peu écartés ; je tenais toujours la main de mon père, qui, dans cette première heure de cécité, éprouvait le sentiment qu'on a dans les ténèbres, une crainte vague du vide, le

tressaillement intime en présence de l'invisible. Mais si discrets que nous nous montrions, nous ne pouvions nous empêcher d'entendre les débats du maire et de la vieille ; notre sort se décidait. Lui, objectait notre qualité d'étrangers, d'inconnus ; elle, reprenait que les malheureux de tous les pays sont des malheureux, et que l'honnêteté se peignait sur nos visages. Moi, j'embrassais le parti du maire ; mon père écoutait anxieusement la plaidoirie de la vieille faneuse ; il désirait tant échapper à la misère, pauvre père ! et moi, j'aurais tant souhaité qu'il ne dût qu'à moi sa subsistance quotidienne, et surtout qu'il ne me quittât pas.

Ce fut la vieille qui gagna : elle s'était montrée si éloquente ! Moi, j'en pleurais ; j'allais la tête basse, suivant avec mon père nos deux protecteurs qui nous menaient à la mairie, et je me sentais des larmes plein les yeux.

Je passe ici la longue série de formalités qu'il nous fallut remplir pendant tout ce jour jusqu'au soir, où une voiture nous conduisit à l'établissement des aveugles. Je n'avais fait attention à rien, sinon à cette nouvelle peine qui fondait sur moi, à cette cruelle séparation.

La voiture roulait sur une belle route blanche ; dans les champs autour de nous, les meules de blé s'élevaient fières, dorées du soleil couchant ; les oiseaux ne chantaient que très loin de là ; on n'entendait pas un souffle passer ; la terre avait bien produit, il fallait la laisser se reposer et dormir.

Et moi je sanglotais dans le char-à-bancs, sans prendre garde que le chef de la commune me regardait, et que j'étais, par mon chagrin trop bruyant, une note discordante dans cette belle nature

paisible. Mon père, qui, je puis le dire, souffrait encore cent fois plus que moi, ne se plaignait pas cependant. Il ne me disait rien; mais de temps en temps sa main s'avançait, hésitante, cherchait la mienne, ou se posait sur mon épaule ; alors je sentais comme une lueur de courage dans mes larmes.

L'asile était bâti dans ces belles plaines luxuriantes, et le maire me l'indiqua du doigt à un tournant de la route où l'on pouvait le voir. C'étaient quatre murs d'aspect assez morose, percés d'innombrables fenêtres symétriquement rangées, et coiffés d'une terrasse. Tout autour de cette terrasse une galerie de colonnes en pierre; tout autour de la maison, de vastes jardins potagers; et tout autour des potagers, des barrières blanches, des barrières semblables à celles qui ceignaient la maison de Mlle Henriette.

— Nous approchons, père, dis-je, au milieu de mes pleurs, afin de lui épargner ce choc trop violent que les choses apportent aux pauvres aveugles.

— Sois bien courageux, mon Tiennot, me répondit-il alors tendrement. Je vais en deux mots te donner mes derniers avis, puisqu'il va falloir nous quitter.... Tu vas continuer seul ta route jusqu'à Paris. Les gens me trouveront peut-être bien imprudent de t'abandonner ainsi; mais moi je te connais, et je sais ce que je fais. Tu as encore un peu d'argent pour ton voyage; après cela, l'ami de M. Laquardière te prendra chez lui; alors tu m'écriras, et je serai tranquille. Si, après quelques mois, tu as pu faire des économies, et si ton nouveau patron veut bien te le permettre, tu viendras me voir ici.... Je ne te dis pas de ne pas m'oublier, tu es trop bon fils

pour cela ; mais songe bien, Etienne, que dans ma nouvelle vie, dans cette demeure qui est toute proche maintenant, ta pensée me suivra partout et toujours, entends-tu, toujours, dans mes longues heures tristes.

Il s'était penché sur moi pour me dire cela tout bas ; il entendait mon souffle, il m'aurait entendu pleurer ; et comme je voulais lui paraître courageux, j'avais mis mon mouchoir entre mes dents, et je mordais dans le linge pour ne pas éclater en sanglots. Mais quand il eut fini, et que je me redressai, je vis devant moi le maire, ce gros Poitevin, à mine réjouie et heureuse, ce bonhomme jovial qui s'essuyait les yeux du revers de sa main qui tremblait....

— Par ici, monsieur, dit une religieuse en venant nous ouvrir la porte.

Puis, ayant incliné sa grande cornette devant le maire fermier, qui était un des fondateurs de l'asile, elle me prit la main de mon père, que je tenais toujours, et le conduisit sous un préau, où les aveugles marchaient librement, sans hésitation, tant pour eux l'habitude était une nouvelle vue.

— Attends un moment ici, me dit le maire en se retournant ; je vais à l'inscription avec ton père.

Toujours ces formalités interminables qui nous privaient des dernières minutes que nous avions à passer ensemble. Assis sur un banc de pierre, j'attendis presque une demi-heure que tout fût fini, retenant mes larmes, comme si les pauvres gens qui se promenaient là eussent pu me voir, songeant à la tristesse morose qu'on respi-

rait dans ces murs, et qui devenait plus grande encore quand on avait devant soi l'éternelle ténèbre des aveugles.

— Voilà qui est fait, me dit mon père en revenant; je suis maintenant pensionnaire de l'asile. Relève-toi, Tiennot; quittons-nous à présent. Va, et sois un homme.

— Père, père, encore une minute....

— Dépêchons-nous, mon garçon, interrompit le maire, dont l'âme, bien que très compatissante, se maintenait difficilement sur les hauteurs de la sensibilité; je commence à sentir une faim du diable.

Il fallut revenir au village pour trouver la route de Poitiers. Le bon maire me proposa bien de coucher chez lui pour cette nuit-là; mais j'étais alors pressé d'arriver à Paris; je comptais sur le clair de lune pour me permettre de marcher quelques heures de plus, et je n'acceptai pas; seulement il glissa de force des gâteaux et du vin dans mon paquet.

Quelques minutes après, j'avançais le plus vite possible sur la route de Poitiers; je m'étais mis en marche sans pleurer, je ne voulais pas faiblir, ainsi que mon père l'avait souhaité; j'étais un homme.



VII.

Il y avait plus d'un mois que j'avais quitté mon père, et je n'étais encore qu'en Touraine. Mon courage factice du début m'avait bientôt laissé; je me disais parfois que j'étais trop malheureux pour mon âge, que ce n'était point aux enfants de souffrir ainsi; je me surprenais à *fainéanter* le long des haies, à me coucher à l'ombre des arbres pour me garantir du soleil d'automne, qui avait toutes les ardeurs du soleil d'été; et de cette allure, je n'allais pas vite. Puis, j'avais dépensé mon argent, un peu sans compter, grisé par cet or qui pour la première fois sonnait dans ma poche.

Maintenant, je me demandais par quelle économie j'achèverais mon voyage, sans entamer les deux pièces de Mlle Henriette.

Je réfléchissais à cela dans un de mes jours de sagesse, et je me reprochais cruellement les faiblesses auxquelles je m'étais aban-

donné ; pour établir mon budget, je me mis à compter mon argent. Or, il me restait exactement 5 fr., fortune peu considérable pour un petit bonhomme qui veut aller de Tours à Paris.

Mais c'était, ai-je dit, un jour de sagesse ; il fallait avant tout échapper au découragement qui allait me saisir, et je me mis à chantonner mes malheurs sur mon air favori :

Ses châteaux sont écroulés,
Tire lire, lire, lire,
Ses châteaux sont écroulés,
Ses trésors sont envolés.

Mes trésors, en effet, étaient loin ; mais déjà je les avais oubliés. J'étais sur le versant d'une colline qui s'étend entre Chinon et la Loire ; à ma droite, je voyais le grand fleuve rouler paisiblement ses eaux, argentées près de là, au loin bleues comme le ciel. De l'autre côté, la Vienne, un peu agitée, un peu vaseuse par la proximité du confluent, miroitait sous le soleil levant, et puis, du niveau de l'eau jusqu'à moi, le vert, l'immense vert qui graduait ses tons, ses nuances ; tendre et printanier dans l'herbe des prairies, il se salissait sur le coteau brûlé du soleil ; puis venaient les arbres, les chênes sombres, des frênes aux feuilles jaunies, et, tout en contemplant cela, je chantais sans savoir pourquoi, parce que ce que je voyais était joli, et que je le comprenais mieux en chantant.

Un pas qui froissa l'herbe et les feuilles tombées près de moi, m'arrêta net avant la fin de la dernière strophe. et je me retournai

C'était une dame dont je ne pouvais pas voir la figure, parce qu'elle était tout entourée de crêpes noirs ; mais, à sa voix, je vis bien qu'elle était jeune ; et sa voix, je l'entendis tout de suite, car elle me dit sans préambule :

— Pourquoi es-tu ici à chanter comme une alouette, mon pauvre gamin ?

Pourquoi ? Oui, pourquoi ? La question m'embarrassait fort.

— J'y suis, madame, parce que j'y suis.... Parce que j'ai couché cette nuit dans le taillis là-bas, et puis maintenant je regarde.

— Tu as couché dans le taillis ? Mais ce n'est pas un taillis, ce que tu me montres, c'est le cimetière.

— Ah !

— Où vas-tu ?

— A Paris.

Il me fallut bientôt tout lui dire ; et, je ne sais pourquoi, la confiance qu'elle m'inspirait, l'autorité que tout à coup elle avait prise sur moi étaient si grandes, que je n'omis aucun détail, et que je lui racontai ma vie aussi fidèlement que je le fais dans ces mémoires. Et cette confidence à une inconnue, dont je ne voyais même pas les traits, était d'autant plus extraordinaire, que j'étais très discret, peu communicatif pour mon âge, et que j'aimais à garder pour moi l'histoire de mes infortunes.

— Pauvre petit Etienne ! me dit-elle d'une voix très douce, quand j'eus fini, tu as été bien malheureux ; mais j'ai confiance qu'un jour tu seras dédommagé de tes peines précoces ; tu es bon et énergique, avec cela tu arriveras au bonheur. Adieu, bon courage !

Et elle s'en fut vers le cimetière — le soi-disant taillis, où j'avais dormi cette nuit-là — sa grande robe noire traînait sur la rosée, son voile s'accrochait aux branches ; elle se débarrassait sans impatience, et continuait son chemin de sa démarche égale. Pour moi, je ne pouvais me décider à quitter ma place ; elle m'avait parlé d'une voix si douce et si amie, il y avait si longtemps que, sur ma route, je ne cotoyais plus que des indifférents ! elle m'avait souhaité fortune, elle m'avait causé comme une fée. Je n'avais pu voir son visage, tout cela était vraiment mystérieux.

— Je voudrais la voir lever son voile, me dis-je, je vais attendre qu'elle revienne.

A l'instant même — changeant d'idée, sans doute — elle rebroussa chemin et revint vers moi.

— Tu chantais tout à l'heure, me dit-elle ; recommence donc.

— Que voulez-vous que je vous chante, madame ?

— N'importe quoi, une chansonnette. *Au clair de la lune*, si tu veux.

Je m'étais habitué à n'être plus timide depuis que j'étais en relations directes avec les hommes, depuis surtout que mon père n'était plus là pour parler à ma place, et j'entonnai, sans trop trembler, la fameuse histoire de *Mon ami Pierrot*.

— Tu peux monter plus haut, m'interrompit-elle ; chante comme cela.

Et je recommençai sur le ton qu'elle m'indiquait.

Elle s'appuyait sur un tronc d'arbre de chêne qui se trouvait là ; et quand j'eus fini, elle releva enfin son voile, pour s'essuyer les yeux.

Je l'avais fait pleurer !

— Vous ai-je causé de la peine, madame? lui demandai-je, en contemplant son beau visage triste et plein de noblesse.

— Mon petit, tu m'as fait plaisir, au contraire. Sais-tu que tu as une voix charmante et qui prendrait vite une grande étendue?

— Je ne le savais pas, madame ; mais, puisque vous me le dites, je suis très content. Alors, comme cela, je chante bien?

— Oui, très bien.

Puis elle s'arrêta. Je ne puis dire combien elle me paraissait étrange avec ces pauses qui, de minute en minute, coupaient ses paroles. Je me demandais à quoi elle pouvait réfléchir, quand elle plongeait son regard dans mes yeux, comme pour lire dans mon âme.

— Es-tu bien sûr de faire fortune à Paris? me dit-elle enfin, après avoir longtemps pensé.

— Oui, madame, à peu près. M. Laquardière, pâtissier à la Rochelle, m'a recommandé à son ami, qui est épicier.

Pour la première fois je la vis sourire, et elle me répondit :

— Tu veux donc être épicier?

— Je ne sais si je pourrai jamais arriver jusque-là, mais je veux gagner ma vie.

— Viens, me dit-elle en baissant son voile, et en reprenant la route du cimetière.

Pourquoi la suivis-je sans répliquer un seul mot, sans approfondir le sentiment qui me faisait obéir? Je ne le sais pas encore ; mais je crois qu'elle eût pu me demander de me précipiter dans le fleuve du haut de cette colline, sans que j'eusse résisté à cette voix qui commandait comme une voix de reine.

La tombe où elle s'arrêta était couverte de chrysanthèmes précoces ; c'était un vrai buisson de ces fleurs échevelées, blanches ou roses comme de la chair ; et derrière ce massif, sur une colonnette légère, il y avait un buste d'enfant, une fine tête d'ange entourée de cheveux bouclés, penchée sur l'épaule d'un mouvement câlin. Quel artiste avait donc assoupli le marbre au point de lui donner ce sourire, ce sourire de petit enfant joyeux, mort maintenant ?...

— C'était mon fils, me dit la dame en s'agenouillant.

Son fils ! son pauvre petit fils ! Fallait-il qu'il eût quitté la vie, quand elle eût été si bonne près d'une pareille mère ! Je fis, moi aussi, le même mouvement, tout rêveur, tout charmé, heureux de me sentir protégé, de n'être plus seul au monde, comme je l'étais depuis si longtemps ; et quand la dame se releva, je la suivis encore.

Rendue à l'endroit où elle m'était apparue tout d'abord, je fis cependant un effort de volonté et je lui dis :

— Maintenant, madame, je vais vous quitter ; je reprends ma route ; je vous remercie de vos bontés....

— Non, reprit-elle vivement de sa voix douce mais impérieuse, tu vas venir avec moi.

— Avec vous ?

— Oui, je t'emmène ; marche vite. Nous allons chez moi là-bas.

— Là-bas ?

— Sous les frênes ; tu vois devant toi le château, c'est là.

Et je marchai, en effet, toujours sous le coup de cette influence mystérieuse qu'elle avait prise sur moi ; je marchai jusque sous les frênes, et, avec elle, je gagnai la terrasse du château.

Que c'était merveilleux cette terrasse qui s'avançait de dix mètres au delà des murs, avec son faîte porté sur des piliers tordus, et les plantes exotiques qui garnissaient le fond, et la porte vitrée s'ouvrant sur le salon somptueux ; et devant, l'espace immense qui se noyait au loin dans la brume, les coteaux, les plaines, les bois, les vallées, les taillis, et le fleuve large, majestueux, calme comme un lac.

— Que c'est beau ! m'écriai-je au comble de l'enthousiasme.

— Tu verras cela tout à l'heure.... Pour le moment, viens avec moi.

Elle m'introduisit dans une petite pièce toute ronde — c'était le rez-de-chaussée de la tourelle — où, sur une table, il y avait un buvard, une plume et de l'encre. Elle me demanda si je savais écrire.

— Oui, madame, pas très bien, mais....

— Mais assez pour écrire à ton père, n'est-ce pas ? Prends cette plume et ce papier, et n'omets rien de ce que je vais te dicter. D'abord l'en-tête, comme il te plaira.

J'étais, je l'avoue, extrêmement troublé ; je ne savais si j'avais eu tort ou raison de venir ; puis tout ce luxe m'écrasait, moi, petit vagabond, dont les habits se ressentaient passablement des injures du temps et de l'air ; et enfin j'écrivais si mal.... Ce fut dans cette anxiété que je commençai ma lettre, et j'inscrivis au haut du papier :

« D'abord l'en-tête, comme il te plaira. »

La châtelaine défaisait lentement ses gants ; quand elle eut achevé, elle se pencha sur mon papier pour examiner mon écriture.

— Tu as écrit cela ! s'écria-t-elle en bondissant, tu as écrit cela ! Mais c'était une phrase de ma conversation ; je te disais : Mets l'en-tête comme bon te semblera....

Et, comme bien vite elle reprenait sa douceur habituelle, j'écrivis sous sa dictée, en riant de ma bêtise :

« Mon bon père,

« J'ai rencontré, ce matin, près d'un cimetière où j'avais passé la nuit, une dame qui habite en Touraine, très seule et très triste, dans son château.

« Je ne sais pourquoi, cette dame, dont le fils est mort, m'aime beaucoup ; elle voudrait que je reste près d'elle. Il paraît que je chante bien ; elle m'apprendrait la musique et d'autres choses.

« Je ne veux rien décider avant d'avoir ton consentement ; fais-moi répondre le plus tôt possible, je te prie.

« Ton fils qui t'aime très tendrement.

« Etienne Bineau. »

Plus d'une fois, au cours de sa dictée, j'avais tressailli et voulu parler ; mais, d'un geste, elle m'avait arrêté et intimé l'ordre de continuer. Quand j'eus fini, tremblant, stupéfait, ému, je posai la plume et je m'écriai :

— Ah ! madame, est-ce bien vrai ?

— Oui, mon enfant, c'est bien vrai. Je serais heureuse que ton père acceptât mon offre. Il faut que tu saches la musique ; il a fallu,



La protectrice du petit Étienne.

je crois, que je me trouve sur ton chemin pour te l'enseigner. Les choses arrivent ainsi ici-bas. Tout se suit, tout se complète, tout s'achève, tout est pour le mieux, que ce soit triste ou gai.

— Oh ! madame, que vous êtes bonne !

— Non, me dit-elle, je ne fais qu'accomplir ce que me prescrivent les circonstances. Si maintenant ton père s'oppose à mon dessein, j'obéirai de nouveau aux choses : c'est qu'il est écrit que tu dois continuer ta route.

J'avoue que je goûtais peu cette philosophie, absorbé par la seule idée de rester là, de demeurer là, de passer là ma jeunesse au milieu de tout ce que je trouvais si beau.

— Mais vous voudriez vous charger de moi ?

— Certainement, et je t'avoue, petit Etienne, que si je n'avais jamais rempli de devoirs plus difficiles que celui de m'associer à ta destinée et de te diriger, la vie me paraîtrait douce.

Je ne savais comment la remercier. Je ne pouvais retenir mes larmes, et je me torturais l'esprit pour lui dire une belle phrase de gratitude, quand une pensée subite vint ébranler ce nouvel espoir de joie à peine né.

— Mon père ne le permettra pas ! m'écriai-je. Il veut que je gagne ma vie par mes propres forces ; il m'a déjà refusé à Mlle Henriette.

— Nous allons toujours le lui demander, n'est-ce pas ?

— Oui, demandons-le-lui toujours. Voulez-vous, madame, que je mette l'adresse ?

— Non, c'est inutile, je la connais. Tu peux aller sur la terrasse que tu admirais tout à l'heure. Je vais envoyer la lettre.

Je ne me fis pas prier pour obéir, et j'ouvris aussitôt la porte du dehors, pendant qu'elle s'installait à son tour à son bureau. Je crois que je serais resté longtemps dans l'extase qui me prenait, si un sourd grondement n'avait soudain retenti derrière moi. Dans ce décor presque mythologique, le dragon qui s'avançait vers moi, à pas lents, avec de féroces roulements de ses yeux étranges, la crinière hérissée, du reste telle que devait l'avoir le gardien d'un tel palais, ce dragon n'était qu'un honnête chien de berger, un chien rustique, déplacé dans ce milieu somptueux, et qui, fidèle entre tous les chiens, faisait sur moi, je suppose, la même réflexion; car il se montrait très hargneux et très hostile devant mon accoutrement de voyageur.

A deux pas de moi, il s'assit sur les belles dalles blanches de la terrasse, et il me considéra. De mon côté, je ne le considérais pas moins. J'ai parlé de ses yeux étranges; je n'en ai jamais vu de pareils dans l'espèce. L'un était brun, un bel émail foncé de bijou; l'autre était blanc, tout blanc, avec des reflets bleuâtres de porcelaine, et ces deux perles rondes, disparates, jetant toutes deux le même regard ardent, curieux, inquiet, profond, me dévisageaient de la plus impertinente façon, tandis qu'un frémissement de colère agitait sa grosse fourrure grise aux poils tombants.

Ma nouvelle protectrice sortit alors de la tourelle, la lettre à la main; elle vit le sentiment intime de jalousie, de crainte, d'aversion, qui agitait la bête à mon égard, et elle ne dit qu'un mot en me posant la main sur l'épaule :

— Capitaine! c'est un ami.

C'était assez. Capitaine bondit sur moi, sa grande gueule ouverte, sa grande langue pendante pour me lécher, battant l'air de sa queue grise, tandis que son œil brun et son œil bleu avaient repris tous deux leur ordinaire expression de tendresse pour me regarder.

— Je l'ai acheté à l'un de mes fermiers qui le maltraitait, me dit sa maîtresse ; et depuis il m'adore.

— Il ne fait que son devoir, répondis-je, saisissant au vol cette idée qui me traversait la cervelle, pour exprimer à la châtelaine la profonde reconnaissance qui m'emplissait l'âme.

Cela la fit sourire, et, sans me répondre, elle sonna un des domestiques pour l'envoyer à la poste.

VIII.

Deux jours durant, je vécus là dans une très pénible anxiété.

Je ne puis me dissimuler que la vie m'y fut très douce ; mais, à cause de ces douceurs mêmes dont je jouissais à chaque heure, la crainte me venait plus forte, plus persistante, que mon père ne refusât. Je goûtais d'un fruit exquis qui allait m'être ôté pour toujours et ne me laisser que des regrets.

Il y avait au haut de la tourelle une pièce qu'on réservait aux étrangers, je veux dire aux voyageurs pauvres, qui demandaient quelquefois une botte de paille pour passer la nuit. En cette saison, les gens ne se faisaient pas prier pour coucher sous les ramées tourangelles, et la petite pièce restait vide ; on me la donna.

Je passais mes journées avec ma bienfaitrice, Mme Marguerite, comme elle voulait que je la nommasse. Elle me conduisait à travers

son parc, qui s'étendait au loin, et descendait jusqu'à la Loire, et elle me faisait causer. Aux repas, je mangeais à sa table. Elle allait chaque matin au cimetière ; je m'y rendais avec elle.

Le matin du second jour, comme nous revenions de ce pèlerinage, Capitaine vint au-devant de nous ; nous rejoignant à un chemin, il faisait force gambades et tenait une lettre entre ses dents.

— C'est son habitude, me dit sa maîtresse ; je ne vois jamais le facteur, le facteur ne me voit jamais ; il a affaire seulement à Capitaine : c'est ce brave chien qui est facteur en second....

Et elle s'arrêta pour lire, tandis que je me couchais dans l'herbe humide, tenant dans mes bras Capitaine, qui s'était mis à m'aimer passionnément.

Après cinq minutes peut-être, la châtelaine me tendit l'une de ces lettres, et me dit de lire. Or, voici ce que disait ce petit bout de papier, qui contenait mon sort :

« Asile Sainte-Cécile, septembre 188..

« Ma bien chère Marguerite,

« Laissez-moi, avant de vous répondre, bénir ces événements qui ont rompu votre long silence. Vous ne savez pas quelle joie m'apportent vos lettres, et je me plains sincèrement qu'elles soient si rares.

« Maintenant je reprends vos questions une à une. Vous me demandez ce que je pense de notre nouveau pensionnaire, Jean

Bineau. C'est un homme d'une grande intelligence, d'une rare élévation d'âme, d'une délicatesse parfaite, et que nous avons apprécié dès le premier jour. Il souffre beaucoup de sa cécité, de son inutilité, de l'absence de son fils. Nous essayons d'adoucir sa vie.

« Vous me demandez ensuite s'il consentirait, à ma requête, à vous laisser son fils. J'ai fait votre commission. Et pour venir vous apporter une réponse favorable, j'ai dû lutter deux heures entières contre sa fierté paternelle.

« — Puisque je ne peux plus nourrir Etienne, me répétait-il, il travaillera pour vivre ; mais je ne veux pas qu'il soit à la charité.

« Je lui ai représenté votre solitude, que l'enfant adoucira ; votre bonté, vos qualités dont il profitera ; je lui ai dit que vous alliez lui créer un bel avenir, et qu'il se rendrait gravement coupable envers son fils, s'il refusait.

« Il a cédé, et je vous envoie la lettre qu'il m'a dictée pour le petit Etienne.

« Je reste toujours votre amie bien sincère.

« Sœur FRANÇOISE,

« Supérieure de l'asile Sainte-Cécile. »

Mme Marguerite, qui suivait le mouvement de mes yeux sur les lignes, me tendit la seconde lettre, dès que j'eus fini la première, et je dévorai celle-là comme l'autre :

« Mon petit Etienne,

« Voilà le plus grand sacrifice que j'aie jamais fait pour toi.

« Sœur Françoise a raison, c'était mon orgueil qui parlait quand je voulais te voir libre, indépendant, ne devant ton pain qu'à toi-même. Je comprends que c'était mal, puisque tu seras plus heureux autrement. Je sais aussi qu'on doit abandonner à ses enfants jusqu'à la dernière des choses qui vous sont chères.... Moi, je n'avais plus que ma fierté....

« Ta bienfaitrice est une grande dame très malheureuse. A cela, je te donne deux conseils. Sois, pour la consoler, ce que tu as toujours été pour moi, un fils très tendre. N'oublie jamais, jamais, que ton père n'était qu'un pêcheur....

« Adieu, mon Tiennot ; je t'embrasse avec tout mon cœur.

« Ton père,

« Jean Bineau. »

— Qu'as-tu donc, Tiennot? me dit Mme Marguerite, en voyant que je sanglotais en pressant la lettre dans mes doigts.

Mais je ne pouvais rien dire de tous les sentiments qui m'étourdissaient, je m'écriai seulement :

— Oh ! madame ! madame !

Alors elle leva son voile, et, se penchant, m'enveloppa dans ses bras. Puis elle murmura, en m'embrassant au front :

— Etienne, tu seras mon fils ; et le cher petit garçon qui se nommait comme toi, qui promettait d'être bon comme tu l'es, ne sera pas jaloux si je t'aime comme je l'aurais aimé.

Nous revînmes au château dans une grande joie tous deux ; elle

s'appuyait sur mon épaule; devant nous, Capitaine cabriolait follement, comme s'il eût compris tout. Alentour, la nature jaunie de l'automne étincelait sous le soleil, et à nos pieds, la Loire, dans son éternelle course, s'en allait vers l'Océan.

En arrivant, ma nouvelle mère assembla ses domestiques; ils étaient cinq en tout, trois femmes et deux hommes, très étonnés de cet appareil dans lequel leur maîtresse me présentait à eux.

— Cet enfant désormais demeurera chez moi, mes amis, dit-elle; je vous prie de vous montrer bons et complaisants pour lui; je veux l'élever comme j'aurais élevé mon fils; soyez pour lui ce que vous auriez été pour mon petit enfant mort.

Tous l'adoraient; ils promirent avec enthousiasme de m'aimer et de me servir fidèlement. Oui, me servir; et je ne puis dire combien ce mot résonna drôlement à mon oreille; je souris même, je crois, en l'entendant, tant il me paraissait étrange, inouï, d'être servi par les autres, moi qui n'avais jamais eu pour serviteur que mes bras et mes dix doigts. Cependant, je sentais bien que je ne pouvais pas rester muet devant eux; à leurs promesses, il fallait joindre les miennes; mais je n'osais pas leur exprimer toutes mes bonnes dispositions à leur égard. J'eus alors l'heureuse idée de me tourner vers Mme Marguerite.

— Moi aussi, je les aimerai bien, murmurai-je d'une voix timide.

Par bonheur, ils entendirent, et furent, je l'ai su depuis, ravis de ces paroles empreintes de sincérité.

Maintenant que j'étais presque le fils de la maison, je ne pouvais

demeurer dans la chambre hospitalière de la tourelle. Mme Marguerite me fit installer un joli logement dans le second étage, une chambre à coucher, une salle d'étude, une salle à musique. Et pendant que les domestiques s'agitaient là-haut pour que tout fût prêt dès le soir, qu'on courait à Chinon avec mes mesures pour me faire confectionner un trousseau et des vêtements, elle me prit avec elle dans le grand salon sombre.

— Je pense, me dit-elle, que tu es tout simplement un petit ignorant. Aimes-tu l'étude?

— Je l'aime, madame, et je ne l'aime pas, c'est-à-dire que je voudrais bien savoir; mais cela m'ennuie tant d'apprendre!

— Est-ce que tu serais paresseux, par hasard?

— Eh! je ne sais pas trop.

Son visage prit subitement une expression sévère qui s'éteignit aussitôt; mais ce fut d'une voix pleine d'autorité qu'elle reprit :

— Tu ne seras pas paresseux, je ne veux pas que tu le sois. Les événements peuvent conduire les hommes au bonheur; mais ils ne les guident qu'à condition que l'homme s'aide; nous n'avons, nous autres, en main qu'une force, le travail; mais tu ne sais pas à quel point elle est puissante cette force.

— Je travaillerai, madame.

— C'est bien. Tu vas désormais commencer une nouvelle vie, mon enfant, et je veux qu'auparavant tu jettes un regard sur toi-même. Tu es en âge de raisonner, et nous allons raisonner ensemble. Je ne veux pas que tu te trompes. Je ne te prends pas chez moi pour te faire l'aumône de ma fortune, pour te rendre un homme

inutile, un oisif : il y en a déjà tant sur la terre ! En un mot, ne crois pas que j'aie eu simplement le caprice de t'enrichir. J'ai seulement deviné en toi un talent ; tu es musicien, tu peux devenir, je crois, un artiste. Or, cette destinée t'était impossible sous la blouse de garçon épicier ; c'est pourquoi je me suis faite ton auxiliaire, afin que tu puisses te frayer toi-même, entends-tu ? par ton travail, un chemin dans la vie. As-tu compris, Etienne ?

Si j'avais compris ! Ah ! que tout cela était lumineux pour moi ! Comme elle m'avait indiqué clairement la voie à suivre ! Comme, en ces quelques mots, elle avait dit juste la situation ! J'en étais devenu tout songeur, et je lui répondis en parabole, pour lui montrer à quel point je comprenais.

— C'est comme le patron Lancelot en Aunis ; son voisin ne pouvait acheter une barque, et ne savait comment faire pour vivre. Alors Lancelot lui a prêté la sienne, et ainsi le voisin a pu travailler, et il a fait sa petite fortune.

— Parfait ! tu as saisi comme je le voulais. Demain, un de mes vieux amis, qui cherche à donner des leçons, viendra t'interroger et commencer ton instruction ; dès que la salle de musique où j'ai fait porter un piano sera prête, je t'apprendrai les premiers éléments du solfège.

Une immense joie m'inondait, une joie si intense, que je n'en avais jamais ressenti de pareille ; il me semblait que toutes mes aspirations d'enfant se réalisaient. C'était quelque chose d'inconnu, de plus élevé que mes joies d'autrefois, et ce fut avec une sorte de délices que je demandai :

— Vous croyez, madame, que je puis devenir un artiste?

— Je le crois, oui ; c'est très probable....

— Eh bien ! si j'ai vraiment l'étoffe d'un musicien, madame, et si, sous votre direction, je réussis, en travaillant autant qu'il me sera possible, si je parviens à acquérir un grand talent, peut-être serez-vous contente alors, peut-être ne serez-vous plus triste?

— Peut-être, cher petit, me dit-elle avec un sourire sans gaieté ; ce sera une récompense ; tu seras ma gloire ! Maintenant, tu vas aller écrire à ton père, le remercier, et lui dire de ma part que je lui sais gré de son sacrifice.

IX.

Je puis me vanter d'avoir eu dans ma jeunesse un précepteur modèle. M. Delarose vint au château dès le lendemain. Il était petit, vieux et maigre, avec un crâne dénudé de savant, des gestes vifs, des yeux brillants, et le sourire d'une bonté parfaite. Il me donna, dès qu'il me vit, les deux tapes amicales et réglementaires qu'on accorde aux enfants de mon âge, de peur de blesser leur vanité naissante en les embrassant. Il régla les heures de leçons avec Mme Marguerite, qu'il appelait sa chère enfant, et partit en me conseillant de continuer.

Cela fut pour le premier jour. Mais au bout de la seconde semaine, M. Delarose avait si bien expliqué, il avait démontré si clairement, son enseignement était si attrayant, que j'avais une idée très exacte du latin et du grec, ainsi que de la langue allemande, sans compter

l'histoire ancienne, dont j'avais avidement dévoré les premiers chapitres.

Toutes mes matinées et une partie de mes après-midi se passaient dans la salle d'études ; ensuite j'allais me promener dans le parc, rêvassant sous les branches, suivant les nuages que je voyais glisser là-haut entre deux rangées d'arbres. Les théories de Mme Marguerite sur la marche des événements et sur leur importance dans notre vie, m'avaient fortement influencé et intéressé. Je m'amusais à reprendre les mêmes faits de mon existence passée qui m'avaient tous mené, sans qu'un seul se soit écarté de cette loi d'entraînement, vers le but où j'étais arrivé : nos infortunes premières, notre départ pour la Rochelle, mon séjour chez les Laquardière, ma maladie qui se rattachait à ma méprise, et qui avait amené un tel changement chez ma patronne, mon renvoi, la visite de Mlle Henriette, notre départ, le malheur de mon père, mon itinéraire tracé par le hasard, qui m'avait juste conduit à ce coteau à l'heure où *elle* allait au cimetière.

Et si j'avais pris un autre chemin? si, au lieu de passer par Chinon, j'avais traversé la Loire à quelques lieues au-dessous, comme ma carte indiquait qu'on pouvait le faire pour aller à Paris, je n'aurais jamais connu le bonheur....

J'étais en train de devenir un petit bonhomme philosophe ; et le parc, avec ses échappées délicieuses sur la Loire, la terrasse vraiment majestueuse dans son goût antique, les hauts faits des premiers Grecs dont j'avais la tête farcie, tout cela n'était point fait pour calmer mon imagination, qui devenait de jour en jour plus ardente.

Quand le crépuscule venait — et il venait tôt maintenant que l'hiver approchait — Mme Marguerite m'appelait à la salle de musique.

Là, de bien grandes déceptions m'avaient attendu.

Je m'étais fait des études musicales une idée très fausse. Je m'étais avisé de croire que c'était une distraction très agréable ; que, pour devenir chanteur, il suffisait de laisser s'écouler sa voix le plus gentiment possible, et de s'exercer aux airs qu'on aimait. Hélas ! quand il me fallut apprendre les notes et la mesure, mêler des mathématiques à mes chansons, ou plutôt à mes monotones exercices, Mme Marguerite vit bien mon piteux désappointement. Je ne comprenais pas, j'avais les larmes aux yeux ; c'était donc cela la musique ! Quel désenchantement !

J'en vins à regarder ma leçon comme un devoir pénible. Combien je lui préférais mes enfantines traductions de l'*Historiæ græcæ*, laborieusement déchiffrées avec M. Delarose ! Mais comme, tout pénible qu'il est, un devoir ponctuellement accompli vous apporte quelque joie, j'allais à la salle de musique avec résignation, et j'y travaillais consciencieusement.

Un jour, Mme Marguerite me dit :

— Depuis longtemps tu ne fais que des exercices ; je veux, pour t'encourager, te donner un air véritable à chanter ; qu'allons-nous choisir ?

Elle fouilla dans le haut casier plein de musique, mais elle n'y trouvait que de difficiles romances, des choses compliquées, bien au-dessus de ma voix novice ; et puis, j'aurais voulu un morceau

connu, que j'eusse pu déchiffrer à l'aise, sans m'appliquer au solfège.

A chaque feuillet de musique, elle me demandait :

— Connais-tu cela, ou bien ceci ? As-tu entendu ce petit fragment ?

Et comme elle esquissait l'air au piano, je lui répondais non.

— Mais cela, je le sais par cœur, m'écriai-je en découvrant sous le casier un bout de papier musical dépassant.

C'était la préface de la messe.

Mme Marguerite sourit d'abord de mon ardeur pour ce chant liturgique ; puis elle se ravisa, s'installa au piano et préluda par de premiers accords lents et graves.

Je me surpris tout d'abord moi-même ; le travail de deux mois avait profondément modifié mon organe, je m'en servais aisément ; ma voix, maintenant, sortait à pleine gorge ; je la sentais passer en vibrant dans ma poitrine, et il me paraissait ensuite qu'elle emplissait toute la salle. Puis ce chant uni, égal, à courts intervalles, la laissait passer toute, sans difficulté, comme le veut la noblesse simple du rythme grégorien ; et tout en chantant, je trouvais cela si beau, cette prière calme, cette musique recueillie, que des larmes m'emplirent les yeux sans que j'y songeasse.

— Ah ! Tiennot, me dit ma maîtresse dans un élan d'enthousiasme, quand j'eus fini la dernière note, vas-tu m'apprendre la musique maintenant ? Avant que tu m'aies chanté cette préface, je n'en avais jamais compris la beauté.

Je fus si heureux, que je saisis dans mes doigts sa belle main fine.

— Est-ce que c'est vrai, madame, ou bien si vous vous moquez.

— C'est vrai, c'est très vrai, mon enfant; tu l'as très finement dit ; je ne croyais pas que tes progrès fussent déjà si réels.

Ah ! ces exercices longs, fastidieux, comme dès le lendemain je les repris avec bonheur ! comme je m'y appliquais, comme je les répétais à satiété, tâchant toujours de les perfectionner, de me rendre bien maître de ma voix ! Je sentais dans elle une puissance qui m'appartenait bien réellement et qui me remplissait d'orgueil.

Désormais, sauf mon père, rien ne manquait à mon bonheur. En effet, comment pouvait-on ne pas être heureux dans cette demeure pleine de paix, où les moindres désirs étaient remplis, où l'on n'avait même rien à désirer? Ma vie ne s'écoulait pas gaiement, c'est vrai ; mais je me passais volontiers des jeux bruyants de mon âge, quand je contemplais de la terrasse la pente de la colline et ses arbres nus maintenant, dont le vent constant de la Loire avait rebroussé les branches vers le sud. Il y avait là bien assez de beautés pour me distraire.

Comment, dans cette retraite où je me trouvais si bien, ma bienfaitrice ne perdait-elle rien de sa grande tristesse, qui croissait de jour en jour? J'examinais ma conscience et je n'y trouvais rien : pas un mot, pas un geste, qui eût pu l'affliger. Son ennui avait donc une autre cause ; peut-être le petit enfant mort, que je remplaçais près d'elle et qu'hélas ! son cœur de mère ne retrouvait pas en moi....

Cela me tracassait, m'intriguait, et, comme je voulais en avoir le cœur net, je m'en fus, un soir, trouver le jardinier Alfred, qui déblayait de la neige un semis qu'il avait fait dans le parc.

— Vous vous mettez les pieds dans le petit coton blanc, monsieur Etienne, me cria-t-il, vous allez attraper le rhume.

Je me mis à rire. Est-ce que j'étais douillet à ce point? Je ne venais point pour qu'Alfred s'amusât de moi, j'avais vu de la terrasse Mme Marguerite pleurer dans le grand salon; cela me semblait étrange.

— C'est le regret de son petit garçon, n'est-ce pas, Alfred?

— Sûrement que non, monsieur Etienne; depuis que madame vous a près d'elle, c'est comme si l'autre petit était revenu; la preuve que ce matin, au rapport à la neige, elle n'a pas été au cimetière, et Dieu sait si, l'an passé, la neige, le verglas, le vent déchaîné, la retenaient à la maison! Seulement, vous savez, madame a des malheurs....

— Des malheurs?

— Oui.... Monsieur..., je veux dire le mari de madame.

Le mari de Mme Marguerite! Ce mot d'Alfred fut pour moi une révélation. Pourquoi le veuvage de ma bienfaitrice ne m'était-il pas apparu de suite comme la cause de ses tristesses? Je pense maintenant que, l'entendant souvent parler du petit Etienne, jamais de son mari, il n'était pas étonnant qu'un gamin comme moi attribuât à l'un et pas à l'autre la source de sa peine.

Je m'en fus alors doucement frapper à la porte du salon, et je m'assis près d'elle; elle ne pleurait plus, mais elle m'intimidait tant encore, que tous les mots pleins de tendresse filiale que j'avais préparés s'arrêtèrent sur mes lèvres.

— Tu viens me chercher pour ton solfège, n'est-ce pas?

— Mais, madame....

Je craignais tant qu'elle ne prît pour un indifférent un petit bonhomme tout simplement âpre à l'étude, avide des leçons promises qu'il réclamait comme son bien, que je repris, après quelques secondes de recherche :

— Mais, madame, si nous ne faisions pas de musique ce soir....

— Pourquoi cela? Ah! je voudrais bien voir! Est-ce que, par hasard, tu serais découragé en si bonne voie?

— Non, madame ; mais la musique a quelque chose de gai..., et vous avez de la peine.... Alors, peut-être cela va-t-il vous déplaire?

— Qui t'a dit que j'avais de la peine, mon Tiennot?

Tout honteux, je cachai ma tête dans le coussin de son fauteuil.

— Je n'ose pas toujours vous parler, voyez-vous, madame; j'ai peur que cela ne vous ennuie ; seulement, quand je quitte M. Delarose et que je passe sur la terrasse, je frôle les vitraux du fond pour regarder dans le salon si vous y êtes. Et, ce soir — oh! ne me grondez pas — je vous ai vue pleurer.

Elle m'embrassa avec son sourire triste et me répondit seulement :

— Je t'aime bien, Etienne. Maintenant, montons ; tu peux être sûr que la musique ne m'égayera pas trop....

X.

Le dernier jour de cette année-là, les yeux fixés sur la Loire, qui charriait de gros glaçons, sur les arbres qui secouaient leur givre sur la terre gelée, le visage cinglé par l'âpre vent qui, après avoir lentement coulé sur le fleuve, tournait brusquement à la colline et sifflait sur le coteau, nous descendions, Alfred et moi, le petit chemin dans les ajoncs, pour nous rendre à Chinon.

Là, je devais prendre le train et m'en aller dans le Poitou pour voir mon père.

Ç'avait été une idée de Mme Marguerite, et bien digne d'elle. Elle m'avait fait venir, la veille, et m'avait dit :

— C'est après-demain le premier de l'an. En France, c'est une fête de famille ; ton père trouverait dur de la passer seul dans un asile. Tu vas aller le voir.

— En deux jours, madame ?

— Et le chemin de fer, pour qui donc est-il fait, petit naïf? Crois-tu bien que je vais t'envoyer à pied dans le Poitou, pauvre enfant ?

— Alors, je vais voyager ?

Et comme je rayonnais de joie, son visage s'éclaircit un peu.

— Alors tu vas voyager ! Tu es donc bien content?

— Oh ! madame..., pensez donc que j'aime tant mon père....

Et ce fut ainsi que, la nuit du 31 décembre, je sonnais à la porte de l'asile Sainte-Cécile, où personne ne m'attendait.

Les sœurs tourières se penchèrent sur le seuil de la porte, chuchotant un instant entre elles, et je les entendis murmurer :

— N'est-ce pas le petit Bineau?... On dirait l'enfant à Jean Bineau.

— Mais oui ! m'écriai-je, je suis Etienne Bineau, et je viens surprendre mon père.

Elles joignirent toutes les mains en riant de joie. Allait-il être content le pauvre Jean Bineau !... Et une surprise encore ! On assemblerait toutes les sœurs pour jouir de son bonheur ! En attendant, elles sortaient des tiroirs de tout petits bonbons en chocolat qu'elles m'offraient, ce qui me vexait fort, car enfin l'on n'offre plus de bonbons à un garçon qui chante déjà bien et qui peut citer de l'Ovide à tout venant; mais c'était présenté avec de si bons sourires d'aïeules....

— Est-ce que je pourrai voir mon père tout de même? hasardai-je timidement.

— Bien sûr, bien sûr; venez donc, petit Etienne.

Et par les cloîtres, le préau, à travers les escaliers, éclairés d'une très petite lanterne sourde, elles me conduisirent jusqu'au dortoir de mon père. De temps à autre, contre les murailles, on voyait des aveugles passer; ils n'avaient pas, eux, de lanternes sourdes : n'était-ce pas toujours pour eux comme ces nuits noirs de décembre? J'avoue que cet appareil me glaçait un peu; cela ressemblait trop à un conte mystérieux, féerique ou oriental; or, ces choses lugubres sont plus charmantes en imagination qu'en réalité.

— Jean Bineau, Jean Bineau, où êtes-vous?

— Il est tout à l'heure descendu au potager, ma sœur.

Alors, de nouveau, la petite lanterne se mettait en marche devant moi, laissant dans l'ombre la sœur qui la portait, faisant glisser par terre son rayon pâle que je suivais.

— Jean Bineau, Jean Bineau, êtes-vous au potager?

— Il vient d'aller porter des légumes aux cuisines....

Je commençais à frissonner : mon père allait-il donc rester invisible, allait-il indéfiniment se dérober à nos recherches? Tout ce qui m'entourait était si triste!

— Jean Bineau, le voilà! fit soudain la sœur à la lanterne. Jean Bineau, quelqu'un vous demande.

Oh! comme mon cœur se mit à battre! Il était là à deux pas de moi, la lanterne éclairait crûment ses traits un peu maigris, mais si calmes; et j'étais devant lui, sans qu'il s'en doutât.... Les sœurs eurent comme moi une seconde d'émotion; mais l'une d'elles allait parler, parler trop vite, je le vis bien, pour mon père, qui n'avait

pas été préparé à cette brusque surprise; elle ouvrait la bouche quand instinctivement je m'écriai :

— Ma sœur, ne dites rien !

— Etienne! fit mon père en s'élançant les mains tendues. Etienne, tu es là!

Pauvre cher père, que je retrouvais toujours aussi aimant, toujours aussi tendre, dans son costume de l'asile, et son tablier de femme qu'il portait comme les sœurs, parce qu'il les aidait dans la maison. Son premier mot fut :

— Es-tu heureux, au moins, là-bas?

— Ah! père, si je suis heureux ! Si tu étais avec moi!... Mais non, cela ne se peut pas ; car, si tu étais avec moi, ce serait le bonheur parfait, et l'on n'a jamais le bonheur parfait sur la terre.

— Comme tu parles raisonnablement, mon Tiennot!

— C'est Mme Marguerite qui m'apprend à bien penser, et à bien dire ce que je pense. Oh! père, comme je voudrais que tu la connaisses.

Puis il fallait raconter toutes ses bontés, toutes ses générosités. son dévouement maternel, et les sœurs nous entouraient, accourues toutes avec leur lanterne qu'elles dardaient sur nous, riant de bonheur comme toujours à notre joie, et puis tout alentour on criait :

— Jean Bineau, venez donc.

— Jean Bineau, vous ne lavez pas les légumes?

— Jean Bineau, le parloir est-il prêt?

Il ne me fallut pas longtemps pour deviner le rôle important que

mon père jouait dans la maison, et comme ils l'aimaient tous, les infirmiers, les directeurs, les autres pauvres aveugles qu'il servait volontiers, cherchant toujours à se rendre utile.

L'amie intime de Mme Marguerite, la sœur Françoise, pour laquelle je portais une lettre, vint me voir; elle me dit, ce dont je fus très fier :

— Votre père, mon enfant, est le bras droit de nos sœurs; il a su tout de suite prendre une telle habitude de la maison, qu'il s'y dirige comme s'il y voyait. Mais c'est surtout sur sa complaisance que nous pouvons compter.

— Je ne fais que mon devoir, ma sœur, interrompit-il.

— Mais vous le faites bien, Jean! Dites-moi, mon petit, comment se porte votre bienfaitrice, votre seconde mère, ma chère Marguerite?...

— Elle va bien, ma sœur; je crois qu'elle n'a jamais été malade.

— Ah! vous ne savez pas — même pas vous? — C'est qu'elle est si courageuse! Ce n'est point immédiatement grave, mon enfant, mais elle est atteinte depuis quelques années d'une maladie du cœur, qui m'a quelquefois bien inquiétée.

Et comme je pâlissais à ces paroles qui m'enfonçaient dans l'âme une crainte bien amère, la sœur me rassura, me consola, me parla de l'assurance des médecins, me causa vaguement des malheurs de Mme Marguerite, et me demanda enfin si elle était moins triste.

Mais elle avait beau dire, mon inquiétude restait profondément et pour toujours enracinée en moi, elle devait désormais empoisonner mes joies.

Pendant mon court séjour à l'asile, on fit en sorte que je pusse rester constamment avec mon père : il avait tant de choses à me dire, tant d'autres à écouter. Je lui racontai mes projets d'avenir. Un jour je serais riche ; car, indubitablement, je devais faire fortune avec ma voix, et alors nous retournerions en Aunis, vivre en paix tous les deux dans une petite maison, devant la mer, pas loin de Mlle Henriette.

— Mlle Henriette n'est plus là-bas, me dit-il; j'ai voulu écrire plusieurs fois ; les sœurs ont tenu la plume, et mes lettres me sont toutes revenues avec cette phrase au dos de l'enveloppe : « Absente depuis un mois ; absente depuis deux mois. — Quitté le pays.... »

Ce fut une tache sombre sur mes rêves d'or. Pour que mon bonheur futur fût complet, il aurait fallu que tous ceux que j'aimais y fussent, et le pays sans Mlle Henriette, ce n'était plus le pays ; ce serait seulement un souvenir.

— Elle nous avait pourtant dit : « Je continuerai d'habiter l'Aunis. »

— Peut-être qu'elle voyage.

— Peut-être !

Au bout de trois jours, vint le chagrin de la séparation, attristée encore par le ciel ténébreux qui roulait de la neige dans ses nuages gris. Mon père, pour qui la dernière lueur fugitive s'était éteinte complètement, ne se consolait pas de me laisser partir sans avoir aperçu mon visage d'enfant qui « lui réjouissait l'âme », disait-il; sur le seuil de la porte, en m'embrassant encore, il me chargea d'exprimer sa gratitude pour la châtelaine.

— Tu lui diras qu'elle m'a fait un bien, une joie impossible à mesurer. Et toi aussi, petit, tu m'as rendu heureux, parce que j'a bien vu que, même si tu deviens un monsieur, tu n'oublieras pas c que tu étais autrefois, tu ne rougiras pas de moi.

Rougir de lui ! pauvre père, dont j'étais orgueilleux quand je le voyais passer dans ses habits bleus de l'asile, le dos voûté par le travail, mais la tête fière avec sa longue barbe un peu grise, et ses yeux éteints.

XI.

A mon retour du Poitou, j'avais trouvé à Chinon le brave jardinier chargé de me reconduire au château. La neige tombait serrée tout autour de nous et formait comme un rideau blanc qui me cachait les échappées lointaines ; mais c'était si joli de voir les arbres se poudrer, et Capitaine, ivre de joie en me retrouvant, se pâmer de bonheur dans les plaines blanches.

Mme Marguerite m'attendait sur la terrasse. Fut-ce un effet de mon imagination quand je l'aperçus de loin ? Mais il me sembla que ses joues avaient encore pâli, que ses yeux s'étaient creusés ; et comme elle me tendait les bras :

— Comment allez-vous, madame ? lui dis-je tout de suite. Vous n'êtes pas malade, vous ne souffrez pas ?

— Mais non ; je suis, au contraire, heureuse de te retrouver, après ces trois jours qui m'ont paru si longs. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est que.... il me semble.... Alors, vous n'êtes pas malade ?

— Pas le moins du monde ; je suis seulement un peu fatiguée, essoufflée, parce que je viens de monter la côte pour revenir du cimetière, et que cette course-là m'étouffe toujours un peu.

Et comme elle n'aimait pas qu'on parlât longtemps d'elle, la conversation fut vite rejetée sur mon père, sur la sœur Françoise que j'avais vue, sur mon voyage. La chose tomba ainsi de soi ; mais rien n'empêcha que dans la suite, quand je la voyais rentrer, la poitrine oppressée, haletante, avec une expression de souffrance dans les yeux, je ne pensasse aux paroles de la sœur Françoise : « Elle a une maladie de cœur.... »

Quand le printemps fut revenu, elle reprit avec moi ses promenades dans le parc, descendant jusqu'au bord de la Loire, me causant comme si j'avais été un grand garçon, et si simplement, que je me mis à ne plus la craindre du tout et à rire de ce qu'autrefois j'avais peur de l'ennuyer.

Je sentais aussi qu'avec les excellentes leçons de M. Delarose, je n'étais plus un ignorant comme jadis. J'avais vu en quelques mois ce qu'en des collèges ordinaires on parcourt en plusieurs années. Si je me montrais rebelle aux chiffres et à tout calcul, les anciens me passionnaient presque autant que la musique, et c'était parfois sur eux que roulait notre conversation.

Ce fut dans une de ces promenades que m'arriva une aventure

singulière et troublante, dont je gardai l'influence tant que dura mon séjour au château.

Mme Marguerite avait souvent, avait même toujours, il me semble, dans sa poche ou dans sa main un petit porte-cartes très fin de cuir repoussé. En la voyant ne jamais le quitter, je me doutais qu'il devait renfermer de précieuses choses, des souvenirs intimes peut-être qu'on aime à garder près de soi.

Un jour, sur le coteau qui dominait les deux cours d'eau, elle le laissa tomber ; mais, avant que j'aie pu le ramasser, le vent l'ouvrit et en éparpilla dans l'herbe les papiers jaunis, les cartes, tout ce qu'il contenait. Je recueillis tout cela tant bien que mal. Cependant, quand Mme Marguerite voulut examiner la liasse de lettres que je lui tendais, son visage pâlit subitement, s'altéra même.

— Il manque quelque chose, me dit-elle d'une voix tremblante.

Je cherchai de nouveau, d'autant plus activement que j'avais vu dans ses yeux une flamme inquiète, comme si elle eût tenu la petite chose perdue pour un trésor. Bientôt je vis dans les ajoncs Capitaine, que sa grosse fourrure grise préservait des épines et qui s'y enfonçait de plus en plus, tenant comme un jeu un papier entre ses dents.

— Capitaine ! dit-elle faiblement.

— Capitaine ! m'écriai-je à mon tour, voyant bien que le pauvre animal avait innocemment pris la chose pour jouer.

Mais à tous nos appels, il redoublait ses folies, s'avançait par bonds dans les plantes épineuses, tournant vers nous de temps en temps son regard étrange qui brillait de malice joyeuse.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait anxieusement Mme Marguerite, il va la mettre en pièces. Capitaine !...

Alors je vis que le seul parti à prendre était d'arracher l'objet menu aux dents de son pauvre chien, qui déjà s'y incrustaient, et je m'élançai dans les ajoncs sans entendre ma bienfaitrice, sans prendre garde aux épines qui me déchiraient.

Cinq minutes après, je remontais vers Mme Marguerite, les mains en sang, mais tenant triomphalement une photographie d'homme, que je ne pus m'empêcher de regarder.

C'était une belle tête, une physionomie très ferme ; des favoris noirs couvraient ses joues. Sa bouche avait au-dessus des coins un pli de moquerie, mais de moquerie dédaigneuse. Enfin cette tête, qui, dans son imparfaite reproduction, paraissait blanche comme de la cire, même sur le fond pâle de la photographie, se résumait toute dans ses yeux fendus longuement, ouverts sans bonté, avec un air de rapacité cruelle et ardente.

Je ne sais quelle idée ni quelle hardiesse me prirent, en la rendant à la châtelaine, qui frémissait encore et m'embrassait ; je lui dis :

— C'était votre mari, n'est-ce pas, madame ?

— Qui te l'a dit ?

— Personne ; mais il me semble que c'est lui, et je le sais bien....

— Oui, mon enfant, tu ne t'es pas trompé. Comme tes pauvres doigts se sont abîmés dans les ronces !

— Cela ne fait rien, répondis-je en me glissant à genoux de

manière à saisir sa main, celle qui, toute gantée de noir, pendait sous son voile. Mais vous avez du chagrin, et cela me fait bien plus de peine.

Elle souleva alors sa main, qu'elle porta sur mon front d'un geste qu'elle aimait, et ce fut ainsi qu'elle me dit :

— Si tu ne veux pas m'affliger désormais, Etienne, tu ne me reparleras plus de tout ceci, n'est-ce pas ?

Je le promis, et nous reprîmes la route de la maison, elle plus triste que jamais, moi très impressionné et cherchant comment cet homme, qui n'avait point du tout gagné ma sympathie et qui m'était apparu comme souverainement désagréable, pouvait être tant pleuré par une femme si bonne et si parfaite.

Cela est encore, à l'heure qu'il est, un mystère pour moi.

En rentrant, Mme Marguerite m'avoua qu'elle était souffrante. J'en fus affolé, car la crainte de sa terrible maladie me poursuivait ; mais, à mon grand désespoir, elle ne voulut pas voir le médecin.

— Je sais bien ce que c'est, disait-elle à ses servantes, qui la soignaient avec beaucoup de dévouement.

Et Clotilde, la mère de la cuisinière, confiait le soir à Alfred :

— Madame a dû avoir tantôt quelque émotion ; à chaque coup qui lui est donné, c'est un petit arrêt comme celui-là. Elle l'a peut-être aperçu....

L'émotion de l'après-midi, je la connaissais bien ; quant à la conjecture de Clotilde : « Elle l'a peut-être aperçu, » je ne me l'expliquais pas le moins du monde. Qui pouvait-elle avoir aperçu ? Quel terrible personnage lui était apparu ? En tout cas, je me gardai

bien d'interroger la vieille bonne sur ce qui ne nous regardait ni l'un ni l'autre.

Pendant plusieurs jours, j'en fus réduit à faire seul mes promenades, et vraiment elles n'étaient pas semées d'idées roses, tant s'en fallait; l'inquiétude indéfinie qui m'emplissait pour ma seconde mère, la privation de mes leçons de musique et de chant que j'avais interrompues, et le temps continuellement orageux que nous avions alors, tout cela n'était pas fait pour m'égayer.

— Comme ma pauvre petite tombe est délaissée maintenant! me dit Mme Marguerite, un jour qu'elle était étendue sur sa chaise longue, sur la terrasse. Ah! que je voudrais avoir la force d'y aller!

Je ne repondis rien; au loin, sur la Loire, il y avait de petits nuages à silhouette bizarre, des flocons gris, qui rebroussaient chemin sur les autres; et le ciel était si bas, si bas, qu'il semblait à l'horizon tremper dans le fleuve. Nous étions dans l'attente d'un gros orage, et elle m'aurait sûrement défendu d'y aller, si je lui en avais exprimé l'intention. Mais, devant ce désir avoué devant moi, je ne pus pas résister, et, dans mon for intérieur, je résolus de m'esquiver, d'aller moissonner des roses dans le parc et les porter à ce petit enfant dont je me sentais le frère.

A l'instant où je commençais à cueillir mes fleurs, la pluie et la poussière, accompagnées d'éclairs, me surprirent tout à la fois. Cela n'était pas fait pour m'arrêter; quelques instants plus tard, je traversais le coteau les bras pleins de roses, très allègrement, sans souci de la canonnade formidable qui éclatait là-haut tout étincelante d'éclairs. Quand j'entrai dans le petit cimetière, cependant, le ciel

était tellement sombre, sous les hêtres et les noisetiers bruns qui y croissaient ; il y avait, en plein jour, de telles ténèbres, qu'il me sembla sentir comme un petit frisson. Allons donc ! j'avais quatorze ans, j'étais brave ; en Aunis, j'avais vu plus fort que cela, quand l'orage gonflait les lames sur la côte ; et le jour où cette petite flamme mystérieuse tombée du ciel à grand fracas, la foudre, était venue s'éteindre dans l'écume à quelques pas de moi, je n'avais pas bronché.... En avant donc, Etienne Bineau !

Quand j'approchai de la tombe du petit Etienne, *l'autre*, comme disaient les domestiques au château, il y avait un étranger en costume de voyageur ; un chapeau de feutre large, des vêtements de caoutchouc qui ruisselaient de pluie, une canne.... Il était accoudé sur le socle du petit buste.

Que faisait-il là ? Ce fut la première question que je me posai ; car enfin, c'était notre tombe à nous, j'y venais porter des roses ; mais il n'appartenait pas aux autres de s'y arrêter. Après tout, cet homme était peut-être fatigué, et il se reposait ; ce qui était très dangereux sous les grands arbres sombres.

Soudain je poussai un cri, et, comme dans une légende, je laissai tomber ma brassée de roses, qui s'effeuilla par terre. Un gros coup de vent avait soulevé le feuillage, laissé passer une plus vive lumière, et j'avais aperçu très nettement dans l'inconnu les traits vus, il y avait quelques jours, sur la photographie. Sans aucun doute, c'était le mari de Mme Marguerite qui revenait sur la tombe de son fils.

Je ne croyais pas aux revenants : mon père était trop sage pour m'avoir jamais mis ces sottises dans l'esprit ; mais devant la réalité,

qui pourrait ne pas y croire, sinon un insensé? Or, je me flattais de n'être point un insensé, et, fixé à ma place, tout palpitant, je retrouvais devant moi clairement cette face mal plaisante, ce teint mat que j'avais deviné dans les ombres de l'image, ce menton sec, ces favoris épais, cette bouche orgueilleuse, et surtout ces yeux, dont la photographie ne rendait qu'un pâle reflet, qui lançaient des éclairs méchants, et qui me paraissaient pourtant sournois.

Etre mouillé d'une pluie torrentielle, s'abriter sous les arbres pendant un violent orage, et de ses propres yeux contempler à dix pas de soi un mort qui vous regarde, ce n'est point une situation très enviable, et je ne la souhaite à personne, encore moins à un enfant de quatorze ans qui, tout brave qu'il soit, n'a pas reçu en vain une imagination toute neuve et tout ardente.

Je fis peut-être peur à mon tour au revenant, car, tandis que je ne bougeais pas plus qu'un marbre, comme si j'eusse été le mort, et lui le vivant, il partit le premier et s'en fut dans la direction d'une autre porte qui s'ouvrait sur un bois.

Tout prêt à tomber de frayeur, j'arrangeai comme je pus les roses sur la petite robe, l'œil fixé vers l'autre porte, où l'on ne voyait plus une ombre, puis je revins en tremblant, plus foudroyé que si la foudre m'eût atteint, me torturant la tête de ces deux phrases : Vais-je le raconter ? Faut-il mieux ne rien dire ? Si je disais quelque chose, ou l'on se moquerait de moi — est-ce qu'il y a des revenants ? — et l'on ne me croirait pas ; ou Mme Marguerite, gagnée par ma sincérité et mes détails, ajouterait foi à mon histoire, et alors combien cela renouvellerait douloureusement sa peine !

Puis j'y pensais. Clotilde avait dit : « Elle l'aura peut-être revu. » Plus de doute ! c'était chez ce défunt une habitude de reprendre son corps mortel et de venir chercher quelques distractions sur cette triste terre. Mais alors quel coup ne porterai-je pas à ma bienfaitrice en lui faisant l'effrayant récit?

Donc il valait mieux se taire. Mais quelle peine n'eus-je pas à garder le silence ! Cela me brûlait les lèvres ; à chaque instant, j'étais tenté de venir près de Mme Marguerite et de lui dire :

— Votre mari m'est apparu dans le cimetière.

J'eus assez de force cependant pour retenir ma langue, et j'allai seulement la prévenir que sa petite tombe était ornée de roses toutes fraîches.

— Tu y es allé par ce temps affreux ! Mais ce n'était pas prudent, mon pauvre Tiennot ; s'il t'était arrivé malheur !

Et mentalement je répondais :

— J'ai bien vu un revenant, mais il ne m'a fait que peur.

Le lendemain, à ma leçon, j'interrogeai insidieusement M. Delarose sur les croyances des Grecs relatives à la vie future ; je m'enquis de la situation que les Latins assignaient aux mânes, et je voulus savoir quelque chose des doctrines de Pythagore. M. Delarose, enchanté de ce nouveau goût pour la philosophie antique, m'expliqua clairement et promptement ces choses. Je les jugeai tout de suite très puériles, et je passai immédiatement au moyen-âge, époque à laquelle les apparitions des trépassés se renouvelaient fréquemment.

— Mon cher enfant, me dit l'excellent homme, nous n'avons pas toujours assez de preuve pour discuter ces faits d'un temps si reculé ;

néanmoins, nous pouvons avancer que les apparitions funèbres, les fantômes, n'étaient point aussi fréquents que des écrits apocryphes veulent bien nous l'apprendre. Je vous engage à laisser de côté ces pensées qui surexcitent l'intelligence, la fatiguent....

— Mais, monsieur Delarose, je connais un petit garçon qui est certain, absolument certain, d'avoir vu, dans un cimetière, un mort lui apparaître en habits de voyageur....

Il se mit à rire, de son bon rire juvénile qui faisait tressauter ses lunettes et couvrait ses yeux de rides.

— Votre petit ami s'est trompé, vous le lui direz de ma part, mon cher enfant ; il ne faut pas prendre une ressemblance pour une apparition.

Il riait toujours, et moi je songeais sérieusement que bien m'en avait pris de mettre mon aventure sur le compte d'un ami, que je me serais rendu très ridicule aux yeux de mon bon maître, si je l'avais dite de moi, et que ce n'était pas une ressemblance, mais une identité que j'avais rencontrée.

Je ne retournai pas au cimetière avant que Mme Marguerite, complètement rétablie, pût m'y accompagner.

XII.

Il ne fallut pas peu de temps pour que ces images funèbres disparussent de mon esprit. J'étais disposé à trouver feu le châtelain dans tous les angles des appartements. Je m'attendais à tout instant à le voir surgir du parc ; et pour ne pas devenir plus poltron qu'une fille, je dus réagir énergiquement, m'astreindre à parcourir les allées le soir au clair de lune, à m'enfoncer dans les halliers qui descendaient vers la Loire, à visiter même le cimetière à l'heure où l'on ne voyait plus que les étoiles vaciller à travers les feuilles.

Apparemment le défunt perdait ses habitudes d'autrefois ; car je ne revis même pas une seule fois son ombre, ni dans les halliers, ni dans le parc, ni sur la tombe.

Cela ne pouvait pas durer éternellement. Je finis par redevenir ce que j'étais autrefois ; et de l'aventure, il ne me resta plus qu'une im-

pression vague, indéfinissable, d'inquiétude qui me revenait avec certaines choses, comme un sifflement de vent, un bruissement de feuilles, un frôlement d'ailes d'oiseau la nuit, mais qui s'évanouissait aussitôt.

J'avais maintenant sur le chantier de mes études un nouveau talent à exercer : c'était le piano, que m'apprenait Mme Marguerite.

Un soir, je l'avais surprise à jouer elle-même — elle m'avoua plus tard que c'était la première fois depuis bien des années — et j'étais demeuré pour l'écouter, la tête collée contre la porte, tant cela était joli, doux, tant cela s'emparait de moi et m'intéressait, comme une histoire vous intéresse. Je n'avais rien dit; la mélodie achevée, je l'avais laissée s'éloigner sans me montrer; mais immédiatement après son départ, j'avais pris sa place et fait tous mes efforts pour reproduire l'air entendu.

A ce qu'il paraît, je ne m'en étais pas trop mal acquitté; car, à son tour, elle m'avait écouté, et, ouvrant bien vite la porte de la salle de musique :

— Comment! le piano aussi, petit Etienne? Mais tu veux donc avoir tous les talents?

— Si c'était possible, madame!

— Eh bien! nous commencerons dès demain les exercices préliminaires.

Et ce fut de cette manière que, dominé par l'idée persistante de devenir un artiste, de m'enrichir et de rendre à mon père l'indépendance modeste que je souhaitais, je débutai dans cette nouvelle étude.

Seulement mes leçons n'étaient pas aussi régulières qu'il l'eût

fallu pour la marche de mes progrès. La santé de Mme Marguerite déclinait visiblement, au point de jeter un voile noir sur ma paisible existence. Quelquefois elle devait se mettre au lit, tant la fatigue l'accablait. Nos promenades ensemble avaient été — pour toujours, hélas! — abandonnées; car la pente de la colline l'oppressait horriblement; elle en était réduite, quand il faisait beau, à venir s'asseoir sur la terrasse, et là, elle me disait avec sa philosophie douce et résignée :

— Tu vois bien, mon grand Tiennot, que les événements nous mènent par la main, et que, de ce qu'ils ont de pénible, il ressort toujours du bon : je n'avais jamais tant aimé ma terrasse, je n'avais jamais si bien vu la Loire et toutes ces verdures superbes qui s'échelonnent d'ici jusqu'à l'horizon. Ce que mon propre sens n'avait pas deviné, les choses maintenant se chargent de me le découvrir. Je t'assure qu'ici, ainsi reposée, avec mon cher fils à mes côtés, je me sens doucement heureuse, et je n'envie rien à ma santé d'autrefois....

J'avais grandi alors et atteint ma seizième année; j'étais d'âge à comprendre tout ce que cette résignation renfermait de douleurs secrètes; on n'accepte pas ainsi la maladie et son servage, quand la vie vous a été bonne. Il faut que l'existence vous ait apporté bien peu de joies pour qu'on la sente ainsi s'éteindre sans se plaindre.

Je voyais fréquemment mon père; bien souvent, dans l'année, ma chère mère me disait :

— Si tu faisais un petit voyage en Poitou, Etienne? Le pauvre aveugle s'ennuie, tu sais?

Et moi, sans me faire prier, je prenais ma petite valise et je par-

tais, un peu soucieux de la laisser seule, soucieux aussi de n'avoir su que gauchement lui dire combien je l'aimais et combien je lui savais gré de ses constantes bontés.

Pourquoi, quand je revenais de ces courts voyages, avais-je toujours au cœur cette pointe douloureuse d'angoisse inconsciente, qui s'apaisait seulement quand le château se présentait à moi dans son calme ordinaire, et que Capitaine, ivre de joie, bondissait sur moi tout frémissant? Pourquoi, sondant les buissons et les futaies, voulais-je voir à travers les feuilles la terrasse somptueuse où la chère malade se tenait d'ordinaire? Est-ce que, comme les événements passés, les événements futurs ont sur nous une influence vraie? Pourquoi donc, ce jour tiède d'automne, traversant la colline de la Vienne à la Loire, le cœur plein encore de cette visite faite la veille à mon père, avais-je le regard anxieusement fixé sur le petit sentier où ni Capitaine ni aucun des domestiques ne venaient me recevoir?

J'avais dans l'âme une tristesse extrême faite tout à la fois de mon inquiétude et des adieux que je venais de donner. Je n'avançais qu'à petits pas, me souvenant combien elle était pâle et plus navrée que jamais quand je l'avais quittée, avec quel accent maternel elle m'avait dit, quand je partais :

— Au revoir, mon Etienne!...

Oh! quel froid intense je ressentis, lorsque, en arrivant, j'aperçus les cinq domestiques rangés sur la terrasse, avec cet air lamentable qui me fit frissonner! Ils se chuchotaient des mots à l'oreille; et quand, tout effrayé, je voulus m'élancer dans l'escalier ils se rangèrent tous devant la porte en me disant :

— Ne montez pas, monsieur Etienne, ne montez pas !

— Qu'y a-t-il?... Il est arrivé un malheur, n'est-ce pas? Et vous me le cachez ! Mais laissez-moi donc passer, que je sache quelque chose, ou bien parlez....

Et Clotilde, qui sanglotait, murmura :

— Pauvre enfant, pauvre monsieur Etienne, quel coup !

— Elle est malade, n'est-ce pas? lui dis-je en lui prenant le bras. Mais dites-moi donc, Clotilde?

— Ah ! monsieur, si ce n'était que cela, pauvre chère dame !

— Elle est donc morte, mon Dieu ! m'écriai-je alors, en forçant ma voix qui s'étranglait.

Je vis bien à leurs larmes, qui éclatèrent à ce moment, que j'avais deviné juste. Tout rempli d'une douleur matérielle qui me paralysait presque, je gravis péniblement l'escalier, souffrant tout ce qu'un cœur humain peut souffrir à la fois.

Elle était étendue sur le lit de sa grande chambre, et un prêtre veillait près d'elle. Son visage portait encore la marque de la dernière heure qui avait été si douloureuse.

Ici ma mémoire me manque. Qu'ai-je fait alors jusqu'à la nuit? Qu'avais-je dit devant le corps de celle qui m'a fait ce que je suis maintenant? Ai-je pu seulement pleurer? Je l'ignore absolument. Ce que je sais, c'est que, quand je me relevai du pied de son lit, le prêtre se pencha vers moi

— Vous êtes bien le jeune homme que Mme de Longueville du Manoir avait élevé?

Et comme je faisais signe que oui ;

— Elle avait, je crois, quelque chose à vous dire; j'ai pu seulement l'entendre murmurer quelques mots à votre intention. Vous vous appelez bien Etienne?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! elle s'est efforcée, au dernier moment, d'articuler ces mots : « Mon pauvre petit Etienne.... dites-lui..... »

— Après, monsieur?

— Elle n'a pu achever, mon enfant; mais elle a repris néanmoins, après un moment : « Je l'aimais comme un fils. »

Je remerciai le prêtre et je le priai de me laisser seul. Je voulais passer avec elle cette douloureuse nuit, et ne laisser à aucun autre, pas même — et je fus cruel — aux pauvres domestiques tout éplorés qui m'en suppliaient, le soin de la veiller seulement une heure.

Pauvre chère mère, si elle m'avait aimé, je le lui avais bien rendu. Personne ne saura la tendresse que je lui portais. L'a-t-elle su jamais seulement? Si, dans mes conversations, je la laissais doucement lire dans mon âme, quand il s'agissait de lui prouver mon affection, de lui exprimer ma reconnaissance, je devenais subitement gauche et timide. Et maintenant que cette affection débordait en moi, maintenant que j'avais le courage de la lui dire, c'était fini, pour jamais fini; elle ne pouvait plus m'entendre! Et sa dernière souffrance, elle l'avait supportée en mon absence; le seul être — je le croyais alors — qu'elle aimât encore sur terre n'était pas auprès d'elle dans la dernière lutte! Ah! comme je maudissais ses théories placides de soumission aux choses! Comme je me révoltais contre la mort, cette chose tyrannique entre toutes, qui la brisait, quand

elle n'avait pas encore parcouru la moitié de la durée d'une vie, pauvre chère maman !

Et cela me faisait du bien, dans cette nuit silencieuse, de me rappeler ces choses en pleurant, pendant qu'il me semblait encore entendre là-haut, dans notre salle de musique, l'écho de la dernière mélodie qu'elle m'avait jouée, cet air doux mais triste et plaintif, son chant du cygne !

Or, ce fut dans ces pensées qu'un événement brutal vint me surprendre, plutôt me heurter. Dans le courant de la nuit, la porte s'ouvrit, et un homme entra dans la chambre. Je ne bougeai d'abord pas, assez insouciant dans mon chagrin, me figurant aisément être le jouet d'une hallucination, car cet homme avait bien et dûment les traits de M. de Longueville du Manoir; c'était l'apparition du cimetière.

Mais quand il s'approcha de moi et qu'il me parla, je reconnus bien que ce n'était pas un fantôme.

— Qui êtes-vous? me dit-il, et quel rôle jouez-vous dans cette pièce?

J'étais outré qu'on eût ainsi osé entrer dans la chambre de la morte. Il me semblait que cet étranger l'avait outragée, et je me relevai, tremblant de colère.

— Vous pourriez me dire vous-même, monsieur, de quel droit vous êtes ici !

Je dois lui rendre cette justice qu'en ce moment, il avait ce qu'on appelle vulgairement une figure de circonstance; sa bouche dédaigneuse avait plutôt alors une courbe de compassion; mais ses

favoris noirs, qui marquaient crûment sur sa peau de cire, donnaient à son visage son éternelle rigidité, et ses yeux faux me repoussaient. Il me répondit en laissant tomber mot par mot cette phrase :

— Du droit qu'un mari a de visiter sa femme morte, monsieur.

Je n'avais pas le cœur à m'étonner, et cette nouvelle qui, dans un autre temps, m'eût plongé dans la surprise la plus profonde, me laissa presque indifférent. Mme Marguerite n'était point veuve !

— Vous êtes monsieur de Longueville du Manoir?

— Oui ; et vous?

— Etienne Bineau. Mme Marguerite m'avait pris et élevé comme son fils.

Je n'oublierai jamais l'expression vraiment féroce qui brilla dans ses yeux à ce mot-là. Au lieu de tomber à genoux aux pieds de cette admirable femme, qui possédait toutes les vertus, qui avait été sienne, et qui l'avait tant aimé, il me regarda durement.

— Vous n'avez maintenant, je pense, aucune raison pour rester dans cette demeure.

— Aucune, monsieur, sinon de veiller jusqu'à la dernière seconde.... votre femme, que vous insultez par votre indifférence.

— Ah ! me dit-il d'un ton dégagé, et passant sa fine main dans ses favoris, vous aussi vous me blâmez? Que voulez-vous? il y avait entre nous une complète incompatibilité d'humeur ; j'ai préféré lui conseiller de s'éloigner dans sa terre ; elle eût demeuré avec moi, qu'elle eût été cent fois moins heureuse.

Je ne répondis pas et me contentai de reprendre ma place, à genoux par terre, pendant qu'il arpentait la chambre, examinant

chaque objet, les touchant sans respect, comme s'ils n'avaient pas été des reliques. Et comme je me demandais, interrogeant ce pâle visage, si calme dans la mort, comment elle avait pu aimer à ce point cet époux indigne d'elle, on entendit à la porte un petit grognement plaintif, accompagné d'un grattement régulier.

C'était Capitaine; il entra dans la chambre avec le bruit sourd de ses grosses pattes sur le parquet. Quand il passa près de M. de Longueville, j'avais grande envie de lui crier : « Mords donc! » Il le regarda de ses yeux étranges qui, quands ils étaient méfiants, vous donnaient le frisson; puis il vint près du lit, fixa sur sa maîtresse son long regard tendre et fidèle, et enfin se coucha près de moi avec un hurlement douloureux qui ressemblait à un vrai sanglot. Ah! comme cela me consolait d'avoir près de moi cette pauvre bête, qui avait comme moi tant aimé Mme Marguerite, qui, sans le savoir, dans sa bonne naïveté, avait au cœur le même chagrin.

Vers l'aube, je n'y tins plus; je ne pouvais supporter plus longtemps, dans un pareil moment, la présence de cet indifférent qui, tel que dans un jour ordinaire, feuilletait les albums entr'ouverts, et fouillait les tiroirs avec une curiosité tranquille qui m'exaspérait. J'appelai les domestiques, qui vinrent tous les cinq à mon premier signal.

— Voulez-vous rester un peu maintenant? leur dis-je.

— Mais *il* est là.... Nous ne sommes pas ses serviteurs à *lui*. Nous étions seulement ceux de notre pauvre dame....

— C'est pour cela que je vous demande de rester; vous étiez pour elle une grande famille, votre place est maintenant ici.

Je sortis.

Je ne sais pas quel effet me produisit au dehors cette aurore d'automne à peine naissante, brumeuse dans le lointain, avec cette humidité presque palpable qui m'enveloppait, comme si la rosée avait voltigé dans l'air. Il me sembla que mon cerveau se brouillait, que je devenais fou, que cette nuit funèbre était un horrible cauchemar. Je me mis à parcourir la campagne, et d'instinct je pris la route du cimetière.

A la place où, trois années auparavant, Mme Marguerite m'était apparue pour la première fois, je m'arrêtai.

C'était bien la même nature sereine, le même fleuve qui roulait à mes pieds de nouvelles eaux semblables aux anciennes, les mêmes épines où s'accrochaient de fines toiles d'araignées, constellées de gouttes d'eau, et j'attendais, j'attendais toujours, espérant follement qu'au détour du chemin, elle allait revenir comme autrefois pour son pèlerinage!

Capitaine m'avait suivi; il se mit à me lécher timidement, pauvre bête, mon ami vrai, celui-là, qui me serait encore fidèle, si son dévouement n'avait pas été si malheureux.

Ce fut à cette même place, sous les caresses du brave chien Capitaine, que l'idée dominante de m'en aller, de fuir cette terre de tristesse, me prit; le courage me manquait pour revenir au château, pour affronter les terreurs des dernières cérémonies, pour être encore scruté par cet homme cynique et avide qui venait recueillir son héritage, et que je gênais dans sa succession. Après tant de chagrin, j'avais soif de ma vie nomade, errante, je voulais

me griser d'excursions, de voyages, de fatigues. J'irais à Paris, et je sentais bien que ma voix modelée, façonnée par les soins de cette véritable artiste qui, trois années durant, s'était appliquée à la former, finirait par plaire à quelqu'un et à me faire vivre; et puis, si là-bas je mourais de faim, ah! que m'importait à cette heure! J'avais à la fois toutes les faiblesses et tous les courages.

Je pris Capitaine entre mes bras, et je l'étreignis en pleurant, pauvre chère bête qu'il me fallait quitter, parce que ce n'était pas mon bien, dût-elle être accablée dans la suite par les mauvais traitements de son nouveau maître.

Je fouillai mes poches; il y restait encore un peu de l'argent dont Mme Marguerite me gratifiait toujours avant chacun de mes voyages en Poitou. Cet argent-là, qui n'était plus le mien, mais celui du nouveau châtelain, me brûlait les doigts; je gardai les deux pièces d'or de Mlle Henriette, qui ne me quittaient jamais, les 5 fr. que j'avais sur moi quand j'étais arrivé trois ans auparavant dans le pays, puis je fis un paquet du reste, et tout à la fois pour opérer ma restitution, et pour éloigner le pauvre chien, je le lui remis entre les dents, criant avec un air d'entrain :

– Cours, Capitaine, porter cela à Clotilde.

Et, pendant que, bondissant, il s'éloignait dans le sentier étroit, son long poil gris soulevé par le vent de la course, je me mis moi-même à descendre comme un insensé ce petit chemin rocailleux et rapide qui menait à la Loire.

Une fois de plus j'étais vagabond.

XIII.

J'étais parti sans réfléchir, dans la déraison de ma peine. Après la première journée de marche, je me trouvai de l'autre côté de la Loire, que j'avais traversée à Tours. La lassitude, l'obligation de pourvoir à ma subsistance, m'avaient ramené à la réalité, et je me sentais pris d'un grand découragement en face de l'avenir, qui me paraissait bien morose.

Je ne voulais rien dire à mon père avant d'être parvenu au terme de mon voyage. Sœur Françoise lui apprendrait sûrement le deuil affreux qui me frappait ; mais il me croirait au château, triste et pourtant en paix, et il ne se tourmenterait pas outre mesure, sinon de mon chagrin.

— A quoi bon lutter pour vivre ? me disais-je dans ce pays solitaire, où dans le fond seulement apparaissait une chaumière vers

laquelle je me dirigeai ; à quoi bon vivre même, quand la vie vous apporte tant de douleurs? Ai-je seulement un vrai talent? Ma voix me servira-t-elle à gagner mon pain? Et si je réussis, si je fais fortune, mon or me rendra-t-il le bonheur de mon idéale enfance passée à ce château bienheureux? Me rendra-t-il mon bon maître, M. Delarose, qui m'avait guidé jusqu'alors, et que j'avais quitté d'une si déplorable façon? Me rendra-t-il ma bien-aimée dame Marguerite?

Quelques heures plus tard, je devais précisément reprendre sa douce philosophie pour admirer la suite des événements.

En approchant de la cabane isolée, je m'étais bien aperçu qu'il y avait foule alentour ; mais, très indifférent à ce qui m'entourait, j'étais entré, demandant banalement si l'on pouvait me donner à manger et me coucher pour un peu d'argent.

— Il s'agit bien de cela, mon pauvre monsieur, me dit une paysanne avec un certain respect, pendant qu'elle considérait mes habits élégants ; ce ne sont pas ces pauvres enfants qui vont faire les maîtres de la maison....

— Quels enfants? fis-je, demi-étonné, demi-impatient.

Et alors on me montra debout contre la muraille, toute confuse d'être ainsi regardée, une gentille fillette aux cheveux embroussaillés, qui paraissait avoir peut-être huit ans et qui dodelinait entre ses bras son tout petit frère.

— C'était la mère à Martin qui les élevait depuis la mort des parents, m'expliqua-t-on ; mais la pauvre grand'mère est morte hier — elle était vieille comme le monde — et les petits restent mainte-



J'avais traversé la Loire à Tours.

nant. Depuis l'enterrement, tous les gens du hameau sont ici ; ils ne savent qu'en faire.

— Mais puisque je vous dis que je prends le petiot ! cria dans le fond une paysanne.

— Oui, mais la grande ?

— Ah ! c'est vrai, Annette. Qu'en va-t-on faire ?

J'ai souvent remarqué que les enfants du premier âge, qui souffrent pourtant moins que les autres, chez lesquels la vie a pris un plus grand développement, excitent plus de pitié. Tout le monde là se sentait ému de compassion pour cette petite chose emmaillottée, qui pleurait à fendre l'âme ; personne ne se serait dévoué pour la fillette qui le berçait comme une maman.

— Prenez-la, mère Lapin ; vous étiez nourricière autrefois, cela fera votre affaire, dit une voix. Veux-tu, ma petite Annette, aller chez la mère Lapin ?

Mais la mère Lapin se hâta de répondre :

— Vous perdez la tête, sans doute. Comme si, à mon âge, j'allais me charger pour rien d'une enfant comme celle-là. Prenez-la vous-même.

Mais chaque bonne femme alléguait un empêchement : cela gênerait son travail, cela serait une bouche de plus à nourrir ; la petite ne s'accorderait peut-être pas avec les enfants....

La paysanne qui se chargeait du petit frère le prit enfin et partit avec lui.

— Tant qu'à faire, murmura-t-on, elle aurait dû emmener les deux.

Mais la pauvre fillette, qui paraissait lasse de cette discussion où elle était tirée au sort, se leva et sortit, les yeux pleins de larmes et d'un pas fier qui me frappa. Elle alla devant la maisonnette, dans un petit jardin qui se trouvait là, et je la vis, quand elle se crut loin des regards, éclater en sanglots.

Je ne puis dire à quel point ce chagrin d'enfant, et un chagrin si réel, si profond, me toucha. Resté jusqu'alors assez indifférent aux autres, je quittai le groupe et m'approchai d'Annette.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Monsieur, personne ne veut de moi, parce que grand'mère est morte, et qu'on m'a pris mon petit frère. Je suis bien malheureuse !

— Comme moi, pensai-je.

Et une idée subite me prenant :

— Veux-tu venir avec moi ?

Elle avait jusqu'alors tenu son front dans ses mains ; à ma proposition, elle leva brusquement la tête et me fixa de ses yeux noirs tout luisants de larmes qui étincelaient sous l'ombre épaisse de ses cheveux.

— Vous voulez me prendre, vous ?

— Mais oui ; tu seras ma petite fille.... Je m'en vais très loin d'ici, tu viendras avec moi.

Du coup, elle se leva du banc où elle s'était assise, rejeta ses cheveux en arrière et vint me prendre la main.

— Eh bien ! partons, alors ; vous, vous êtes bon.

Mon premier sentiment fut une émotion profonde devant cette

confiance naïve d'enfant qui, sur un mot, sur un regard, se remettait à moi tout entière avec cette seule phrase de gratitude, qui disait tant de choses : « Vous, vous êtes bon.... » Le second mouvement — j'en ris maintenant, lorsque je songe qu'alors j'étais presque un enfant moi-même — le second mouvement fut une affection paternelle pour ma petite fille Annette. Je me sentais chargé soudain d'une énorme responsabilité, en même temps que prêt à tous les sacrifices pour « ma fille » et si fier, grand Dieu ! d'être père....

Par bonheur, cette folie ne dura pas longtemps, et je compris bien vite que j'agissais en insensé en me chargeant d'une enfant devant un avenir aussi incertain qu'était le mien. Puis, si ma vie nomade m'avait rendu robuste et vaillant comme je l'étais, la même vie agirait-elle de la même manière sur la frêle nature d'une fillette de huit ans ? Je compris que j'avais eu tort de lui montrer un mirage qui ne devait être qu'une fausse joie ; je me débrouillai comme je pus de ma sottise.

— C'est que c'est bien loin Paris pour tes petites jambes.

— Cela ne fait rien, monsieur.

— Et puis, cela me gênerait tout de même d'avoir une petite fille comme toi qui retarderait ma marche.

— Oh ! pour ça, non ; je vous assure, monsieur, que je ne vous gênerai pas du tout ; je serai votre petite bonne....

J'aurais pleuré de la voir se raccrocher ainsi par tous les moyens à cet espoir dont je l'avais bercée un instant. Tout à coup, je me souvins que j'avais dans ma poche les pièces d'or de Mlle Henriette ; c'était le moment ou jamais de m'en défaire, et mon père lui-même,

qui avait pour les souvenirs un culte profond, ne m'en aurait pas blâmé dans ce cas, j'en étais sûr.

— Tu resteras quand même, ma petite fille, lui dis-je ; seulement tu demeureras dans le pays, près de ton petit frère ; et je payerai chaque mois la fermière qui l'a pris, pour qu'elle te garde avec lui pareillement.

— C'est vrai, monsieur, ce sera mieux comme cela, répondit-elle raisonnablement.

Aussitôt je me penchai dans la cabane pour crier aux gens ébahis que je prenais l'enfant à mon compte ; puis, tenant toujours « ma fille » par la main, je repris mon chemin pour rejoindre la paysanne au petit frère.

Moyennant 20 fr. par mois, elle consentit à garder Annette.

C'était bien un peu scabreux, avec deux mois d'avance seulement, de m'engager à payer cette lourde pension : douze louis par année ! Mais momentanément « la paternité » m'avait rattaché à la vie, et du même coup à l'espérance.... Je travaillerai tant pour ma fille, que je finirai bien par faire sa fortune et la mienne. Puis, après tout, les événements m'avaient un peu forcé la main, et je ne pouvais pas laisser la gentille fillette mourir de faim dans la pauvre cabane abandonnée. J'accomplissais un acte de charité tout tracé devant moi ; de même qu'autrefois, pour obéir au même mobile, Mme Marguerite m'avait pris sous son toit.

Le lendemain, très peiné de quitter la pauvre orpheline, mais lui promettant bien de revenir la voir, je quittai la maison où l'on m'avait hébergé cette nuit-là.

Il était écrit que dans tous les pays que je traverserais, je laisserais un peu de mon cœur.

En Aunis, notre chaumière, le petit cimetière triste où reposait ma mère ; Mlle Henriette.

En Poitou, mon père.

En Touraine, une chère tombe sur laquelle ma folie ne m'avait pas même laissé pleurer.

En Touraine encore, ma petite Annette, cette nouvelle tendresse qui s'élevait pour éclaîrer mon horizon si triste.

Que m'apporterait l'avenir ?

XIV.

Par une matinée pluvieuse de novembre, les gens de Suresnes, les gens de Puteaux, qui, dans leur placidité de bourgeois de banlieue, voyaient marcher le long de la Seine un grand garçon aux habits en mauvais état, au teint hâve, aux joues creuses, aux allures de meurt-de-faim, se disaient dans la même bourgeoise placidité :

— Encore un qui cherche un endroit pour boire sa dernière tasse.

Il y avait même à quelques pas de là un agent qui le suivait sans le paraître et qui le surveillait.

Et vraiment, elle avait des reflets verts si attirants, cette belle Seine qui coulait unie comme de l'huile, par endroits blanche comme du lait sous le ciel gris. Elle roulait lentement des chalands chargés de craie, de gros bateaux sales ; mais là, près du bord, contre la

rive verte, elle avait un petit clapotis doux qui chantait comme une musique.

Mais le grand garçon pâle qui, depuis vingt-quatre heures, avait achevé sa dernière bouchée de pain, et qui s'appelait Etienne Bineau, résistait énergiquement aux charmes perfides de l'eau verte.

Il allait toujours, passant Puteaux, passant le pont en détournant la tête, parce que les flots et le vide lui donnaient le vertige, passant Neuilly, où on le regardait piteusement ; il marchait vite, tandis qu'il entendait autour de lui, non point le roulement des voitures ni le houhou de la grande ville, mais un bourdonnement pareil à celui d'un essaim d'abeilles, pendant que ses yeux se couvraient d'un nuage, et que ses jambes s'amollissaient....

Bientôt le nuage qui voilait sa vue l'enveloppa tout entier ; il lui sembla que cela l'étouffait, l'enserrait, l'écrasait ; il se vit seul, seul dans la grande avenue, pleine de passants cependant. Seul au milieu de cette océan de brume, et descendant un trottoir qu'il n'apercevait pas, il roula sur le macadam....

Quand je rouvris les yeux — longtemps après on me l'a dit — j'étais dans une grande salle d'hôpital, dont la lumière intense m'éblouit tout d'abord. La première conception très vague de mon cerveau fut que je n'étais pas abandonné, qu'on veillait sur moi, puisqu'on m'avait porté là, et que je n'avais aucune inquiétude à avoir. Je ne sentais aucune souffrance, sinon une excessive lassitude qui liait mes membres.

Peu à peu mes pensées reprirent leur cours ordinaire ; je revis, jour par jour, toute ma vie depuis cette mort épouvantable dans sa

brutalité, qui l'avait bouleversée : ma nuit de veille passée près de ma bienfaitrice ; ma fuite du lendemain ; ma petite Annette ; les péripéties de mon voyage de Tours à Paris ; mes inquiétudes ; ma parcimonie dans la nourriture, à partir du jour où je m'étais aperçu qu'une boulangère, en changeant mon unique pièce de 5 fr., m'avait glissé dans la monnaie 2 fr. en plomb ; puis la mort de Capitaine, mon pauvre chien.

C'était dans les environs de Chartres, une des dernières stations du chemin de fer avant la ville. J'avais accompli mon achat quotidien de deux livres de pain sec qui formaient mes repas, quand, à une certaine distance, j'avais entendu la détonation d'une arme à feu ; tout le monde courait en arrière vers la place de l'église, où le coup de fusil avait retenti. Pris de curiosité, j'avais suivi la petite foule, demandant ce qu'il y avait.

— Ce n'est rien, dit un gros homme qui revenait, c'est un chien enragé qu'on vient d'abattre.

J'aurais bien pu reprendre ma course ; mais je ne sais pourquoi, je voulus voir de plus près cette chose terrible : le chien enragé, dont le corps gisait sur la poussière de la place.

Il vivait encore ; seulement la balle dans le flanc l'avait rendu inoffensif. Hélas ! j'eus vite fait de reconnaître ce long poil fou, gris souris, et ces pauvres yeux disparates, baignés de larmes maintenant, qui se levaient vers moi pleins d'une joie triomphante.

Je compris tout : il m'avait rejoint, il était heureux.

Ah ! non, il n'était sûrement pas enragé, mon pauvre chien, et puis quand même ! je ne voulais pas qu'il meure là, sur cette pous-

sière qui souillait sa belle fourrure claire ; je le pris dans mes bras, demandant, tremblant de colère et de chagrin :

— Qui est-ce qui l'a tué ?

— Moi, dit un fermier, qui maintenant essuyait tranquillement le canon de son fusil sur sa manche.

— Misérable ! mais il n'était pas enragé....

— Pardon, jeune homme, il avait la queue rentrante, la langue longue ; et puis, vous savez, on n'est jamais trop prudent.

Cet homme-là, je crois que je l'aurais massacré, s'il ne s'était prudemment esquivé, et si je n'avais pas voulu rester près de la pauvre bête jusqu'au dernier moment.

Capitaine mourut là, la tête sur mes genoux, sur le banc de la place où je l'avais couché. Pendant deux semaines, il avait parcouru le pays, suivant ma piste, fuyant comme moi le château où Mme Marguerite n'était plus la maîtresse ; et au moment où quelques mètres seulement le séparaient de moi, cette balle l'avait couché par terre, parce que la faim l'avait maigri et qu'il avait effrayé un paysan.

Et à cet instant, dans la salle d'hôpital où ma mémoire repassait lentement ces faits, je croyais sentir encore dans mes yeux cet œil brun et cet œil bleuâtre, ce long regard doux qui, même après la mort du chien, était resté fixé sur moi.

Après, ç'avait été la misère, la vraie misère, les courses fatigantes de chaque jour vers ce but : « Paris, » qui semblait ne pas s'approcher, la marche épuisante, à peine soutenue par une nourriture dérisoire, et puis enfin, le dernier jour, la disette !

Un interne vint alors ; il m'examina, me fit porter du bouillon,

faible d'abord, dans lequel je me délectai ; puis, peu de temps après, un autre jeune homme, vêtu d'une très fantaisiste manière, s'approcha de mon lit. Il était d'une grandeur démesurée et maigre à proportion.

— Eh bien ! mon petit ami, me dit-il comiquement en venant près de moi, cela va donc mieux ?

— Laisse-le, Robin, dit l'interne ; il est encore trop faible pour parler

— Ah ! mon cher, reprit le géant, tu n'as jamais rien vu de pareil : ce grand gamin en vêtements déchirés qui tombe là-bas sur l'avenue, et qui, tout en cherchant à se relever, récite des vers latins. Les camarades m'ont dit que c'était du Virgile.... Moi, je n'ai pas fait mes études, je ne savais pas. Tu avoueras que j'ai le droit d'être curieux, de savoir quel drôle de personnage le sort a jeté devant moi.

Et pendant qu'il parlait, j'écoutais avidement ce son de voix traînante, avec la sensation très nette de l'avoir entendue déjà. Mais où? C'était en vain que je me fatiguais l'esprit à chercher.

— Ecoute, Robin, fit l'interne, reviens ce soir si tu veux. Je te permettrai de causer. Pour le moment, une explication serait compromettante pour sa santé.

Robin se pencha alors vers son ami, pour que je n'entende pas ce qu'il disait..., mais je surpris cette phrase :

— Il mourait de faim, n'est-ce pas?

— Tout juste, le pauvre !

Enfin, le soir, après un silence d'une demi-journée et de copieuses tasses de bouillon réconfortant, je me sentis prêt à partir pour les

antipodes. L'interne me retint néanmoins, et à la réflexion, je ne me fis pas prier. Que serais-je devenu, en effet, sans nulle ressource dans la capitale? Mieux valait pour une nuit encore dormir là tranquillement, inconsciemment. Le lendemain ne serait pas gai.

Comme on l'y avait engagé, Robin arriva assez tard. Il débuta dans son interrogatoire par cette appellation qui me blessait au dernier point :

— Mon petit ami....

J'allais avoir bientôt dix-sept ans, et lui, malgré sa haute taille, n'en portait certainement pas vingt sur ses minces épaules.

Il poursuivit :

— Mon petit ami, voulez-vous me dire votre nom?

— Etienne Bineau.

— Vous n'êtes apparemment pas très célèbre, car ce nom m'est inconnu. Originaire de?...

— De l'Aunis, monsieur.

— De l'Aunis! Mais, mon cher, savez-vous que c'est parfait : nous sommes compatriotes!

Et je me dis alors à part moi, dans un brin de nostalgie :

— C'est l'accent du pays que je croyais reconnaître.

— Votre profession? continua Robin.

— J'en cherche une.

— Ah! pourrais-je vous aider? Voudriez-vous crier des journaux dans Paris? Je connais une agence....

Puis aussitôt il se mordit les lèvres, et, se tournant vers l'interne qui écoutait :

— Mais j'oubliais qu'il a de l'instruction, ce garçon-là.

— Je voudrais donner des leçons de musique, hasardai-je avec effort.

— Musicien, c'est superbe.

Et me tutoyant tout à coup :

— Ta figure creuse me plaît, Etienne Bineau. Moi, je suis peintre, pas riche, car je débute ; et si j'ai du talent, il est à l'état naissant ; mais je t'offre mon amitié, parce que tu es drôle.

Je le trouvais bien drôle aussi, moi, et pourtant l'idée ne me serait jamais venue de faire de lui mon ami. Néanmoins j'acceptai son offre, et je lui tendis la main.

Le lendemain matin, aussitôt après la visite du docteur, nous franchissions bras dessus bras dessous le seuil triste de l'hôpital.

— Je sais, me dit-il alors confidentiellement, que ma concierge a trois fillettes, et qu'elle cherche pour elles un professeur. Il me semble que tu seras pour elle la perle désirée. Es-tu cher ?

— Cher ?

— Oui ; combien prends-tu du cachet, de la leçon ?

— Ce qu'on voudra.

— Ne t'avise pas de dire cela à la bonne femme, surtout ; elle se contenterait de te faire la révérence pour prix de ton art. Demande 5 fr. de l'heure d'abord, sauf à rabattre à 4, puis à 3 fr. si elle l'exige.

— Mais y pensez-vous ! dis-je à Robin ; je ne puis me présenter, même dans une loge de concierge, pour enseigner le piano, avec le costume dans lequel je me trouve.

— Cela n'est rien, mon petit ami, dit l'excellent garçon, en me tapant sur l'épaule; j'ai un vieux complet, qui est devenu trop court; il t'habillera merveilleusement....

Et il me toisait des pieds à la tête, comme s'il prenait mes mesures.

Tous ceux qui passaient m'intéressaient autant que si j'avais passé dix ans dans une Thébaïde; j'aurais volontiers suivi des yeux les moineaux, les chiens, les chats, tant la sensation de vivre, de voir, de sentir, m'apportait de bien-être inexprimable.

L'espoir était revenu plus vivace que jamais, à la pensée de devenir professeur et de gagner mon pain. Je touchais du doigt le bonheur....

Un aveugle passa; un caniche crotté le dirigeait dans la foule. Personne n'y prenait garde, mais, moi, je tressaillis.

L'autre pauvre aveugle, mon père, que j'avais fait le serment de rendre heureux, ne traversait-il pas en ce moment, à cause de moi, la plus douloureuse période de son existence?

Depuis six semaines, Mme Marguerite nous avait quittés; depuis six semaines, je m'étais follement enfui. Sans aucun doute, les domestiques, qui m'aimaient, avaient prévenu mon père. Sœur Françoise tout au moins s'était préoccupée de mon sort; et que lui avait-on répondu? Presque sûrement cette phrase : « M. Etienne est parti, nous ne savons pas ce qu'il est devenu. »

Quelles angoisses n'avait-il pas endurées! Quelles recherches n'avait-on pas dû faire! Et combien j'étais coupable de l'avoir laissé dans sa douleur, sans lui donner le moindre signe de vie!

— Quelle mine tu as, mon petit ! s'écria Robin, dans l'omnibus qui nous menait à sa chambre. Qu'est-ce qui te passe ?

— Rien, un peu d'inquiétude.... J'ai depuis très longtemps laissé mon père sans nouvelles. J'avais des moments durs à passer et je ne voulais pas l'émouvoir.... J'attendais un emploi quelconque.... Si vous voulez, Robin, quand nous serons chez vous, je lui écrirai.

— C'est cela, mon petit. Qu'est-ce qu'il est ton papa ?

Son ton drôle m'aurait fait rire, si je n'avais eu à lui répondre une triste chose !

— Il est aveugle, Robin.

— Ah ! le mien était un prince espagnol, que des malheurs ont ruiné....

Il disait cela avec sa voix de comédien qui laissait facilement deviner une plaisanterie, et je ne le crus pas.

Quelques heures après, j'avais rapidement changé de toilette, endossé le complet trop court qui ne me seyait peut-être pas si merveilleusement qu'avait bien voulu l'annoncer Robin, mais que je reçus avec une reconnaissance sans égale.

J'avais aussi écrit à mon père une longue lettre rassurante, où j'omettais les souffrances endurées, où je grandissais mes espoirs naissants de succès. Alors je descendis avec Robin, du cinquième étage jusqu'à la loge du concierge.

— Madame Pitot, dit le grand garçon, je vous amène un de mes amis, grand musicien, qui consent à donner quelques leçons ; j'ai pensé à lui pour vos filles....

— Ah ! monsieur est professeur ? reprit Mme Pitot, en me

regardant des cheveux aux pieds, de l'air d'une femme qui a des écus....

— Oui, monsieur est professeur, très grand artiste, madame Pitot, très grand artiste....

— Et est-ce que monsieur prend cher?

— Ah! cela, vous savez, madame Pitot, cela dépend du talent; comme monsieur est très fort, monsieur pourrait bien prendre très cher. Enfin, monsieur Bineau, consentirez-vous à donner à Mlles Pitot des leçons à 5 fr. l'heure?

— Oh! 5 fr.! gémit la pauvre femme.

Moi, je tremblais comme une feuille, et je sentais mon sang me couler tout froid dans les veines.

— Si madame trouve cela trop cher, hasardai-je timidement.

Robin m'adressa un sévère froncement de sourcils.

— Non, monsieur Bineau, dit-il, vous ne prenez pas trop cher, je vous connais....

— Si monsieur voulait me jouer quelque chose, fit la concierge, je pourrais juger du talent de monsieur.

Et, en effet, dans le fond de la loge sombre, il y avait un vieux petit piano, aux angles écornés, tout déverni, avec un clavier jaune comme de l'or.

— Un petit air d'opéra seulement, ajouta-t-elle d'un air rassurant.

— Quelque chose de gai, insinua Robin, cela plaira à Mme Pitot.

Quand j'eus posé mes doigts sur les touches, je sentis bien que je n'étais plus le même; là, je ne tremblais plus devant la concierge qui tenait ma vie sur le bord de ses lèvres, qui par un oui ou un non

allait décider de mon sort ; mais j'étais bien le maître de mon instrument, du pauvre piano, criard, poussif, j'en faisais ce que je voulais. Je l'entendais résonner dans la pièce sombre, avec ses sons de vielle, qui n'étaient point sans charme ; sous mes doigts, il accomplissait un dernier effort de vieux serviteur fidèle, et ce n'était point quelque chose de déplaisant à l'oreille que cet air brillant de danse, chanté par ce pauvre piano plaintif.

Quand j'eus fini, Robin était devant moi tout rayonnant, applaudissant du regard ; Mme Pitot jubilait.

— A la bonne heure, me dit-elle, voilà ce que j'appelle jouer ; ce n'est pas comme la petite d'en haut qui, censément, frappe comme avec des pincettes. Alors vous croyez, monsieur, qu'un jour mes filles seront aussi fortes que ça, si vous leur donnez des leçons ?

— Mais, madame..., objectai-je.

— Mais certainement, releva Robin, mais certainement, madame Pitot, surtout avec les dispositions de ces demoiselles.

Hélas ! comme ma joie s'envola vite, quand la concierge, comme si elle eût regretté d'avoir parlé trop vite, soupira, et, jetant un coup d'œil à des gens qui entraient, dit :

— C'est dommage que monsieur soit si cher !

— Songez, madame Pitot, reprit mon ami, songez qu'avec un nom aussi célèbre que celui que porte monsieur, quand on s'appelle Etienne Bineau, on ne peut prendre moins de 5 fr. l'heure.

Je vivais comme dans un rêve ; il me semblait impossible qu'elle acceptât ; et pourtant, si elle refusait, qu'adviendrait-il de moi ? Cinq francs, cinq francs, je voyais, ainsi que dans un mirage de

fièvre, de belles pièces d'argent, grosses, luisantes, sonores, toutes neuves frappées, danser devant mes yeux.... J'étais palpitant.

— Non, monsieur Robin, c'est impossible, c'est trop cher pour des gens qui travaillent.

J'allais ouvrir la bouche pour redescendre à 4 fr., quand mon ami me prit par le bras, en me pinçant fortement, à seule fin de m'imposer silence, et m'emmena vers la porte.

— C'est bien ennuyeux, madame Pitot, que vous n'ayez pas les moyens : ces demoiselles seraient devenues de grandes artistes.... Au revoir, madame Pitot. Venez, monsieur Bineau.

— Voulez-vous 4 fr. ? s'écria la concierge, dès que nous eûmes posé le pied sur le seuil.

— Oui, répondis-je très bas.

— Non, s'écria Robin, dont la voix retentissante couvrit la mienne. On ne marchande pas des leçons de musique comme des harengs ! madame Pitot.

J'étais au paroxysme de l'anxiété. Ce grand garçon gâtait tout.

— Eh bien ! entendu comme cela, fit alors la concierge, à mon extrême satisfaction. Nous prendrons deux heures par semaine, deux heures à 5 fr.

Deux heures par semaine ! je ne pus pas dire un mot d'arrangement, ni de remerciement. Ces choses-là se combinèrent entre Robin et la concierge ; je pris seulement la grosse main rouge de cette dernière et je la serrai avec effusion.

Quand je partis, je l'entendis glisser à l'oreille de son locataire :

— On voit bien que c'est un *artisse*, il est original !...

XV.

Depuis un an j'étais à Paris.

La fortune ne venait pas vite. Outre les petites filles de la concierge, qui trois heures par semaine me faisaient blanchir les cheveux, j'avais d'autres élèves : la nièce de la mercière et son fils, un élève en pharmacie, puis un autre gamin, élève de Condorcet, s'il vous plaît, qui ne mordait à rien, pas même à la musique.

Or, avec tout ceci, je ne touchais guère plus de 100 fr. par mois. Là-dessus, je payais ma chambre, voisine de celle de Robin, une pension — si modique — et il me fallait encore envoyer un louis en Touraine pour l'autre pension, celle de ma petite fille Annette.

Combien de fois cette pensée-là m'a-t-elle soutenu dans mes courses longues, durant des leçons énervantes, quand les enfants m'accablaient de notes fausses, n'entendaient rien à l'harmonie du

morceau, jouaient, selon l'expression vivante de Mme Pitot, « comme avec des pincettes. » Je voulais être aussi patient que l'était



Annette.

Mme Marguerite, et je voulais devenir riche pour envoyer « ma fille » dans une pension de Tours.

Et quelle joie, quand elle sut écrire et que je reçus sa première lettre ! lettre touchante, dont les mots en désordre dansaient dans

tous les sens du papier, mais où elle me disait qu'elle m'aimait bien et qu'elle était ma petite fille. Quelle fierté je sentis en me disant que c'était bien un peu mon courage, si cette enfant grandissait, se fortifiait, commençait tout doucement à s'instruire. Et j'épargnais, j'épargnais sans cesse sur les plus menues petites choses, éprouvant une joie très grande à me priver pour elle, me délectant dans cette paternité illusoire.

Avec Robin, j'avais fait la connaissance de beaucoup de peintres et d'étudiants ; l'un de ses camarades surtout m'était très utile ; il avait un piano chez lui, un piano qu'il avait mis à ma disposition, et où, dès que j'avais un instant libre, j'accourais, même en son absence, pour oublier les fastidieuses leçons et les inintelligences musicales de mes petits élèves.... Quand j'étais seul, je chantais, je reprenais avec une mélancolie pleine de charme les morceaux que j'avais jadis étudiés avec Mme Marguerite ; et alors, il me semblait la sentir près de moi, je croyais entendre le son très faible de sa voix, comme autrefois quand je détaillais mal une phrase et qu'elle m'en expliquait la pensée....

C'est que sa perte était toujours pour moi aussi douloureuse. Je pouvais bien tout le jour être entraîné dans l'agitation fébrile des Parisiens ; je pouvais bien me laisser prendre aux exigences de mon métier, qui des heures entières liait mon imagination ; mais quand je me voyais seul, je cherchais, comme d'instinct, cette âme maternelle qui me connaissait si bien jadis, qui répondait si bien à la mienne, et qui m'avait pour toujours laissé.

Et ce n'était point quand j'avais connu son dernier acte de bonté

à mon égard que mon affection avait pu s'éteindre. Un jour, mon père ou plutôt, en son nom, la sœur Françoise, m'avait écrit :

« Mon cher enfant,

« Mme de Longueville du Manoir, dont la perte t'afflige si amèrement, a eu pour toi, avant de mourir, une intention particulière ; elle t'a légué la moitié de sa fortune.... Nous aurons quelques difficultés à cause de son mari, qui espérait recueillir l'héritage entier.... »

J'avais reçu cette lettre-là un soir d'hiver, dans ma chambre sans feu, au moment même où, n'ayant que peu de leçons, je calculais la problématique manière dont je vivrais le mois suivant ; mais je me rappelle que, de la même plume dont je posais mes additions et mes soustractions sur mon carnet, je répondis sur l'instant à mon père :

« Je ne me disputerai pas pour un peu d'argent avec M. de Longueville du Manoir ; j'aimerais mieux mourir de faim que d'accepter un morceau de pain de sa main ; je lui écris dès ce soir qu'il peut tout garder. Il me reste le plus précieux dans tout ceci : la dernière pensée pleine de tendresse qu'a eue pour moi Mme Marguerite. »

C'était de cette façon que j'étais encore pauvre.

Robin était demeuré un ami très dévoué, un peu fantasque, gai parfois au point de vous lasser, mais spirituel et bon pour tous. Nous mangions à la même table ; et là, nous causions, heureux de nous retrouver.

— Sais-tu, Robin, j'ai trouvé un autre élève.

— Un élève à 5?

— Hélas ! non, un élève à 3....

Car j'avais des tarifs différents ; et si je pouvais me donner pour professer à 5 fr. par heure, c'était une victoire ; entre nous, nous appelions cela : gagner un élève à 5....

Quel commerce, grand Dieu ! dont je rougissais, mais qui me nourrissait néanmoins.

Un autre jour, c'était Robin qui portait la bonne nouvelle.

— On m'a commandé une copie au Louvre.

— On m'a acheté un paysage.

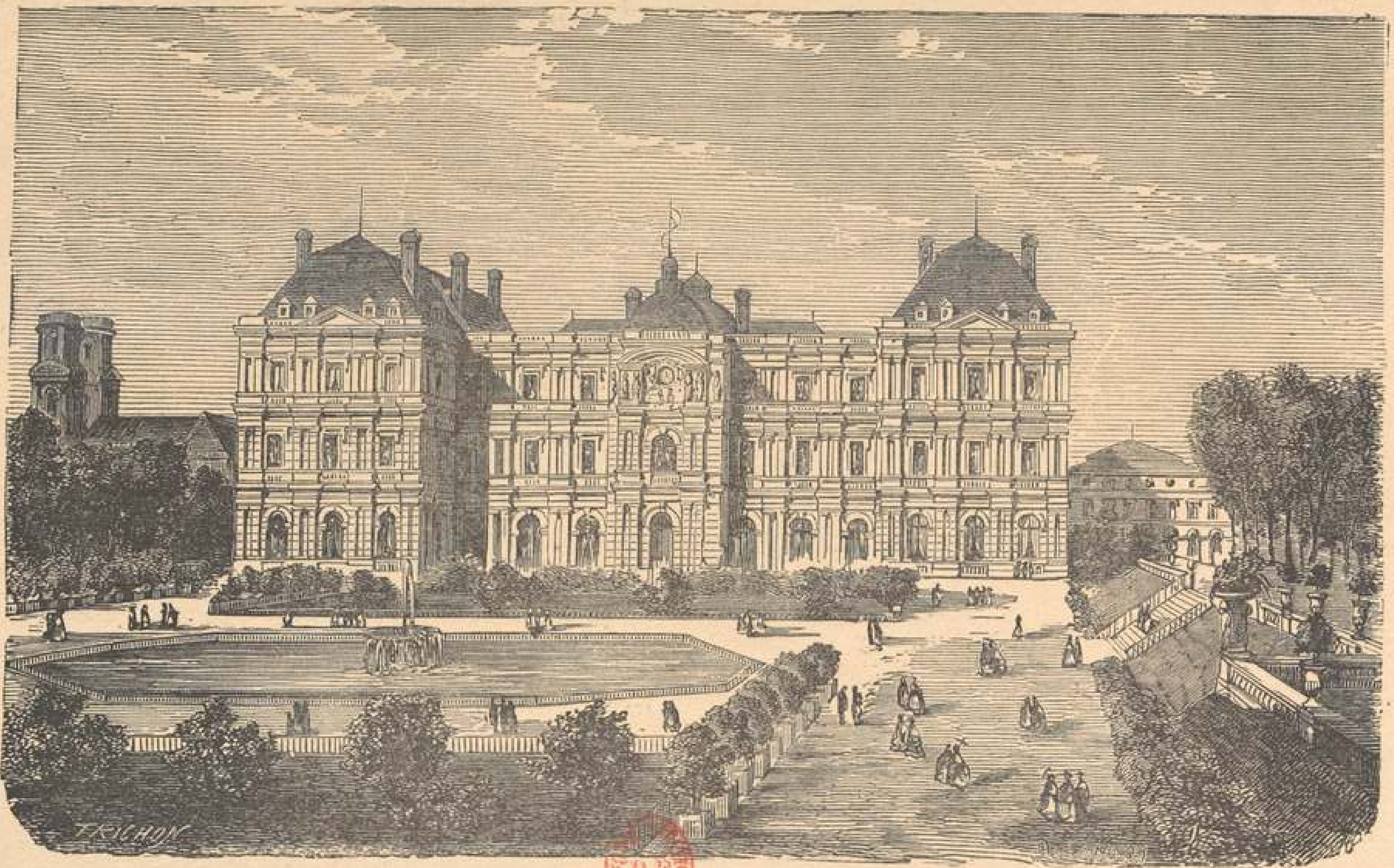
— Je vais commencer un portrait : le portrait de Mme Pitot !

Un portrait, le premier portrait, quel triomphe !

Robin, qui était excessivement paresseux, n'en voulut rien faire ce jour-là, pour fêter le travail du lendemain. De mon côté, j'avais eu congé chez mes élèves ; il me proposa d'aller au Luxembourg.

Or, ce qu'était réellement Robin, je n'en savais guère à ce moment-là le premier mot ; il lui était bien échappé par-ci par-là quelques phrases comiques sur son passé, mais des phrases si baroques, qu'on y devinait une mystification du farceur artiste. Il semblait qu'il aimât assez cacher ce qu'il avait été dans sa jeunesse ; c'est pourquoi, ne voulant provoquer aucune confidence, je m'étais tu sur les détails de ma vie.

Ce jour-là pourtant, l'été de la Saint-Martin qui dardait son pâle rayon sur l'eau dormante des bassins, les bandes de moineaux qui s'abattaient comme des taches noires sur les femmes de marbre



Il me proposa d'aller au Luxembourg.

blanc, la joie triomphante qui nous emplissait surtout, portaient aux épanchements.

Un petit pâtissier passa; il marchait sur la pierre qui ceignait les bassins, l'eau tranquille refléta sa forme blanche ; quand il vint près des statues, les moineaux s'envolèrent avec un concert de piaillements, et moi, tout songeur, je le regardais s'éloigner, pensant qu'avant d'être un vieillard de dix-huit ans, grave et sérieux, professeur de musique, j'avais vécu insoucieux de tout, dans cet habit sans tache ; que, moi aussi, j'avais été un petit mitron naïf et gai, qui effrayait par ses chansons joyeuses les moineaux de la Rochelle.

— Vois-tu, dis-je à Robin, pressé par le besoin de chasser la tristesse qui me gagnait, il fut un temps où, moi aussi, je courais la ville avec une corbeille de gâteaux pareille à celle-là, dans le même accoutrement ; et ce temps-là, c'était le meilleur.

— Ah ! me répondit-il, vivement intéressé, tu as été chez un pâtissier? Je croyais que tu avais reçu une instruction énorme ! Où exerçais-tu ce noble métier?...

Je répondis, rêvassant toujours :

— A la Rochelle, chez M. Laquardière....

Son regard prit une expression étrange, il avait des yeux que je ne lui connaissais pas, en même temps qu'avec un léger frémissement de voix il me demandait :

— En quelle année ?

— C'était en juillet de l'an de grâce 1875, répondis-je en plaisantant à mon tour, que je quittai mon bon maître....

Et je détournai la tête, subitement attiré par le pâtissier, qui, bizarre coïncidence ! jouait aux billes là-bas avec un petit manœuvre maçon, quand soudain mes épaules fléchirent sous l'accablement de deux poings vigoureux qui s'y abattaient.

— Etienne, criait Robin, Etienne, regarde-moi.... Tu ne me reconnais pas ? tu ne reconnais pas le petit maçon de la Rochelle, ton joueur de billes, ton remplaçant chez M. Laquardière ?

— Comment ! Robin, tu serais ?...

— Mais oui, c'est moi, à qui tu as généreusement pardonné, après que je t'avais fait perdre ta place.

Nous nous étions laissés tomber sur un banc voisin, le souvenir perdu dans ces choses passées qui nous semblaient si lointaines, quand il n'y avait pas cinq ans qu'elles s'étaient accomplies. Ce fut Robin qui, le premier, interrompit cette rêverie par son éternel accent de gaminerie :

— C'est drôle tout de même !

C'était plus que drôle, c'était touchant de se reconnaître ainsi, après avoir vécu dans une si grande intimité sans s'être rien dit du passé. Moi, je me sentais bien un peu d'émotion quand je me rappelais l'affection née chez moi pour mon successeur le jour où je lui avais pardonné devant la boutique de M. Laquardière, quand je comparais le garçon vulgaire d'autrefois à l'artiste vrai que j'avais devant moi.

— Mais comment es-tu venu ici ? lui demandai-je.

Alors il me raconta son histoire, qui par quelques endroits ne différait pas de la mienne. Il était paresseux, étourdi, ne pouvait

tenir aucune place, crayonnait toujours sur toutes les surfaces qui s'offraient à sa vue, au lieu d'accomplir sa tâche. Il avait dû bientôt fuir Mme Laquardière, qui l'avait pris en horreur. Ensuite, sa mère était morte. Après avoir couru de maison en maison, ne restant pas huit jours en chaque endroit, il avait trouvé le toit d'un vieil original de peintre pour l'abriter. Le vieux maître lui avait donné quelques principes et quelque argent, et c'était avec cela qu'il était venu végéter dans la capitale.

— Seulement, ajouta-t-il quand il eut fini son récit, je n'aime pas à crier par-dessus les toits que j'ai servi chez les autres; c'est pour cela que je laisse planer un mystère sur ma vie. Pour toi, mon petit Bineau, je ne t'avais jamais oublié; ton acte de bonté m'avait impressionné plus que je ne saurais le dire; et si je ne suis pas plus mauvais à l'heure qu'il est, l'influence de ton exemple n'a pas été la moindre parmi celles qui l'ont permis. A ton tour, maintenant, de me raconter tes aventures.

La brume du soir, les allumeurs de réverbères, les employés revenant de leur bureau par le jardin, nous trouvèrent encore là évoquant les souvenirs de notre enfance, causant, causant toujours, trouvant un charme tout nouveau à dévoiler ce que nous avions tu jusqu'alors, et un charme plus doux encore à sentir que nous étions amis, amis de jeunesse, amis fidèles et vrais.... pour la vie.

Robin, qui passait sans transition du sentiment à la réalité de la vie pratique, et pour qui cet après-midi avait été bien sérieux, se leva tout d'un coup :

— Mille pardons ! dit-il, mais il faut que j'aille acheter une toile

et des couleurs. Demain matin, première séance avec Mme Pitot, tu sais ?

— Oui, j'y pense. Adieu.... N'est-ce pas que cela fait du bien d'être amis comme nous le sommes?

Il eut un geste comique :

— Tels Oreste et Pylade....

Et il s'en fut en grandes enjambées. Pendant quelque temps, je suivis sa haute et mince silhouette sous les arbres, puis il se perdit dans l'ombre ; alors je repris ma place sur le banc.

Les gens passaient comme des fantômes; dans le lointain, les statues se confondaient dans le brouillard ; sur les bassins aussi il venait un peu de vent, les reflets de la lune et des réverbères flottaient doucement comme des étoiles tombées d'en haut, et je ne pouvais partir. Qui m'eût dit, quand je jouais aux billes devant les si belles tours de la Rochelle ?...

XVI.

Ils arrivèrent tous, Robin et sa bande d'amis, un jour que, profitant des complaisances de mon camarade et d'un répit entre deux leçons, je m'exerçais à chanter sur le piano qu'on voulait bien me prêter.

Ils étaient montés à pas de loup ; ne les entendant pas, j'avais continué. Dès le dernier accord, ils débordèrent tous dans la chambre, levant leurs chapeaux, tapant des mains :

— Bravo ! Bineau, *bis*.... *bis*.... Ta voix est merveilleuse. Recommence donc !

Mais parmi tous ces joyeux garçons, j'étais toujours demeuré timide comme une fille, je me tenais volontiers à l'écart, et il m'en coûtait extrêmement de chanter devant eux. Il faut dire cependant

qu'ils m'encourageaient largement par leur approbation. Ils firent si bien, que de nouveau je me mis au piano.

Alors les exclamations redoublèrent : J'avais une fortune dans la poitrine avec une voix pareille ; c'était péché de laisser dormir un semblable organe ; il faudrait me *produire* dans le monde, je gagnerais un argent fou ; j'étais le plus favorisé d'entre eux, etc....

En attendant que la gloire me vînt, ils me demandèrent de venir chaque soir chez l'ami commun, Henri, celui qui mettait son instrument à ma disposition, et de leur donner un concert.

C'était le carnaval ; le Paris riche donnait fêtes sur fêtes ; nous autres, étudiants pauvres, nous nous contentions de petits concerts intimes chez l'ami Henri. Mais j'avais ma fête aussi, une fête qui me chantait dans le cœur depuis longtemps, une espérance tendrement caressée qui allait enfin se réaliser. J'avais eu quelques nouveaux élèves, j'avais depuis bien des mois vécu d'économies, et j'avais épargné assez de gros sous pour penser sérieusement à un voyage en Poitou.

Depuis bientôt deux années, je n'avais pas vu mon père, et l'idée de vivre, ne fût-ce qu'une journée, auprès de lui était devenue pour moi une obsession. Mon voyage ne serait pas long sans doute, huit jours en tout peut-être. — Il ne fallait pas perdre de leçons. — Le temps de courir près de Poitiers, de passer quelques jours à Sainte-Cécile ; d'aller embrasser ma petite Annette et de revenir par Chinon....

Je me faisais une joie enfantine d'aller surprendre les sœurs qui m'avaient pris en affection, d'arriver à l'improviste auprès de mon

cher père, de lui dire mes premiers petits succès, de lui raconter ma vie, ce qui, par correspondance, était toujours bien écourté.

Hélas ! quelques jours avant mon départ, il me vint une lettre de Touraine, une triste lettre, qui me fit pleurer. Il était arrivé un terrible accident à ma pauvre petite Annette : elle avait voulu se rendre utile, remplir chez la paysanne qui l'élevait l'office d'une grande personne, et voilà qu'en voulant gagner un grenier à l'aide d'une échelle, elle était tombée d'une hauteur assez considérable et s'était cassé le bras. La paysanne, tout éplorée, m'écrivait qu'elle ne savait que devenir, que l'enfant resterait peut-être bossue, parce que l'épaule avait reçu un heurt affreux; que si elle était riche, on l'enverrait en ville, où un appareil redresserait vite la pauvre petite épaule....

Je n'hésitai pas longtemps; quelques instants après, les 200 fr. d'économie destinés à mon voyage, changés maintenant en mandat-poste, couraient sur la Touraine, et je ne regrettais aucune des joies que m'eût procurées cette vacance d'une semaine.

Seulement je me désolais, comprenant très bien que cette somme-là était insignifiante pour un traitement régulier; si elle allait rester bossue, ma pauvre petite fille !

Et pourtant il fallait aller quand même, sous les giboulées de mars, qui transperçaient mes habits usés, il fallait entendre, tout le jour, mes petits élèves me ressasser des airs connus; il fallait, le soir, ne pas faire trop mauvaise figure quand les camarades venaient m'entourer, gais jusqu'à la folie, me demandant de leur chanter le dernier opéra.

« Mon bon monsieur, m'écrivait la Tourangelle, la petite Annette est partie pour la ville avec mon homme ; le médecin a dit que cela se guérirait ; la petite est bien contente, elle vous remercie : elle avait tant peur d'être difforme ! Je ne sais si les 200 fr. suffiront.... »

Cette dernière phrase-là me torturait l'esprit ; je cherchais un moyen qui pût complètement rétablir *ma fille*, et je me rendis ce jour-là chez l'ami Henri, plus taciturne que jamais. Rendu là, je fis contre fortune bon cœur, et je me mis au piano ; mais l'un de mes amis qui manquait au rendez-vous entr'ouvrit bientôt la porte.

— Bineau !... Bineau !...

— Qu'y a-t-il ?

— Je viens de voir le grand chanteur X. désolé. Il avait promis de prêter ce soir son concours dans une audition musicale au faubourg Saint-Germain, chez Mme .... — pardon, le nom m'échappe. — Le voilà pris maintenant d'un enrouement subit ; pas de remplaçant. Je t'ai proposé ; tu vas y aller, n'est-ce pas ?

Y aller, moi ? Cet ami-là était fou sans doute. Me lancer dans un salon inconnu, moi Etienne Bineau, pour chanter à la face de toute une société élégante, allons donc ! Il se moquait de moi plutôt.

Mais alors tous ceux qui étaient présents se mirent de la partie, ils répondirent tous en chœur à mes objections.

— Je n'ai pas l'habit qui est d'usage dans ces soirées.

— Nous t'en prêterons un ; cela se fait entre amis.

— Je ne puis me présenter sans avoir été demandé.

— Si, puisque tu remplaces le chanteur X.

— Je n'oserai jamais.

— C'est le début de ta fortune.

Soudain une idée me vint, et ce que n'avaient pu faire les observations de tous mes amis ligués contre moi, le souvenir de ma petite Annette l'accomplit. Ne fallait-il pas gagner l'argent qui lui rendrait ses petits membres droits et forts d'autrefois? C'était une chance unique, qui me mettait au supplice, mais qu'il m'était défendu de repousser.

— C'est bien, je vais y aller, répondis-je machinalement.

Après, tout ce qui se passa est vague dans mon souvenir, vague comme un rêve qui s'efface. Robin était là, plus près de moi que les autres; il n'avait plus sa fatigante gaieté d'habitude; il devenait sérieux pour me fortifier, pour m'encourager. Et moi, je n'avais jamais tant douté de mon talent. Je soutenais que je n'étais pas capable de donner la première note.

— Va toujours, me disait-il, tu étonneras tout le monde!

Je ne sais comment je fus habillé presque instantanément ; ils me conduisirent tous dans la rue, où un fiacre, amené par je ne sais qui, m'attendait. Je sentais mes mains froides comme celles d'un évanoui, ils me les pressèrent tous avec une amitié chaleureuse, puis je fus emporté dans les ténèbres.

L'ami complaisant avait donné l'adresse au cocher ; quant à moi, je ne savais pas où j'allais. Quand la voiture s'arrêta, je descendis ; un valet en livrée vint au-devant de moi, me prit mon pardessus et me demanda si j'étais le chanteur attendu....

— Oui ; voulez-vous m'indiquer le chemin?

Après la rue sombre et la rouge lueur des réverbères, cette

lumière électrique, blanche comme le jour, produisit sur mes nerfs une salutaire réaction ; il me semblait que je revivais soudainement. L'escalier était couvert de fleurs ; sur le palier du premier, à travers une série de portières levées, j'aperçus la lumière plus intense, les femmes en toilettes claires, la soirée enfin. Le domestique me fit entrer dans une pièce contiguë, réservée aux artistes, où il y avait des instruments de musique, des plateaux pleins de rafraîchissements, des sièges en désordre, et sur l'un d'eux, un vieillard qui dormait étendu, près de lui une boîte à violon.

— Voulez-vous prévenir, dis-je au valet, que M. X. n'a pu venir ce soir, étant souffrant, et que je vais essayer de le remplacer?

Il me laissa seul avec le vieux musicien endormi, et je me mis à écouter. Il y avait à ce moment-là un harpiste qui tenait suspendue toute l'assemblée ; il était très habile, il jouait une fine musique ; un instant j'oubliai le martyre que j'endurais ; mais quand mes yeux tombèrent sur le programme de la soirée, qu'on avait posé là pour guider les musiciens, quand je vis ces deux noms se suivre : M. L., *morceau de harpe*, — M. X., ténor, toute une angoisse m'envahit de nouveau ; la porte de l'escalier était ouverte, la porte de la rue, la rue déserte, tout cela m'appelait, m'attirait impérieusement ; je voulais fuir.... Une vision me retint heureusement ; je crus voir passer devant moi une petite ombre difforme ; et dans ces épais cheveux noirs, dans ces grands yeux tristes, dans sa petite robe simplette, je reconnus Annette, ma fille....

— Mesdames, dit une voix dans le salon, nous espérions entendre ce soir le sympathique ténor X. Il est malheureusement

souffrant, et nous envoie un de ses jeunes amis pour le remplacer.

Alors je me levai, et j'entrai.

Il y eut un froufrou de robes, un battement d'ailes d'éventails ; je sentis sur moi une infinité de regards.

— Vous n'avez pas votre musique ? me dit le pianiste.

— Merci, je m'accompagne moi-même et par cœur.

— Qu'allez-vous chanter ? me dit le maître de la maison, en me serrant rapidement la main.

Tout à l'heure, dans l'effarement de la dernière minute, j'avais choisi presque au hasard un fragment de la chanson de *Roland*, que je m'étais amusé jadis à mettre en musique. J'avais choisi cela, parce que c'était mon œuvre propre, et que je possédais mieux ma voix, quand il s'agissait de chanter mes compositions.

C'était un air extrêmement simple, comme le comportait le poème très naïf ; il s'agissait d'exprimer en musique la mort de Roland à Roncevaux, les plaintes du paladin, ses dernières ardeurs ; et pour insinuer dans le tout quelque chose de mélancolique, j'y avais glissé l'air tant aimé autrefois, la chanson de l'ogre, qui revenait, ainsi qu'une ritournelle, à intervalles réguliers, accompagnée par une variation très légère.

D'abord, ma voix trembla beaucoup ; puis bientôt tout ce décor fastueux qui m'entourait disparut ; je me retrouvai seul avec moi-même, seul avec mon œuvre, que, très naturellement, je chantai comme je devais le faire.

Peu à peu le bruit des éventails s'était apaisé ; on n'entendait plus rien dans les salons, pas un souffle.

Quand j'eus fini, la peur me reprit. Si l'on allait rire de moi, de ma musique, si j'avais eu une présomption ridicule, en venant chanter cela....

Mes craintes furent courtes ; à mon dernier accord succéda une silencieuse seconde de surprise ; puis un long murmure flatteur, des applaudissements ; tous les hommes se levèrent avec enthousiasme, ils criaient : Bravo ! c'est parfait ! c'est charmant ! Et moi, je sentais que je devenais fou, que les lumières m'éblouissaient, que ma timidité me reprenait ; je me glissai le long des tapisseries, et pendant qu'on me donnait encore des louanges, je gagnai le petit appartement des musiciens. Là, ne sachant plus rien, ne voyant plus rien, je m'accoudai sur une table, à genoux par terre, et je fondis en larmes.

— Mon cher enfant, qu'avez-vous, dit le vieux violoniste, qui s'était réveillé, vous n'êtes donc pas content? Mais vous venez d'avoir un vrai triomphe ; il y a de quoi se griser à des bravos comme ceux-là, quand on a votre âge ; vous avez une voix admirable.

Je perdais l'esprit.

— Mais non, ce n'est pas vrai, ils se moquent de moi.

— Que dites-vous, mon jeune ami?

A ce moment, la porte s'ouvrit : c'était la maîtresse de la maison qui entrait. J'étais très confus qu'elle me surprît au milieu de ces larmes nerveuses.

— Vous nous avez causé une bien douce émotion, monsieur, me dit-elle ; je viens vous remercier du plaisir que vous nous avez fait,

à moi surtout; j'ai retrouvé, dans votre musique charmante, un air que je croyais presque inconnu : la chanson de l'ogre.

— Madame..., murmurai-je alors, tremblant, frappé de ses traits que je venais d'apercevoir, et ne pouvant achever.

— C'est M. X. qui vous envoie, n'est-ce pas? Mais tout le monde demande votre nom; on me répète que déjà vous devez être célèbre; comment vous nommez-vous?

— Etienne Bineau, répondis-je, souriant de bonheur.

Et comme elle poussait un cri de joie, je ne pus m'empêcher de saisir ses mains, disant comme autrefois :

— Mademoiselle Henriette!

Nous étions devenus silencieux depuis un long moment; maintenant, moi, je riais comme un enfant en joie, et elle, ne pouvait retenir ses larmes; enfin, elle me dit :

— Comment! c'est mon pauvre petit Etienne d'autrefois que je retrouve maintenant presque un homme, avec un talent comme celui-là! Car savez-vous bien, mon enfant, que, pendant que vous chantiez tout à l'heure, j'ai vu des gens pleurer; et chez moi l'on est habitué — je le dis sans vanité — à d'excellente musique.

— Vous êtes trop bonne, comme toujours.

— Non; mais je suis curieuse, et je voudrais bien entendre tout de suite le récit de ce qui vous a amené au point où vous êtes. Comment va mon vieil ami Jean Bineau? Depuis cinq ans, j'ai tant couru le monde.

— Mon père est aveugle, madame.

— Aveugle, mon pauvre Jean! Mais vous, vous êtes riche maintenant.

Je me mis à rire.

— Pas encore; et tenez, je vais partir, madame, car je vous retarde, et vos invités vont s'étonner de ne plus vous voir dans leurs rangs.

— Venez vous-même au salon.

— Pour chercher des compliments? Les vôtres me suffisent, madame; mille mercis, je me sauve.

Et, joignant le geste à la parole, je me précipitai dans le grand escalier débordant de lumières, pendant qu'elle me jetait cette phrase en manière d'adieu :

— Surtout venez demain me raconter tout.

A peine étais-je sorti, qu'un laquais courut après moi.

— Pardon, monsieur, mais on m'a dit de vous demander votre adresse.

— Mon adresse?

— Oui, tout le monde au salon demande, à ce qu'il paraît, où vous demeurez.

Et, à l'extrême stupéfaction du pauvre garçon, je lui dis le nom de la rue populeuse que j'habitais dans la Cité, mon numéro et mon étage.

— Au sixième? me fit-il répéter.

— Oui, au sixième.

Apparemment, cette rue et cet étage me firent baisser dans son estime, car il s'en fut avec un imperceptible salut, et le sourire protecteur des gens élevés en dignité.

Au fait, cela m'était indifférent. Trop de joies m'inondaient à la

fois pour que je fusse humilié par un si petit détail. J'avais retrouvé celle qui avait été notre providence durant mon enfance, et je l'avais retrouvée avec cette bonté d'autrefois, bonté pleine de gaieté juvénile et de simplicité. J'avais remporté mon premier succès, et le vieux maître de violon avait appelé cela un triomphe. J'allais être connu de tous ces gens riches; les camarades avaient eu raison, c'était peut-être mon premier pas vers la fortune.

J'allais à petits pas, peu pressé de rentrer chez moi, assez disposé à me délecter dans mon bonheur. La nuit était fraîche, les ténèbres me baignaient, m'apaisaient, après cette soirée de fièvre. Quand j'eus regagné mon sixième étage, la matinée était déjà assez avancée. J'avais dans la banlieue une leçon à donner presque dès le lever du soleil. Je trouvai plus simple de ne pas me coucher. J'allumai seulement une chandelle, pour écrire vite à mon père tous les événements qui m'agitaient.

Et je devinais bien à l'avance les larmes de joie et d'orgueil que verseraient deux pauvres yeux aveugles à la lecture de cette lettre-là.

Quand, à midi, je revins de mes leçons, on me remit une lettre cachetée ; l'élégant papier me surprit d'abord, et le concierge me dit avec tant de cérémonie : « C'est une livrée qui a apporté ça pour monsieur, » que je me demandais d'où venaient à mon égard ce respect et cette politesse inaccoutumés.

« Mon cher Etienne, me disait — si je mettais Mlle Henriette, c'est toujours le nom que je lui donne dans mon cœur — me disait Mlle Henriette, je vous envoie les cinq billets de 100 fr. que je desti-

nais au ténor M. X. Ne manquez pas de venir tantôt ; mon mari sera heureux de vous connaître après votre triomphe d'hier. »

Et, fou de joie, j'étalai sur ma table les 500 fr. : je me sentais si riche et si puissant ! Enfin, ma petite Annette pourrait être soignée ; elle redeviendrait alerte, comme les fillettes de son âge ; grâce à moi, elle pourrait reprendre ses jeux, n'être pas l'objet des moqueries des autres enfants.... Annette ne serait pas bossue !

Un effroyable vacarme dans l'escalier vint me faire revenir à moi-même ; et tous les amis, la bande entière, Robin en tête, envahirent ma petite chambre.

— Eh bien ? disaient à la fois toutes ces voix.

— Je suis content, fis-je, un peu gêné pour raconter mes succès.

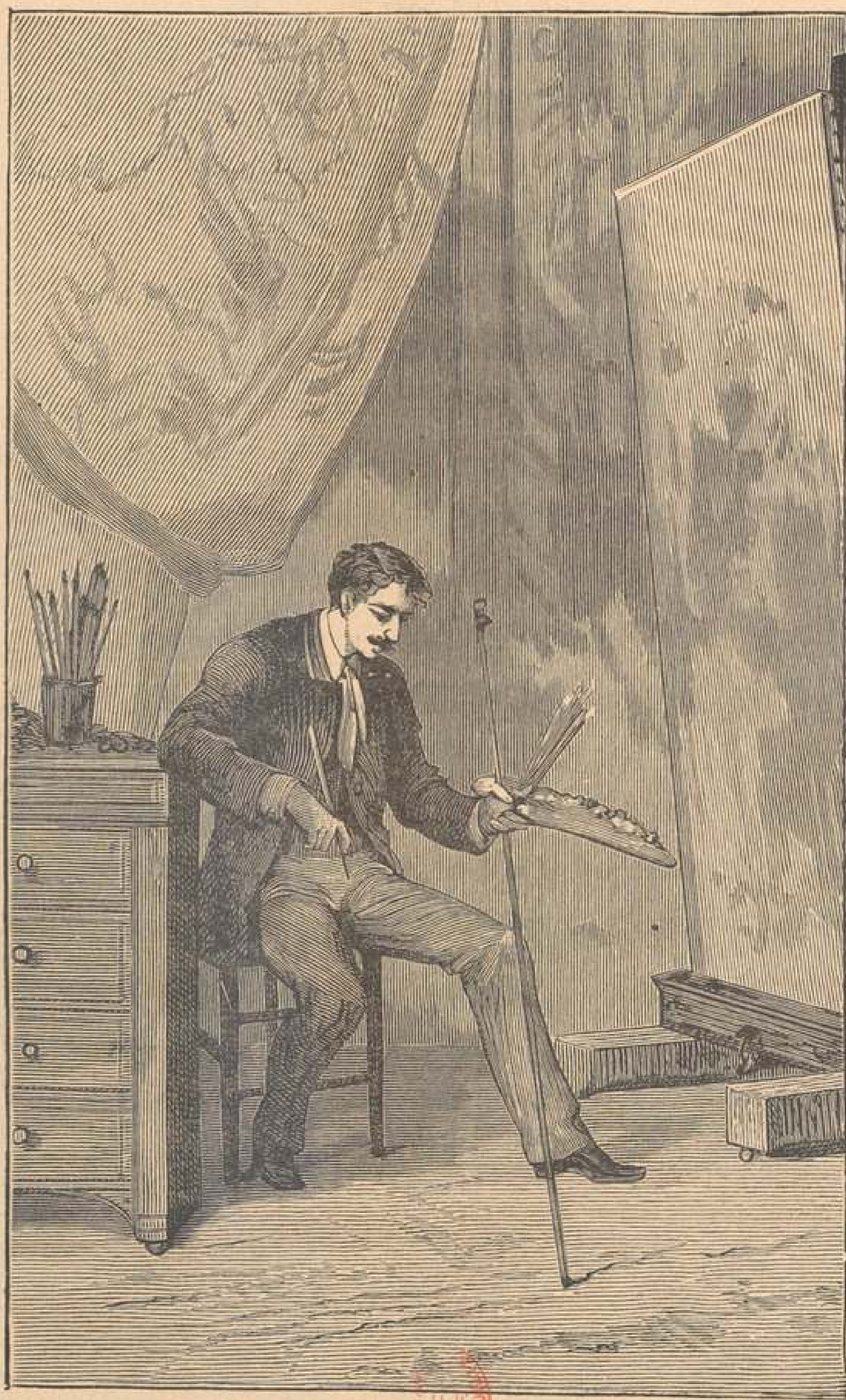
— Oui ; mais enfin, qu'as-tu chanté ? qu'a-t-on dit ? A-t-on applaudi ?

— J'ai chanté ma chanson de *Roland*, repris-je en souriant, et l'on m'a applaudi....

— Applaudi, applaudi ; mais il y a mille manières d'applaudir, que diable ! Etait-ce par politesse pour la maîtresse de la maison ?

— Voilà ce que m'écrit la maîtresse de la maison, jadis notre voisine, qui, quand nous étions de pauvres gens en Aunis, veillait à ce que rien ne nous manquât.

Quand ils eurent vu les billets de banque, quand ils eurent lu le mot d'éloges que m'adressait Mme Lantral, ce fut un concert d'exclamations, des ah ! des oh ! qui n'en finissaient point. Ils n'étaient pas jaloux, mes amis, et ils se réjouissaient avec moi. Robin surtout ne pouvait contenir son bonheur.



Robin se chargea d'orner mes murailles de ses œuvres.

— Ah ! mon pauvre petit Bineau, me dit-il, il faut que je t'embrasse.

Quand, quelques années plus tard, il eut une médaille au Salon, je ne lui ai pas vu plus de joie....

Alors, bon gré mal gré, il me fallut conter tout en détail, expliquer ce que jadis Mme Lantral avait été pour nous, narrer confusément à la fois le passé et le présent. J'en étais étourdi, et cela menaçait de se prolonger ; car, un instant après, la concierge gravissait mes six étages pour me porter une lettre.

Elle était écrite sur papier armorié, cette lettre, et venait d'un baron qui m'avait entendu la veille et me priait de passer chez lui dans quelques jours ; nous réglerions ensemble, disait-il, les préparatifs d'un concert qu'il voulait donner, et puis il désirait vivement que je fusse le professeur de son fils.

— Chez les barons ! s'écriaient mes amis, bientôt chez les comtes, pourquoi pas chez les princes ? Ah ! Bineau, tu n'oublieras pas cette soirée.

Non, je ne devais jamais en perdre le souvenir. Je ne devais pas être ingrat non plus envers ceux qui m'y avaient envoyé comme de force ; je vins les remercier.

— Ah ! maître ! dirent-ils plaisamment, nous sommes bien heureux !

Un mois plus tard, je quittai ma petite chambre du sixième étage pour un appartement plus confortable et plus en rapport avec ma nouvelle position ; je le meublai tant bien que mal avec l'argent gagné déjà. Robin se chargea d'orner mes murailles de ses œuvres.

D'autres amis qui sculptaient m'offrirent de jolies études; je pouvais désormais, sans honte, recevoir chez moi tous mes élèves.

La fortune avait frappé à ma porte ; dans le monde élégant et artistique, depuis le concert de Mme Lantral, il était de mode d'inscrire mon nom sur le programme des soirées ; des journalistes en renom m'avaient un peu fait connaître, les élèves m'arrivaient à foison.... Et j'avais, comme bon avocat près de l'opinion publique, ma grande jeunesse. On disait de moi dans les salons :

— Etienne Bineau, le petit ténor....

Annette, rétablie depuis quelques jours seulement, venait d'être mise en pension à Tours. Je voulais que « ma fille » fût une personne accomplie. Quant à mon père, que j'aurais tant désiré revoir, tandis que mes occupations nouvelles me liaient à Paris, au lieu de l'appeler près de moi, je le laissais à Sainte-Cécile : j'avais mon dessein.

XVII.

J'eus bientôt parmi mes amis une étrange réputation ; ils disaient entre eux que je devenais avare.

Mais je les laissais dire ; je savais qu'ils m'aimaient bien, et que ce qu'ils affirmaient à grand bruit, ils ne le pensaient pas. Si, du reste, réputation fut jamais méritée en apparence, c'était bien celle qu'ils me faisaient là. Il était clair qu'avec cette fantaisie naissante que le public avait prise pour moi, je gagnais une vraie petite fortune. Or, je vivais comme un ermite, je délaissais mes camarades plus qu'autrefois ; durant mes heures libres, je travaillais à composer de petites choses légères, que je devais chanter plus tard. La seule dépense que je me permis un jour fut bizarre et peu en rapport avec ma manière

de vivre. Je m'avisai, certain matin, de commander à Robin un grand paysage pour ma salle de leçons.

Il faut dire qu'à ce moment-là, mon bon camarade était dans une détresse réelle. « Les affaires ne marchaient pas, » comme il disait prosaïquement de son art ; et je savais bien que c'était le seul moyen de lui offrir un service.

Il ne devait du reste pas s'y tromper ; quand je lui fis ma commande, il me dit avec un sourire un peu mélancolique :

— Mon pauvre petit Bineau, toujours le même !

Quand j'eus payé le tableau, je rentrai dans ma parcimonie ordinaire ; si bien qu'un soir, comme je dînais dans la famille Lantral, Mme Henriette me dit un peu sévèrement :

— Savez-vous ce que devient mon pauvre vieux Jean Bineau, Etienne ?

— J'en ai reçu des nouvelles hier, madame ; il est toujours patient et résigné.

Elle fit une pause, puis reprit :

— Il faut pourtant que je vous dise, mon enfant, une chose qui me contrarie fort chez vous ; vous êtes maintenant presque riche, n'est-ce pas ?

— Presque riche, c'est vrai, madame.

— Eh bien ! j'aurais attendu de votre caractère mieux que ce que vous faites ; j'aurais aimé à vous voir arracher votre père à cette vie d'asile qui doit tant peser à sa fierté. Je ne puis vous dire à quel point votre conduite m'étonne, Etienne.

Je ne répondis pas, mais ce reproche m'affligeait beaucoup.

— Je comprends que vous vouliez garder votre liberté ; mais croyez-vous que le pauvre Jean vous gênerait beaucoup ? Est-ce que le souvenir de votre ancienne condition vous blesserait ?

Du coup, je n'y pus plus tenir.

— Ah ! madame, pouvez-vous ainsi parler ! Ne savez-vous pas que mon plus grand titre de gloire, c'est d'être sorti du peuple ? Et quand même, si je rougissais de mon père, est-ce que vous voudriez bien me recevoir chez vous ?

— Mais pourtant, mon enfant....

— Laissez-moi faire, madame, croyez en moi comme autrefois ; je serais trop malheureux, si vous me retiriez votre estime et votre amitié ; mais je vous en supplie, attendez encore un peu avant de me juger si sévèrement.

Elle comprit alors la peine que m'avaient faite ses reproches ; je crois même qu'elle les regretta, car, durant la fin de la soirée, elle se montra pour moi meilleure peut-être que de coutume.

Pendant que je subissais silencieusement ces humiliations, ma petite épargne s'augmentait ; de temps en temps je la comptais dans ma cassette, comme un avare de comédie. Et puis j'intriguais bien fort mes amis par mes visites fréquentes à l'interne qui m'avait autrefois soigné, et qui maintenant exerçait ses fonctions de docteur près de mon logement. Il me prêtait des brochures, pour la lecture desquelles je délaissais ma musique. On me traitait d'original, on disait que je voulais être maintenant médecin.

Je laissais causer encore.

Personne ne s'étonna lorsqu'aux vacances, ayant fait mes adieux à

la famille Lantral, à mes amis, à Robin, à mes protecteurs, je me mis en route pour le Poitou. Mais ce que tout le monde ignora, ce fut la scène qui se passa dans ce pays-là, le lendemain de mon départ de Paris, entre l'aveugle Jean Bineau et son fils.

Je connaissais bien l'asile maintenant, et du premier coup je me dirigeai vers le potager, où l'on m'avait dit que mon père se trouvait. Dans ces allées étroites tirées au cordeau, parmi les carrés de choux et de pommes de terre, il marchait hardiment, comme s'il avait vu, armé de sa bèche ; il tâtonnait un peu d'abord, puis déracinait çà et là les légumes mûrs à point. Et moi, je m'étais arrêté à quelques pas derrière lui, le considérant, tout saisi d'émotion ; je songeais à cette vie obscure, silencieuse, navrante, qu'il menait là depuis si longtemps. Je pensais aussi aux dernières visites que je lui avais faites quand j'étais encore chez M[me] Marguerite, et tous ces souvenirs me remuaient à un tel point, que je sentis mes yeux se remplir de larmes.

— Jean Bineau, dit une sœur qui passait, vous ne savez pas qui est là?...

— Une visite pour moi? demanda-t-il, pendant que son pauvre visage éteint semblait s'illuminer ; n'est-ce pas mon fils?

— Mais oui, père, cher père, c'est ton fils.

Et j'accourus enfin le serrer dans mes bras. Les choux et la bêche glissèrent à terre ; il m'embrassait sans pouvoir rien dire, et comme toujours les sœurs s'assemblaient, riant de joie en nous voyant :

— Mon petit Etienne, murmura-t-il en posant la main sur mon épaule, mais tu es plus grand que moi.

— Oui, père; et dis-moi, maintenant, ne seras-tu pas heureux de me revoir ?

— Te revoir ?

— Oui, je ne te l'ai pas dit plus tôt; mais désormais je suis riche, j'ai là dans mon sac de voyage une grosse somme, oh! oui, une très grosse somme, père, qui vient de mes économies; et en Italie, il y a, dit-on, un médecin célèbre qui rend la vue à des centaines d'aveugles; on court vers lui de toutes les parties du monde, et moi, je viens te chercher pour t'emmener vers lui; je veux qu'il te guérisse, je veux que tu me voies, que nous soyons heureux ensemble.

Nous marchions côte à côte dans les étroites allées; il montait de la terre des parfums de sèves fortes, des odeurs maraîchères de plantes bien cultivées; le soleil dardait sur le jardin sans ombre, et pendant que je sentais ces choses, lui réfléchissait, et, au lieu de me répondre spontanément, comme je m'y attendais, gardait un silence persistant.

— Tu n'es point content? demandai-je.

— Si, mon enfant; je me réjouis de voir que tu demeures pour moi le fils d'autrefois; mais quant à quitter l'asile..., je m'y refuse....

— Tu t'y refuses, père; tu refuses le bonheur quand il s'offre à nous, qu'il nous devient facile, et que tu n'as qu'à ne point résister pour être heureux ?

— Tu es jeune, Etienne, et tu perds vite la mémoire des choses; mais moi, je me souviens de ce que j'ai fait; ce que je souffre, c'est

en expiation de ma faute ; et si je me décidais à m'affranchir de ma peine, il me semble que le remords m'écraserait.... Non, mille fois non..., je ne veux pas qu'on me guérisse....

— C'est trop d'héroïsme, et d'héroïsme inutile, m'écriai-je, désolé de voir mes projets de bonheur évanouis.

— Non, ce n'est point de l'héroïsme ; je ne veux pas qu'on me croie un héros ; je ne suis pas malheureux ; ici, je vis d'une existence paisible et calme, j'accomplis chaque jour ma tâche régulière ; je me suis habitué à ces ténèbres qui m'entourent, et j'ai pris des choses une telle coutume, que par moment je crois les voir avec mon imagination. Tu es bon, mon Etienne ; mais encore une fois, je refuse.

Je savais bien que contre ce ton-là et ces réponses il n'y avait pas à résister, et je n'objectai plus rien relativement au voyage d'Italie ; mais ce que je n'acceptais pas, c'était qu'il demeurât là, qu'il ne me suivît pas.... Je trouvai par bonheur une raison qui le força de me suivre par scrupule.

— Si tu restes, quand tu peux venir chez moi, lui dis-je, tu usurpes la place d'un autre malheureux que cet asile sauverait.

— Eh bien ! je vais partir alors, et te suivre, mon fils....

Ce fut ainsi que je gagnai ma cause.

J'allais enfin recommencer la vie de famille tant aimée, ma vie d'enfant passée avec mon père, dans la petite chaumière d'Aunis. La mère Radegonde n'a plus besoin de glaner maintenant, par exemple. L'argent qui devait rendre la vue à mon père, et que pour rien au monde je n'eusse voulu rapporter à Paris, lui a payé un beau

champ qu'elle fait travailler, et une grande vache blanche qui la nourrit et qui fait son bonheur.

Une déception devait pourtant attrister mon retour. J'avais formé le projet de passer par Tours, et d'aller embrasser *ma fille*. Les circonstances ne me le permirent pas ; on me réclamait à Paris pour une soirée, et il fallait revenir en toute hâte....

XVIII.

Annette avait dix-huit ans.

— Père, dis-je un jour, qu'allons-nous faire de ma fille? Je ne puis la laisser éternellement en pension; d'un autre côté, elle ne peut pas vivre chez sa nourrice d'autrefois; que va-t-elle devenir?

Un coup de sonnette joyeux retentit à ma porte, et bientôt Mme Lantral était dans ma salle de travail.

— Bonjour, Jean Bineau, mon vieil ami; bonjour, Etienne. Vous avez l'air consterné, qu'y a-t-il donc?

Je lui confiai mon embarras. Or, chez elle, les décisions naissaient promptement.

— Elle n'est point riche cette petite, n'est-ce pas?... Et vous, Etienne, vous n'êtes pas un papa assez âgé pour la recevoir chez vous; mais elle est instruite, m'avez-vous dit. Elle pourrait peut-

être apprendre le français à deux petites Anglaises de ma connaissance. En attendant que tout s'arrange, faites venir *votre fille*, Etienne; je la prendrai chez moi avec plaisir. Pour vous rendre service, M. Lantral consentira à tout....

— Que vous êtes toujours bonne, madame !

— Ta ta ta, est-ce qu'entre vieux amis on parle de cela ?

Et c'était ainsi que, quelques jours après, nous étions ensemble à la gare, attendant le train de Tours, et Dieu sait avec quelle impatience !

Qu'allait-elle bien être, cette petite campagnarde, qui s'était trouvée sur mon chemin, et que, pour 20 fr. par mois, j'avais fait vivre au temps de ma pauvreté ? Quelle jeune fille était-elle devenue? L'âge l'avait-il faite bonne, ou peu aimable? Ses lettres simples et bien tournées ne m'avaient fait voir qu'un peu d'elle-même. Qu'était le fond de son âme à cette jeune fille venant en droite ligne de sa pension ? Qu'était-elle, *ma fille* ?

— Vous êtes tout pâle, Etienne, me fit observer Mme Lantral. Est-ce l'émotion paternelle ?

— Peut-être, répondis-je.

On arrivait en gare ; les voyageurs débordèrent par la porte de la voie, et je cherchai des yeux tous les visages jeunes.

— Prenons garde maintenant, me dit Mme Lantral ; la directrice du pensionnat m'a envoyé son signalement : un chapeau noir et une grande mante grise.

Or, juste à ce moment, une jeune fille apparut avec ce costume ; et comme elle cherchait des yeux quelqu'un tout alentour, notre amie

courut vers elle, tandis que moi je cherchais à reconnaître dans la voyageuse la petite paysanne ébouriffée d'autrefois.

— Mademoiselle Annette?

— Madame Lantral?

— Parfait, ma mignonne; j'ai fait venir la voiture qui va nous conduire à la maison; vous n'avez pas peur, n'est-ce pas?

— Oh! madame, pas avec vous; vous avez été bien bonne de vous charger de moi.

— Pas un mot de cela surtout. Etienne, où êtes-vous donc?

J'étais vraiment heureux : je n'aurais point désiré que *ma fille* fût au-dessus de ce qu'elle m'apparaissait là. Elle était devenue très grande et bien belle; toujours ses cheveux noirs et son teint pâle, toujours sa démarche élégante. Quant à ce que j'avais tant souhaité de voir en elle, la bonté, je la lisais sans même qu'elle parlât, dans ce regard humble de fille pauvre, dans ce regard infiniment doux, dont elle regardait ce qui l'entourait.

— Vous allez peut-être me trouver indiscrète, madame, dit-elle dans la voiture; mais j'ai un bien grand désir de connaître enfin celui que j'appelle toujours mon père adoptif, celui qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui.... J'écrivais bien quelquefois; mais une lettre disait si peu de ma reconnaissance! Il y a dix ans que je ne l'ai vu, et j'étais si petite fille alors, que la mémoire me manque absolument pour me le rappeler.

— Alors, vous sentez une grande gratitude pour votre père adoptif, mademoiselle Annette? dit Mme Lantral, dont les yeux brillaient de malice en me regardant.



On arrivait en gare.

— Oh ! oui, madame, je lui serai toute dévouée jusqu'à ma mort. Pensez donc, que serais-je devenue sans lui, quand personne ne voulait me prendre, à la mort de ma grand'mère ? Je me souviens bien de cela !

— Peut-être le seriez-vous encore davantage, mon enfant, si vous saviez que votre bienfaiteur n'a pas toujours joui de la fortune qu'il possède maintenant, et qu'il a dû bien souvent se priver du nécessaire....

— Oh ! madame, ne pus-je m'empêcher de crier, ne dites pas cela !

Et pendant qu'Annette me regardait étonnée et rougissante, notre amie, qui riait aux éclats, présenta le père à la fille.

— Le voilà, M. Etienne Bineau, votre père adoptif, mon enfant.

Elle était timide, mais ses manières n'étaient pas embarrassées ; avec une grande simplicité, quand elle eut appris qui j'étais, elle me tendit les deux mains.

— Je ne me serais pas doutée de cela, monsieur, dit-elle ; mais, puisque vous savez maintenant toute ma reconnaissance, je n'ai plus à vous l'exprimer de nouveau. Je ne suis qu'une pauvre fille, vous êtes un homme très célèbre ; je ne puis rien faire en ce moment. Seulement, si, par bonheur, je pouvais un jour vous être un peu utile, si par un acte je pouvais vous prouver que je ne suis pas une ingrate, je serais bien heureuse.

— Ne me dites pas merci, répondis-je ; ce que j'ai fait pour vous, une autre l'avait fait pour moi, quand j'étais seul, abandonné ; et le jour où vous vous êtes trouvée sur ma route, Annette, je venais de perdre celle qui avait été pour moi la meilleure des mères ; vous

comprenez bien maintenant, n'est-ce pas, pourquoi vous ne me devez pas de reconnaissance?

Mon père nous attendait avec une fièvre d'impatience. Il désirait aussi, non point de voir, hélas! mais d'entendre et de connaître celle dont je lui disais en riant qu'il était le grand-père. Nous avions aussi demandé à Robin, mon frère de cœur, de venir partager notre repas.

Ce qui me frappa le plus, c'était le soin d'Annette pour mon père; elle le suivait d'un regard de compassion, s'avançait à tout moment pour lui rendre mille petits services nécessaires à sa cécité, et je ne puis dire à quel point ces marques d'une bonté profonde et vraie me touchaient.

Le lendemain, Mme Lantral devait voir la mère des petites Anglaises en question et lui présenter l'institutrice. Annette la remercia de se dévouer ainsi pour elle.

Quand ces dames partirent, quand Robin s'en fut retourné à ses pinceaux, je demeurai seul avec mon père.

— Etienne? m'appela-t-il, du grand fauteuil que j'avais acheté pour lui, et où il passait ses veillées près du feu.

Je pris une chaise et je vins m'asseoir à ses côtés.

— Etienne, me dit-il encore, quelle enfant charmante que *ta fille!*

— C'est vrai, père.

Et le silence reprit, pendant que la braise tombait des bûches, que celles-ci se fendaient, craquaient, pétillaient sous la flamme, silence pendant lequel je pensais qu'il me serait bon de fonder à mon tour une famille, après la vie agitée de ma jeunesse, qu'il

serait doux de partager ma célébrité avec une autre, dont le cœur humble n'en tirerait point d'orgueil, ma fortune, avec une âme compatissante qui sèmerait le bien autour d'elle, il me semblait que, maintenant que tous mes désirs étaient accomplis, mon bonheur serait parfait avec une femme dévouée et surtout bonne, qui me comprît, et je penchai ma tête sur mon père, comme lorsque j'étais enfant.

— Père, crois-tu qu'Annette pourrait devenir ma femme?

— C'est mon plus grand désir, mon Tiennot, me répondit-il, lui aussi, comme jadis.

— Eh bien! j'irai demain chez Mme Lantral, pour lui demander que ma fille ne soit pas institutrice.

Le lendemain, hélas! je ne devais pas faire cette visite-là.

De grand matin, Robin frappait à ma porte dans une agitation visible.

Il avait les traits fatigués comme les jours où il travaillait outre mesure.

— Oh! Bineau, Bineau, me dit-il, si je savais que tu dusses te moquer de moi, je crois bien que je ne parlerais pas.

— Par exemple!

— Oui, tu vas te moquer de moi; et vraiment c'est drôle ce que j'ai à te dire, ce que je viens te demander; c'est bizarre ce que je viens faire chez toi ce matin. Mais je n'ai pas voulu attendre davantage.

— Que se passe-t-il? Est-ce que tu deviens fou, Robin?

— Fou, non; je crois avoir encore ma raison.

— Explique-toi alors; on n'excite point la curiosité des gens à ce point-là.

— Et si tu ris....

— Je ne rirai pas.

— Et si tu refuses....

— Est-ce que je t'ai jamais refusé quelque chose?

— Eh bien! tu as une fille, n'est-ce pas?... Mlle Annette.

— Oui.

— C'est elle, Etienne, que je viens te demander....

— Tu veux l'épouser?

— Je l'ai vue hier, et je n'en épouserai point d'autre. Et si je me suis tant pressé, c'est qu'aujourd'hui peut-être, elle serait entrée dans une maison anglaise. Cela, je ne le veux pas. Je commence à gagner, presque comme toi; j'ai un petit renom; on me paye bien mes toiles; je veux me mettre en ménage!

J'avais bien entendu. Juste au moment où le bonheur parfait approchait de moi, le bonheur d'un autre se mettait en travers et lui barrait le passage! Et celui qui me demandait un tel sacrifice, c'était le même qui, un matin, m'avait recueilli mourant sur le pavé de Paris; c'était celui qui m'avait fait soigner, qui pendant tout un mois avait partagé avec moi ses faibles ressources d'artiste débutant, celui à qui je devais tout, même ma fortune présente.

— Est-ce que tu refuserais? me demanda-t-il vivement, car je restais sans répondre.

Alors j'essayai de sourire.

— Je ne te refuserai jamais rien, mon frère Robin.

XIX.

On a célébré dernièrement sous les vieilles voûtes de Notre-Dame de Paris le mariage de Robin et d'Annette.

Comme c'était mon rôle, c'est moi qui, remplaçant son père, ai conduit la fiancée à l'autel.... Mais j'avais réclamé un autre honneur, celui de tenir l'orgue.

Personne ne me l'a refusé.

Ce n'était pas une joyeuse fête pour moi, bien que j'eusse pris une grande part au bonheur des jeunes époux, à celui de Robin, qui, ne se doutant de rien, me plaisantait et m'appelait son beau-père.

Quand je me suis senti à l'orgue, quand j'ai entendu cette harmonie puissante frémir en quelque sorte sous mes doigts, j'avoue que je me suis laissé emporter par un rêve.... Comment exprimerai-je bien cela?... C'était comme le rêve de ma vie; tout ce que j'ai

écrit dans ces souvenirs, je l'ai mis en musique à ce moment : La vie d'Aunis, « le malheur, » la mort de Chasseroye, notre départ pour la Rochelle; ma vie remplie d'épreuves, quand j'étais chez les Laquardière; puis le voyage, la cécité de mon père; ma solitude; Mme Marguerite; la rencontre d'Annette; l'arrivée lugubre à Paris; Robin et l'hôpital; puis ma célébrité naissante, mes premières gloires; le retour de mon père, et enfin celui d'Annette.

Et inconsciemment, dans cette improvisation un peu orageuse, où revivaient tant de souvenirs, un air revenait, l'air de mon enfance, de ma jeunesse, l'air dans lequel mon âge mûr trouvera encore un charme ineffaçable :

Un ogre avait trois châteaux,
Tire lire, lire, lire,
Un ogre avait trois châteaux
Des plus grands et des plus beaux.



FIN.

Rouen. — Imp. MÉGARD et Cie, rue Saint-Hilaire, 136.

